PER
Q-60
#105

141/0001225 00111/8611
BIBLIO. NATIONALE DU QUEBEC
BUREAU DU DEPOT LEGAL
1700, ST-DENIS
MONTREAL
QUE H2X 3K6

QUEBEC ROCK

GRATUIT
OFFRE SPÉCIALE
PAGE 19



L'AUSTRALIE, POURQUOI PAS?
LES ANTIPODES DU ROCK

DOSSIER PUNK
DIX ANS APRÈS LE BOMBARDEMENT DE LONDRES

CATHERINE LARA
L'ESPIONNE FLAMENROCK ÉLECTRIFIE SON ARCHET

ARAWAK KAMAIKA
LA JAMAÏQUE DU DIEU GANJA

JACQUES HÉBERT, SÉNATEUR
UN JEÛNE POUR RÉVEILLER LA JEUNESSE

«LUCKY» LUC PLAMONDON
FAIT LA LOI... ...POUR QUE JUSTICE SOIT FAITE

GUY LALIBERTÉ
UN PDG CRACHEUR DE FEU

DANIEL BALAVOINE · JANO BERGERON · MUNDIAL 1986 · FELLINI · DICK, EDDY ET LES AUTRES · LIVRES · DISQUES · CINÉMA · VIDÉO NEWS · ETC...

NO 105 — CANADA 2,95$ BELGIQUE 155FB FRANCE 20FF 4073 CND — 1986 MAI

EN MOUVEMENT...



Jusqu'à la ville. Attrapez le rythme Bodywear. Prenez vos désirs pour des réalités. Laissez-vous tenter par cette petite robe noire. Suivez toutes ces histoires dans notre catalogue d'été. Disponible gratuitement à tous les magasins Le Château.

Photos: Steven Meisel

le château

Partout au Canada et maintenant aux É.-U.

Québec Rock

NO. 105
1986
MAI



Couverture: Luc Plamondon, photographié en exclusivité par Yves Nantel.
Coloriage photographique: Jean Blais

GRAFFITI

Québec Rock: Yamaha, CAPAC, Marcel Masse. **Styles:** Lunetier de luxe, Multiples visages, Bracelets et bourgeons. **Les temps modernes:** Robots personnels. **Evénements:** Rendez-vous jeunesse 86, Pleins feux, Festival international du mime, Le rapido, etc. **Graffiti:** Respirez avec prudence, Indigestion, Camelots demandés, Immortel suicide, etc. **Interviews:** Simple Minds, Jesus and Mary Chain, Sigue Sigue Sputnik. **Franco Rock:** Jano Bergeron, Bertrand Gosselin, Daniel Balavoine.

MUSIQUE

20 Catherine Lara. La rockeuse musclée électrifie son archet et fait la révolution dans sa cour.
56 Aux antipodes du rock. L'irrésistible raz-de-marée australien arrêtera-t-il un jour de déferler sur nos rivages radiophoniques?
60 Les dix ans du No Future. Punk un jour, punk toujours: il y a dix ans, comme si vous y étiez.

ACTUALITÉ

32 Jacques Hébert. Le sénateur-sauveteur s'est lancé à la rescousse d'une jeunesse qui ne sait pas nager. Pourra-t-il l'empêcher de couler?
36 La Coupe du monde de soccer. À partir du 31 mai, la planète entière s'arrêtera de tourner pendant un mois. Les seules révolutions tolérées seront celles des ballons ronds sur les chaudes pelouses mexicaines.
66 Guy Laliberté. Le gourou du Cirque du soleil est un PDG tout feu, tout flamme; il brûle de le démontrer au public...



La Jamaïque du dieu Ganja.



Les antipodes du rock.

LUC PLAMONDON

41 Portrait d'un auteur à succès, d'un poète et d'un écrivain qui a le blues du businessman... même s'il fait chanter les autres.

REPORTAGES

24 L'autre visage de la Jamaïque. Insouciante et intemporelle, la patrie des Rastas et du dieu Ganja a survécu à l'esclavagisme, au colonialisme et au capitalisme. Survivra-t-elle au tourisme?
50 L'Australie, pourquoi pas? Aborigènes, pubs, kangourous et plages interminables: le tour de l'Australie en mode et en images.

DOSSIER

45 Les marchands de bonheur. Pour tous les créateurs francophones du Québec et du Canada, le droit d'auteur est une question de survie.

CINÉMA

80 Federico Fellini, Ginger et Fred, Hannah and Her Sisters, Runaway Train, L'histoire officielle, 9½ Weeks, Highlander, Crossroads.

RUBRIQUES

68 Disques
74 Livres: les guides de voyage
78 Vidéo News
86 Vidéo Films
89 Mythes: Dick, Johnny, Eddy et les autres
90 Jet Set: Clins d'oeil et pieds-de-nez

Éditeur: Guy Perron

Directrice de la publication: Suzanne Fortin

Rédacteur en chef: Patrick Emiroglu. ***Comité de rédaction:*** Patrick Emiroglu, Suzanne Fortin, Guy Perron. ***Secrétaire de rédaction:*** Frédéric Tomesco. ***Assistante à la rédaction:*** Catherine Choquette. ***Directeur artistique:*** Pierre Durocher. ***Concepteur graphique:*** Robert Gaboury. ***Graphiste publicitaire:*** Ginette Grégoire. ***Coordinatrice photo:*** Mary J. Martin. ***Recherche:*** Katherine Adams, Christian Belleau, Jean Brouillard, Alain Denis, Sylvain-Claude Filion, Marie-Catherine Giguère, Francis Juneau, Hugo Léger, Pierre Leroux, Fred Personne, Laurent Saulnier, Martin Smith, Suzy Turcotte. ***Cinéma:*** Marie-Christine Abel, Marie France Bazzo. ***Disques:*** Christian Belleau, Marie-Catherine Giguère, Francis Juneau, Gérard Lambert, Louis Léger, Laurent Saulnier. ***Photographie:*** Alpha diffusion, Harold Beaulieu, Dreadlocks International, Jacques Dufresne, Stéphane Fournier, Keystone, Pierre-Alain Lacasse, Roger Lemoyne, Paul Michaels, Ponopresse, Reflexion. ***Publicité, ventes:*** Montréal, (514) 844-8495; Toronto, (416) 598-2998. ***Production:*** typographie et montage: Photocomposition Trëma Inc.; Quadrichromie: Stanmont, Graphiscan. ***Impression:*** Litho-Prestige. ***Pelliculage:*** Graphiscan. ***Service des abonnements:*** B.P. 247, Dépôt «N», Montréal, Québec, H2X 9Z9. Tarif d'abonnement annuel: 28$, États-Unis 34$, Europe 40$. Tél. 286-9616.

Québec Rock est publié par le groupe Québec Rock
Siège social: 3510 St-Laurent, suite 404, Montréal, Québec H2X 2V2, (514) 844-8491.

Président et directeur général: Guy Perron

Directeur de la promotion: Jean-Yves Danis. ***Gérant de distribution:*** Normand Therrien. ***Comptable:*** Carmen Paquette. ***Secrétariat:*** Anne-Marie Le Beau. ***Bureau de Toronto:*** C.P. 576, Station P, Toronto, Ontario M5S 2T1, (416) 598-2998. **Québec Rock** est publié 12 fois par année par Québec Rock Inc. Tous droits réservés. Le contenu du magazine ne peut être utilisé sans l'autorisation écrite de l'Éditeur. L'Éditeur ne se tient pas responsable de la perte des manuscrits, photos ou illustrations. ***Dépôt légal:*** Bibliothèque nationale du Québec. Bibliothèque nationale du Canada, ISSN 02267187. ***Courrier 2e classe,*** enregistrement no 5047. Port de retour garanti.

Bon comme tes bons amis



Goûtez

Coke

Marque déposée

Coca-Cola et Coke sont des marques déposées qui identifient le même produit de Coca-Cola Ltée seulement.

QUÉBEC ROCK



Harold Beaulieu

Le Ministre des Communications Marcel Masse (à g.), l'éditeur Guy Perron et le Vice-président Finances de Québec Rock, Michel Noël, discutent des plans d'expansion de la revue.



Stéphane Fournier

Arrivée à Montréal en même temps que le printemps, Catherine Lara en profitait pour lancer son tout nouveau microsillon. Patrick Emiroglu, rédacteur en chef de Québec Rock, et Luc Plamondon, auteur-compositeur, ont répondu à son invitation.



Harold Beaulieu

La rencontre organisée par la CAPAC au début d'avril s'intitulait «L'industrie du disque et vous». Pendant deux jours, les membres de cette société de perception de droits d'auteur ont écouté de nombreux exposés portant entre autres sur l'organisation d'une carrière, les possibilités de financement, les sources de revenus et les techniques de financement. Québec Rock y était également bien représenté, son éditeur Guy Perron ayant prononcé une conférence relative à l'essor des publications Québec Rock/Graffiti, ainsi qu'à sa nouvelle politique éditoriale.





Stéphane Fournier

YAMAHA 86... C'EST PARTI!

C'est à l'hôtel Hilton de l'aéroport Dorval qu'avait récemment lieu le lancement de la nouvelle ligne de produits audio et vidéo Yamaha. À cette occasion, le manufacturier japonais a dévoilé au public les modèles 1986 de ses radios d'autos, hauts parleurs, lecteurs de cassettes et vidéodiscs (pour ne nommer que ceux-là), dont certains avaient directement été rapatriés du Japon. Pour Yamaha, 1986 est donc parti... pour de bon!

STYLES

PAR KATHERINE ADAMS, JEAN BROUILLARD, CATHERINE CHOQUETTE, SYLVAIN-CLAUDE FILION, MARIE-CATHERINE GIGUÈRE, FRANCIS JUNEAU, GÉRARD LAMBERT, LAURENT SAULNIER, FRÉDÉRIC TOMESCO ET SUSY TURCOTTE.



LUNETIER DE LUXE DE SON MÉTIER

D'origine arménienne, vivant entre Paris et New-York, Alain Mikli fait fortune en dessinant les montures des lunettes que portent de nombreuses stars du show-business. Elton John, Ringo Star, Grace Jones, Isabelle Adjani et tant d'autres, chaussent avec éclat les montures de Mikli qu'on trouve en vente à New-York chez Bergdof Goodman et Bloomingdale's, et à Montréal chez Henri Cohen. C.C.



MULTIPLES VISAGES

Dentelles, plumes, sequin, tulle, soie et pierreries, matériaux évocateurs, qui habilement agencés par l'extravagance du créateur Gilles Beauregard, donnent naissance à des loups aussi somptueux que colorés.

Plus que de simples masques, ce sont de véritables pièces sculpturales qui confirment la fascination qu'exerce l'art du déguisement.

Disponible à partir de $200, les oeuvres de Beauregard constituent une invitation au rêve et au mystère, de même qu'un rappel des riches feux d'artifices des soirs de carnaval.

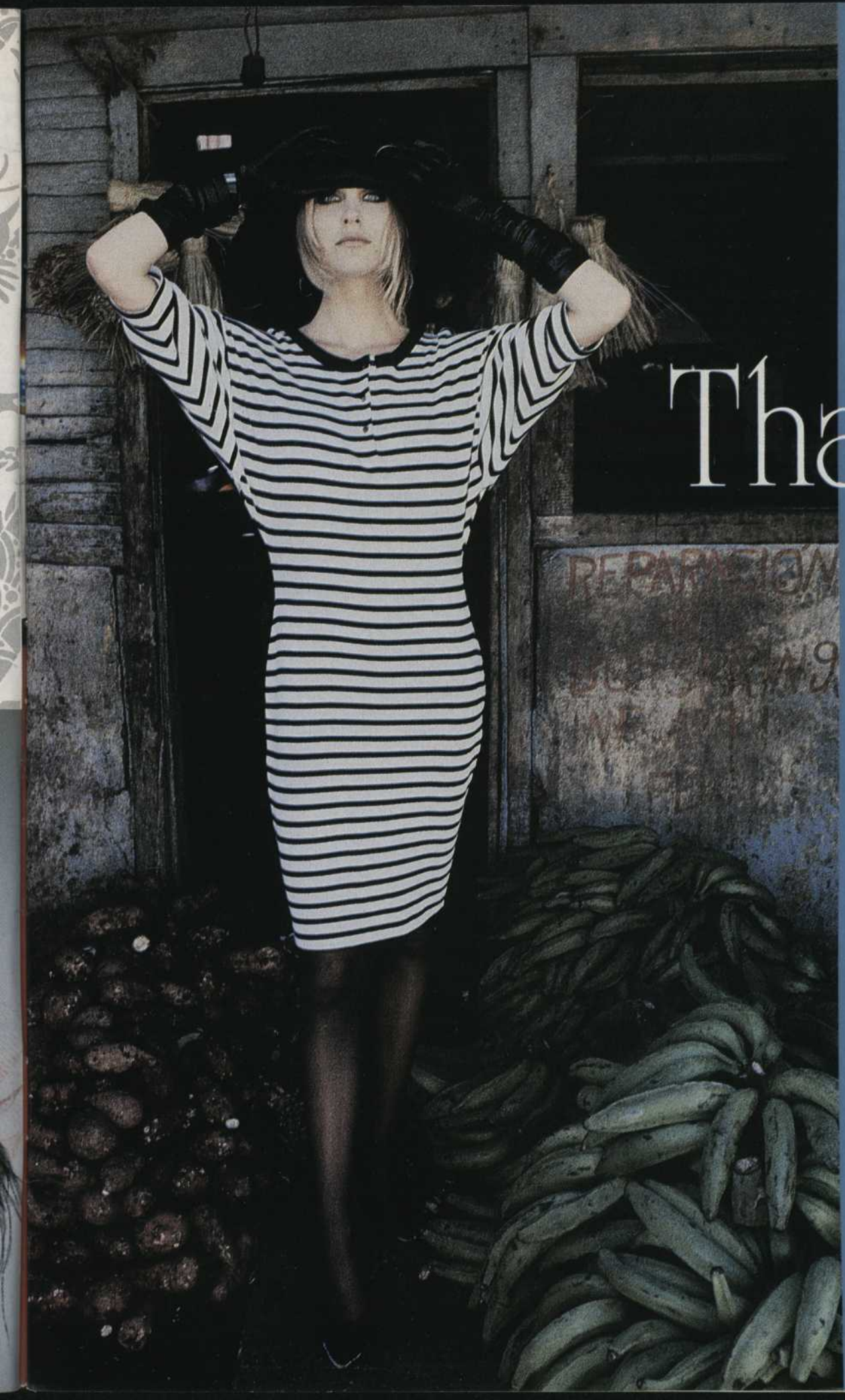
L'atelier de Gilles Beauregard: 933-5885. K.A.

BRACELETS ET BOURGEONS

Chantant «California Girls», David Lee Roth a su inspirer Arthur Vartanian dans la création de sa collection de bijoux de fantaisie baptisée dès lors «California Beat». En jouant sur les bleus, les rouges, les jaunes et les verts, Vartanian a choisi de boiser oreilles et poignets de femme, les parant d'un été perpétuel. À propos, à quand les bourgeons? C.C.







Barbeau

Thalie

NOUVELLE ADRESSE
À PARTIR DU 1er MAI
Siège Social

710 Deslauriers
Ville St-Laurent
Montréal
H4N 1W5

514/381-5671
Telex: 05-827507
Fax: 514/381-4567

350 ouest
rue Sauvé
Montréal
H3L 1Z7

Salle de montre

555 ouest
rue Chabanel
Suite M27
Montréal
H2N 2H7
514/382-1123

Équipe des ventes
Montréal et environs

Pauline Mongeau
Jasmine Sigouin

555 ouest
rue Chabanel
Suite M27
Montréal, Québec
H2N 2H7
514/382-1123

Québec

Nérée et Jackie

371 St-Laurent
Lévis, Québec
G6V 3W6
418/835-3333

liste de dépositaires
sur demande

PAR CATHERINE CHOQUETTE

ROBOTS PERSONNELS

Petites merveilles rondelettes, vrombissantes et étincelantes: qui ne succombe pas à l'irrésistible charme caché de ces machines ambulantes? On les appelle des robots personnels. Ils peuvent servir à boire, raconter des blagues et se déplacer bruyamment, mais, à part ça, ils ne sont pas d'une utilité indispensable. Leur principal attrait, au fond, consiste à les observer tournoyer.

Les premiers RP ont été mis en marché en 1982 par le groupe RD ROBOTS du Colorado. Prédits à un brillant avenir, peut-être même capables de supplanter les fameux PC, les modèles R2D2 et RB5X n'ont pas ouvert la voie du grand succès aux robots personnels. Plus ou moins relégués dans les écoles, ces formidables joujoux de luxe pour enfants et robotphiles ne sont pas encore à la hauteur de l'ambition de Joe Bosworth, fondateur de RD ROBOTS: «Le problème réside dans le peu d'investissement accordé aux applications pratiques. Pour ce qui est d'un robot qui nettoierait et balayerait la maison, je pense que nous avons encore 10 ans de retard.»

Trois modèles de base sont sur le marché. Les ARMS, version simplifiée et immobile des robots industriels; les TURTLES, plus autonomes, impliquent quand même un câble les reliant à un ordinateur-matrice. Les ROVERS (le R2D2), plus sophistiqués, sans câble, ont un ordinateur incorporé, des bandes magnétiques, des clignotants, etc. Super PC sur roulettes, ces robots perçoivent sons, intensité de lumière et obstacles, et réagissent en conséquence.







Le **SCORPION** *est le rampant de la faune des robots personnels. Muni de multiples moteurs et d'un scanner optique fonctionnant par balayage électronique, il doit être contrôlé par un PC, et coûte 500$ US. De Rhino Robots.*

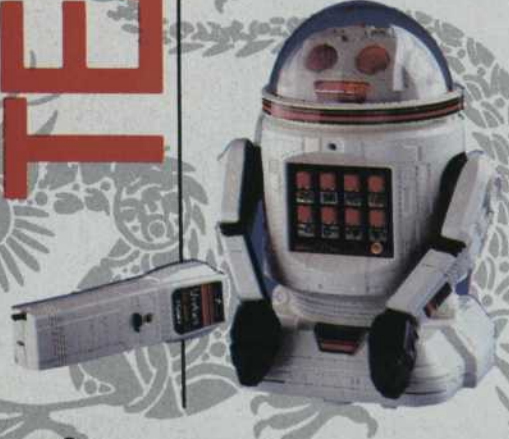


L'OMNIBOT 2000 *(400$ US) et le* **HEAROID** *(300$ US) sont les plus charmants de la série. Leurs caractéristiques: ils enregistrent messages et réponses, sont programmables à l'avance, ont deux bras articulés et peuvent exécuter un programme préalablement mis au point sur un PC. De Tomy Toys.*

Premier robot personnel, le **RB5X** *était à peine plus qu'un jeu de contrôle à distance; mais, en trois ans, son évolution l'a équipé d'un système complet de perception, et de la faculté de se recharger lui-même. Prix: 5 000$ pour le modèle qui parle. De General Robotics.*

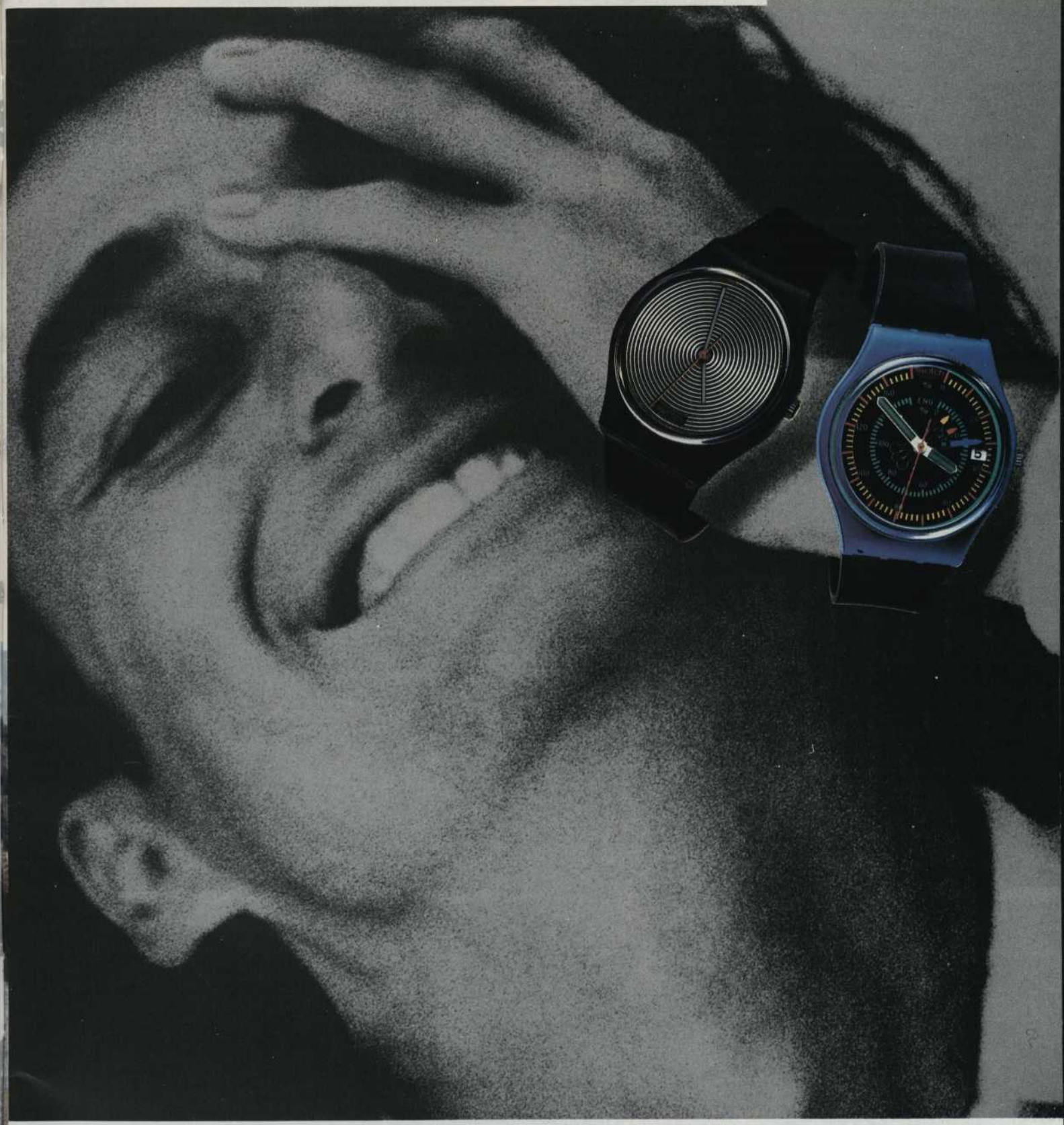


Le **HERO 2000** *est le mieux équipé — système de perception très sophistiqué, voix artificielle, lecteur de disquettes intégré (jusqu'à 576K RAM). À monter soi-même: 3600$ US. Tout monté: 7000$ US. De Heath.*



VERBOT *est le moins cher des robots personnels programmables. Il a huit fonctions réagissant au son de la voix; se déplace dans les quatre directions, et possède un bras avide de saisir. Il vaut 75$ US avec le transmetteur de voix à distance. De Tomy Toys.*

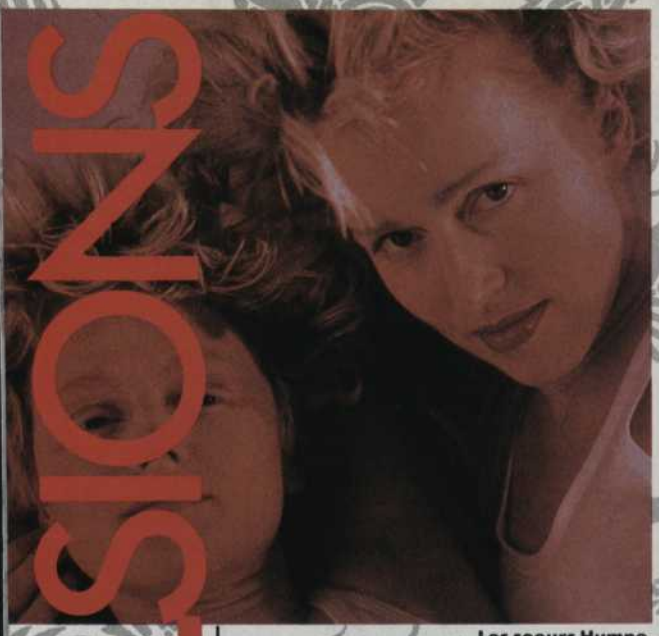
I'VE GOT MY NEW SWATCH



Les nouvelles SWATCH sont là. De nombreux modèles inédits, des couleurs que vous aimez et le design de vos rêves. Étanches, antichocs et ultra-quartz, tous les modèles sont suffisamment décontractés pour vous donner le vrai goût de la liberté. Au prix de 50 $, SWATCH est distribuée au Canada par Cosmoda, la maison des accessoires, Downsview, Ontario.

swatch[MD]

SWATCH. LA MONTRE SUISSE EN LIBERTÉ.



Les soeurs Humpe.

ANGUILLE SOUS ROCK

Les révélations de NBC News en février sur l'usage de pots-de-vin dans le monde de la radio ont mis l'industrie du rock sur les dents et les gros bonnets du disque dans leurs petits souliers en surprenant les promoteurs indépendants la main dans le sac du crime organisé. Voici la chaîne: chaque année les producteurs versent plus de 80 000 000 $ à des promoteurs indépendants qui doivent les aider à placer leurs disques auprès des stations radiophoniques. Or, les «indies», comme on les appelle, ne se contentent pas d'offrir un occasionnel martini aux disc-jockeys. Ils poussent le zèle jusqu'à distribuer cocaïne, autos sport, montres suisses, argent liquide et loisirs nocturnes accompagnés. Une trentaine de promoteurs mafieux, surnommés The Network, contrôleraient le bal en promettant des bottines en ciment et un habitat très humide à ceux qui refusent d'y danser. En somme, du producteur à l'auditeur, une chaîne haute-fidélité... forcée. F.J.

LA FAMILLE JONES

1. Quincy
2. Rickie Lee
3. Brian (Stones)
4. Steve (Sex Pistols)
5. Davy (Monkees)
6. Grace
7. Mick (Clash et BAD)
8. Shirley (The Partridge Family)
9. Kenny (Who)
10. David (alias Bowie)
11. Marti
12. John Paul (Led Zeppelin)
13. Aled
14. Puma (Black Uhuru)
15. Hugh (producteur)
16. Graham (Haircut 100)
17. Michael (guigariste J.J. Goldman)
18. Ignatius
19. Mick (Foreigner)
20. Howard
21. Tom

L.S. et F.T.

LES FAUX FRÈRES

1. Joe et Michael Jackson
2. Eddy et Jony Mitchell
3. Angie et Bruce (Iron Maiden) Dickinson
4. Angus et Paul Young
5. Alan et Suzanne Vega
6. Roger (Duran Duran) et Roger (Queen) Taylor
7. Ian et Laurie Anderson
8. Darryl et Terry (Colour Field) Hall
9. Huey et Jerry Lee Lewis
10. Jimmy et Richard Page
11. Jim et Van Morrison
12. Brian (AC/DC) et Linton Kwesi Johnson
13. Paul et Phil Collins
14. David et Lester Bowie
15. Rod et Dave Stewart
16. Brian (Lords of the New Church) et Rick James
17. Patti et Robert (Cure) Smith
18. Carl et Robert Palmer

L.S. et F.T.

LE PÉRIL JAUNE

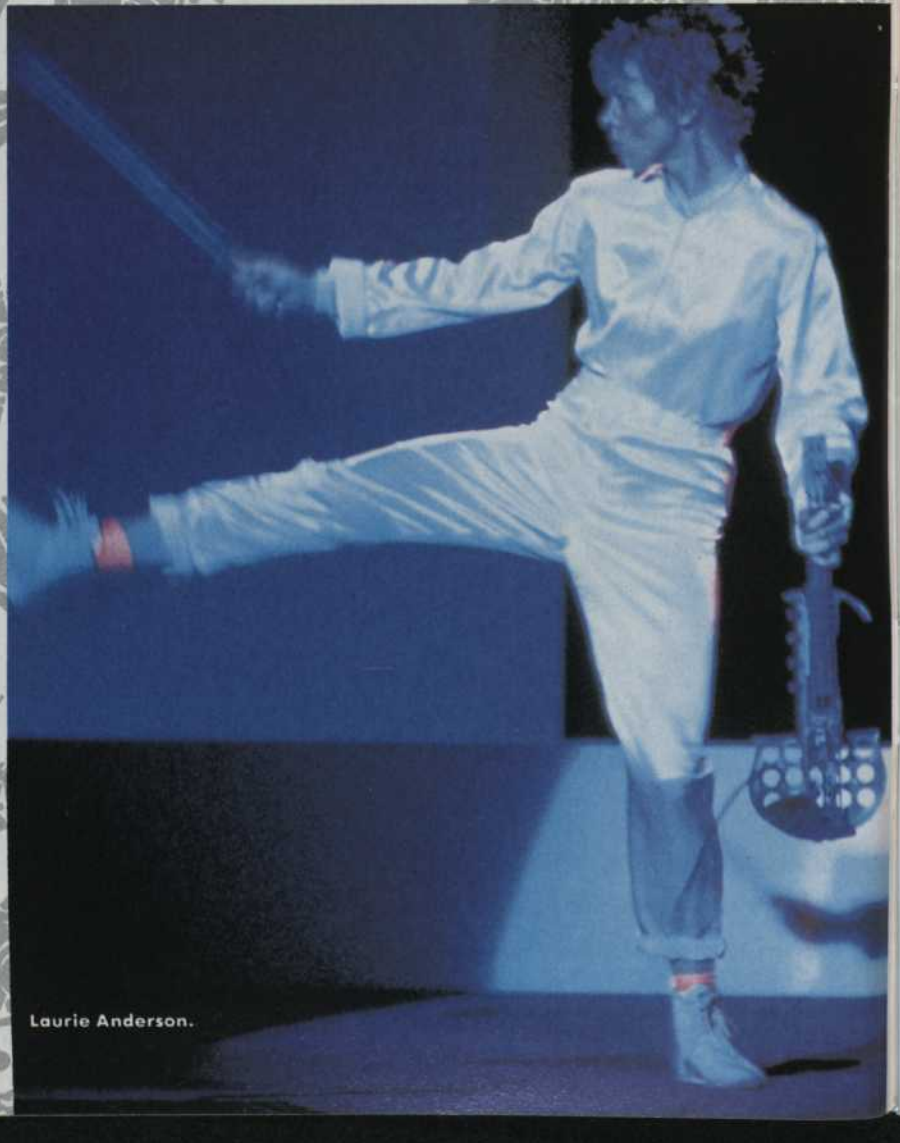
1. Geisha Girls
2. Japan
3. Yellow Magic Orchestra
4. Tokyo Blade
5. Big in Japan
6. China Crisis
7. Indochine
8. Vietnam Veterans
9. Hanoï Rocks
10. Asia

L.S. et F.T.

DIX-NEUF GROUPES POUR LES BÈGUES

1. Talk Talk
2. The The
3. Humpe Humpe
4. Quando Quango
5. Tch Tch Tch
6. Nine Nine Nine
7. Wet Wet Wet
8. Bow Wow Wow
9. Yeah Yeah Noh
10. Sha Na Na
11. Tchouk Tchouk Nougah
12. Sigue Sigue Sputnik
13. Sekret Sekret
14. Somo Somo
15. Rema Rema
16. Cough Cough
17. Medium medium
18. Duran Duran
19. Mister Mister

L.S. et F.T.



Laurie Anderson.


ACTION!
Le lait, FRANCHEMENT Meilleur!
Fédération des producteurs de lait du Québec

ÉVÉNEMENTS

LE FESTIVAL QUI FAIT DU BRUIT

Les gens du silence feront parler d'eux ce mois-ci. Le monde du mime a connu une véritable explosion créatrice ces dernières années en devenant le rendez-vous de toutes les formes scéniques. Même la voix s'y intègre parfois, brisant le vieux tabou. Le Festival International de Mime de Montréal réunit les forces vives d'un art en pleine expansion. Du 22 au 31 mai, dans la rue, dans les salles de l'UQAM et au Complexe Desjardins, 9 pays participants: l'Australie, le Canada, la Chine, l'Espagne, les Etats-Unis, la France, l'Italie, la Suisse et la Tchécoslovaquie. Le choix de Québec Rock: The Adaptors, les 26, 27, 28 mai, au Spectrum. F.J.



Festival du mime: The Adaptors Movement Theatre (des Etats-Unis) dans «Autobahn»



Montréal, la nouvelle ville-lumière.

PLEINS FEUX

Le concours de feux d'artifice international de Montréal avait l'an dernier, remporté un succès monstre (près de 6 millions de spectateurs). Benson & Hedges remet donc ça en 1986 au théâtre en plein air de La Ronde, du 23 mai au 19 juin. L'Italie, l'Espagne, la France, le Canada, les États-Unis, le Portugal, le Brésil et la Chine vont se disputer les Jupiters d'or et d'argent qui seront attribués aux gagnants le 19 juin dans une apothéose «son et lumière». (Prix d'entrée: 8$, sièges réservés: 15$). C.C.



Harold Beaulieu

Le dynamiques animateurs de Fan Club: Louis Viau et Pierre Tremblay.



Ginette Flynn, Présidente du Salon International de la Jeunesse.

Harold Beaulieu

RENDEZ-VOUS JEUNESSE 86

C'est une équipe énergique qui organise du 13 au 19 mai le 7ème Salon international de la Jeunesse, à l'auditorium de Verdun. Information, animation culturelle et participation des jeunes en sont les ingrédients principaux. Pas de bla-bla poussiéreux dans ce Salon: seulement des thèmes très actuels — multiculturalisme, santé, emploi, musique et surtout entreprise — abordés sous l'angle pratique qui correspond aux jeunes. Conçu comme un happening, le Salon est dynamique et optimiste dans son esprit: «Je déplore que les média n'abordent le monde de la jeunesse que pour en souligner les problèmes» explique Ginette Flynn, présidente du Salon; «Il est temps de parler de solutions et d'avenir moins noir, car il y a des ouvertures dans le système pour les jeunes qui en veulent. L'entreprise privée est leur débouché? Qu'ils foncent! Surtout ne pas laisser s'éteindre l'espoir...» C.C.

GRAFFITI ET FAN CLUB AU PETIT ÉCRAN

Mode, reportage, musique, cinéma, etc: Graffiti prendra l'écran le samedi à 18:00h dès le 6 septembre prochain à la Télévision Quatre Saisons, présenté en collaboration par les magazines Québec Rock et Graffiti, et les Productions 24-30. À surveiller aussi Fan Club, le magazine des jeunes (vidéo-clips, disques, hit parade, entrevues, etc.) mis en images tous les jours à 17:00h au même réseau. C.C.

ÉVÉNEMENTS

LE RAPIDO

• BAIN PUBLIC, cabaret social qui a connu un succès éclaboussant lors de sa création à La Licorne en mars, revient pour des supplémentaires au Club Soda (5240 Parc) du 20 mai au 1er juin...

• MOST MODERN, troisième rencontre entre public et jeunes chorégraphes, se déroule cette année du 19 au 31 mai au Centre d'Essai de l'Université de Montréal (2332 Edouard-Montpetit)...

• JOE BOCAN présente à nouveau son spectacle *Paradoxale* au Spectrum de Montréal les 16 et 17 mai. Quelques nouvelles chansons signées Mouffe, Michel Tremblay et Jean-Pierre Ferland. Libert Subirana est saxophoniste invité et Joe se fera encore électrocuter dans sa douche...

• Le QUATRIÈME PRINTEMPS ÉLECTROACOUSTIQUE se tient cette année du 6 au 10 mai au Spectrum de Montréal avec événement le 4 mai au Complexe Desjardins...

• SOMETHING RED, qui explore un univers sado-maso, poursuit ses prolongations jusqu'au 17 mai à la Licorne (2075 St-Laurent) et déménage au Pigeonnier (138 Wellington nord, Sherbrooke), du 21 au 31 mai...

• ALBERTINE EN CINQ TEMPS, le chef-d'oeuvre de Tremblay, de retour au Rideau-Vert pour dix représentations exceptionnelles du 20 au 31 mai...

• LE GRAND CIRQUE ORDINAIRE revit, quinze ans plus tard, au Quat'Sous (100 des Pins est) jusqu'au 18 mai. Le noyau original s'est reformé autour de Raymond Cloutier afin de raconter où en est rendue la génération contre-culturelle des années 70, en tournant autour du mythe de Lorenzaccio.

• RAYMONDE APRIL présente ses récents travaux photographiques au Musée d'Art Contemporain jusqu'au 18 mai, sous le titre *Voyage dans le monde des choses*...



La grande finale du spectacle Rideau, édition 1985.

• RIDEAU, spectacle qui présente quatre artistes de la relève, présente sa seconde édition le 24 mai au Spectrum de Montréal. Michel Rivard animera la soirée qui sera télédiffusée plus tard...

• UNE BROSSE, de Jean Barbeau, jusqu'au 10 mai au théâtre Denyse-Pelletier...

• JAMMEE/JAMMED, création fantaisiste, présentée jusqu'au 11 mai à l'Eskabel (1237 Sanguinet)...

• YOKO ONO donnera finalement son spectacle le 20 mai au Spectrum de Montréal...

• UNE SACOCHE RARE est l'objet d'un événement à la Galerie Aubes 3935 (3935 St-Denis) alors que la graveuse Françoise Lavoie met en situation une sacoche (en fait 8 sacoches en tout) contenant certains effets de Clémence Desrochers. Le but de l'exercice: transgresser la retenue qui nous empêche d'ouvrir les sacs à main des autres... Ça se passe le 25 mai...

• SIOUXSIE AND THE BANSHEES seront au théâtre St-Denis le 19 mai...

• OTHELLO, l'une des pièces-maîtresses du répertoire de Shakespeare, au théâtre du Nouveau-Monde jusqu'à la fin du mois...

• SIMPLE MINDS sera au Forum de Montréal le 17 mai, avec le groupe The Call en première partie...

• LA VISITE DES SAUVAGES se poursuit jusqu'au 17 mai au théâtre Port-Royal...

• STUFF AS DREAMS ARE MADE ON, la pièce primée par le Festival des Amériques l'année dernière, est présentée au Centaur jusqu'au 25 mai. Le Centaur-2 présente le hit de Broadway GLENGARRY GLENROSS du 15 mai au 8 juin... Aussi la 5e dégustation annuelle de vins américains se déroule les 27 et 28 mai (information 288-3161)...

• ROCK ET BELLES OREILLES donne deux autres supplémentaires de leur show très drôle le samedi 3 mai au Spectrum de Montréal...

• THÉRÈSE ET PIERRETTE À L'ÉCOLE DES SAINTS-ANGES, en adaptation théâtrale, revient sur la scène de la Licorne du 22 mai au 14 juin...

• BERNADETTE ET JULIETTE (SUITE) un texte d'Elizabeth Bourget qui est la continuité de «La Vie C'est Comme La Vaisselle. C'est Toujours à Recommencer» sera créée au Théâtre d'Aujourd'hui (1297 Papineau) du 1er au 31 mai...

• À la GALERIE NOCTUELLE, les peintures de Pierre-Yves Dupuis et les travaux photographiques de Karen Dugas jusqu'au 17 mai...

• Deuxième édition de la QUINZAINE INTERNATIONALE DU THÉÂTRE à Québec; 25 troupes des 5 continents présentent du 30 mai au 14 juin ce qui se fait de mieux dans le domaine du théâtre à travers le monde. Le Québec est représenté par une reprise de BEING AT HOME WITH CLAUDE de René-Daniel Dubois, et la plupart des pièces étrangères sont présentées avec traduction simultanée. L'une des attractions: la première nord-américaine d'une mise en scène d'Ingmar Bergman pour MADEMOISELLE JULIE de Strindberg...

• La MAISON DE LA CULTURE MONT-ROYAL (465 Mont-Royal est) présente de plus en plus de spectacles rock. À l'affiche en mai: GERRY BOULET (ex-Offenbach) le 6 mai; PIERRE FLYNN le 13 mai, et le 7 mai, spectacle de CHANTAL BEAUPRÉ qui chante des textes de Michel Tremblay (*La Croqueuse de 222*, *La Complainte de Lola Lee*, etc...) en première partie, et son propre répertoire en seconde...

• La MAISON DE LA CULTURE MAISONNEUVE, pour ne pas être en reste, propose GENEVIÈVE PARIS le 12 mai; PIERRE FLYNN le 19 et MARIE-CLAIRE SEGUIN le 26 mai (4120 Ontario est)...

S.-C.F.



Toujours aussi paradoxale, Joe Bocan sera au Spectrum de Montréal les 16 et 17 mai.

GRAFFITI

LE SUICIDE IMMORTEL

Il n'y a pas si longtemps, en Angleterre, on punissait la tentative de suicide par la pendaison... Le suicide, qu'en pensez-vous? Voici ce qu'eux en ont pensé:

Napoléon: —Tout homme qui se suicide est un déserteur.
Alfred de Vigny: —Le suicide est un crime religieux et social.
Elsa Triolet: —Il n'y a pas de suicide, il n'y a que des meurtres.
Voltaire: —Ce n'est pas que le suicide soit toujours de la folie, mais en général ce n'est pas dans un accès de raison qu'on se tue.
Honoré de Balzac: —Le suicide est un moyen de fuir mille morts; il semble logique de n'en accepter qu'une.
André Malraux: —Un homme naît pour la mort, et pour se la donner s'il le désire.
Victor Hugo: —Le suicice, cette merveilleuse voie de fait sur l'inconnu.
Elie Faure: —L'homme ne peut choisir qu'entre le suicide et l'effort.
Che Guevara: —Il est du devoir des intellectuels de se suicider en tant que classe.
Jacque Régault: —Le suicide est une vocation.
A. Dumas fils: —L'homme qui se suicide est celui qui rencontre son bourreau et le tue.
Albert Camus: —Le suicide se prépare dans le silence comme une grande oeuvre d'art.
Auguste Comte: —Le suicidé est un mondain conséquent.
Georges Bernanos: —Le suicide est un don, un sixième sens, je ne sais quoi, on naît avec. K.A.


Mark Delaney

Le suicide: l'ultime affirmation de soi?

RESPIRER... AVEC PRUDENCE

La publicité, on en convient tous, prend parfois des moyens étranges pour parvenir à ses fins. Lu, récemment, sur un rafraîchisseur d'air en aérosol, la notice suivante qui le prouve bien: «Ce produit vous apporte la fraîcheur naturelle et pure d'un pré. Il renouvelle l'air de votre intérieur en y apportant une odeur de campagne. C'est un retour à la nature, rafraîchissant comme l'herbe estivale et les fleurs odorantes de la prairie. Attention: respirer le contenu peut être dangereux et même mortel!» J.B.

ÉLÉPHANTAISIES

Les éléphants ne se contentent pas de barrir mais émettent des sons à très basse fréquence, inaudibles par l'oreille humaine, qui pourraient constituer un langage «secret», affirment des chercheurs américains. En effet, en observant un groupe d'éléphants, Katharine Payne, spécialiste en zoologie, a senti des vibrations inhabituelles dans l'air. Avec des équipements acoustiques très perfectionnés, elle a trouvé que ces vibrations étaient en fait des infrasons émis par les mammifères. Ces infrasons semblent provenir d'une membrane situé sur le front de l'éléphant à l'endroit où la trompe est rattachée au crâne. On pense que ces sons à très basse fréquence sont un moyen de communication entre éléphants, souvent sur de grandes distances. Ce mode de communication, qui se rapproche de celui des baleines, pourrait servir à un troupeau d'éléphants disséminé dans une forêt à garder le contact. Les chercheurs espèrent qu'en comprenant la signification de ces appels, ils pourront aider à sauver les éléphants de l'extinction. G.L.


Harold Beaulieu

Une protection pas toujours efficace

INDIGESTION

Un Anglais de 37 ans a battu le record de trafic d'héroïne dissimulée dans l'estomac. Arrêté par les narcs de Copenhague, il avait avalé 123 préservatifs contenant en tout environ 400 gr d'héroïne. Les médecins danois envisageaient de lui ouvrir le ventre avant qu'un préservatif n'éclate, ce qui l'a condamné à une mort certaine. G.L.

RUMEUR...

Encore une invention des Américains. Eh oui, désormais, on joue à un nouveau jeu dans l'état de Georgie: la «course aux rumeurs». Ayant pris naissance à l'Hôtel de Ville d'Augusta, la «course aux rumeurs» consiste à faire courir le bruit d'un scandale au rez-de-chaussée d'un édifice à bureaux, puis on monte l'escalier 4 à 4 et on s'arrête à chaque étage afin de voir si la nouvelle y est déjà parvenue. Pour gagner, il faut battre de vitesse la rumeur qu'on a lancée.

Croyez-vous que les Québécois seraient excellents à ce petit jeu? J.B.

FAN Club

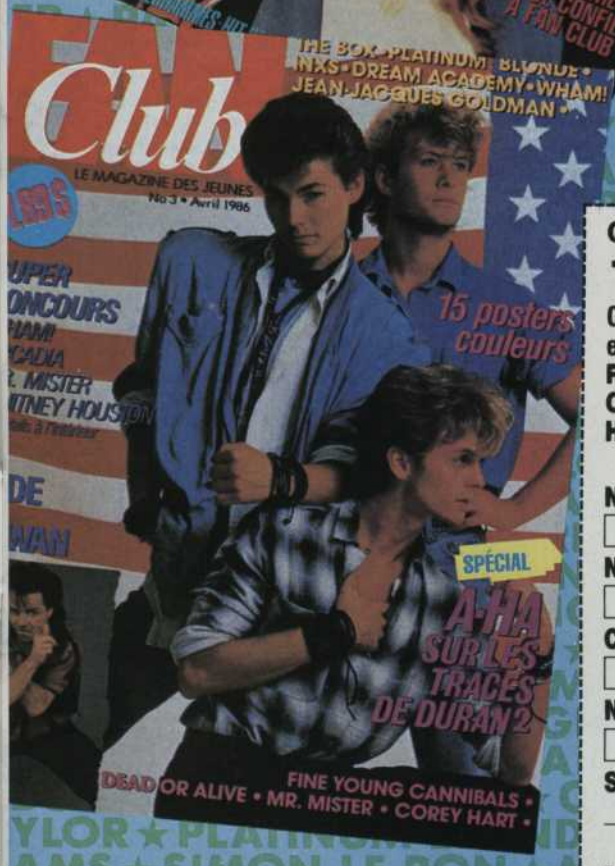
Le magazine des jeunes
TOUT SUR LA MUSIQUE POP! SUPER!

SEULEMENT 1.89$

EST EN KIOSQUE MAINTENANT







DES REPORTAGES
DES POSTERS
DES CHANSONS
DES CONCOURS
DES DISQUES
DES VIDEOS
DES NOUVELLES
DES EXCLUSIVITÉS

100% MUSIQUE!

Oui je désire m'abonner à Fan Club

12 numéros - 15.00$

Complète les informations suivantes en majuscules S.V.P. et poste ton paiement dans une enveloppe affranchie à:
FAN CLUB (Service des abonnements)
C.P. 247, Dépôt "N", Montréal, Québec
H2X 3M4. Tél.: (514) 286-9616

Nom: **Prénom:**

No rue: **Appartement:** **Ville:**

Code postal: **Province:**

No de la carte: **Date d'expiration** **Mois** **Année**

Signature

Mode de paiement
VISA ☐ CHÈQUE ☐ MANDAT ☐
MC ☐



Balavoine: salut l'artiste...

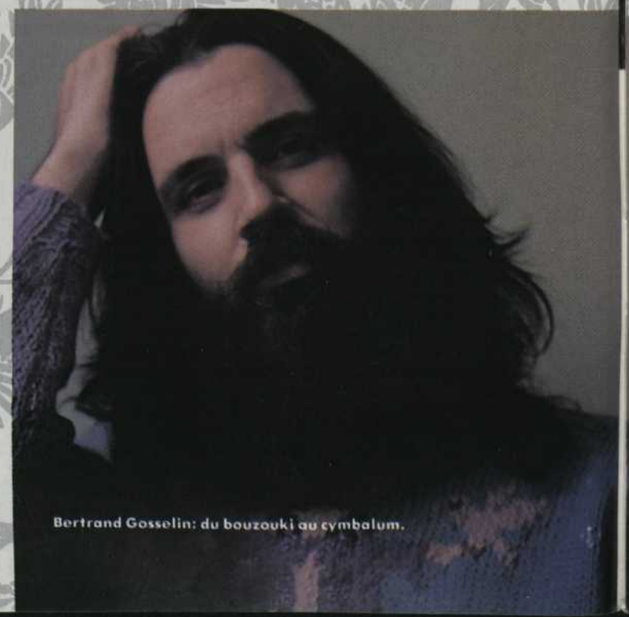
DANIEL BALAVOINE ROCKER SACRIFIÉ

«Tous les cris les S.O.S.
Partent dans les airs
Dans l'eau laissent une trace
Dont les écumes font la beauté
Pris dans leur vaisseau de verre
Les messages luttent
Mais les vagues les ramènent
En pierres d'étoiles sur les rochers»
(Daniel Balavoine)

Bang! La mort a fauché en pleine action le meilleur coureur du rock français. Juste avant de périr dans l'écrasement d'un hélicoptère durant le rallye Paris-Dakar en janvier 1986, Daniel Balavoine venait de terminer l'enregistrement du microsillon Sauver L'Amour mis sur le marché deux mois après ses obsèques. L'un des meilleurs disques francophones de ces dernières années. Il doit à Andy Scott (ex-Sweet) des arrangements et une production extrêmement fouillés. Le testament de Balavoine est constitué de pièces ciselées, de textes riches en feeling qui touchent par leur brillante disposition sur la portée, de sonorités qui emballent, et de blues émouvants. Daniel Balavoine atteignait le sommet de sa carrière. Il allait avoir 34 ans. Tendre voyou de la chanson française et collaborateur de Patrick Juvet à ses débuts au milieu des années 70, Balavoine avait été lancé par son interprétation de Johnny Rockfort, à la création de *Starmania*, en 1978. Après qu'il eût fait chavirer l'Olympia en 1980, le *Quotidien de Paris* titrait: «Un Charlebois bien à nous!»

Daniel Balavoine s'imposait tout juste chez lui et allait inévitablement percer plus tard ici. Son microsillon Sauver L'Amour demeure son dernier cri et vaut à lui seul plusieurs albums francophones. Le 45t *L'Aziza*, assorti d'un vidéoclip efficace, a grimpé sur les palmarès et d'autres pièces suivent.

Le succès posthume qui auréole la mémoire de Daniel Balavoine devrait inspirer ses successeurs. La mort prématurée de l'un des plus beaux espoirs de la chanson francophone donne soudain un ton prophétique à son dernier disque où il chante: «Qu'est-ce qui pourrait sauver l'amour?» S.C.F.



Bertrand Gosselin: du bouzouki au cymbalum.

PAR SYLVAIN-CLAUDE FILION
ET SUSY TURCOTTE

AUDACE, BLUES ET FOLIE AVEC JANO BERGERON

Elle a fait ses premiers pas sur les sillons du disque sans trébucher en 1985 et nous propose un second microsillon coiffé d'un titre qui se veut le reflet de son état d'âme actuel... Féline. «J'ai voulu pousser plus loin, faire preuve de plus d'audace, de plus d'unité, et aussi de plus de sensualité.» Les nouvelles chansons de Jano Bergeron sont beaucoup plus dansantes et enrichies de vitamine soul. «J'ai toujours rêvé d'être une Noire, soupire-t-elle. Elles chantent tellement avec leurs tripes.»

Beaucoup de choses comptent pour Jano. L'audace, la folie, l'authenticité et le blues. Dans l'ordre ou le désordre. «Tu dois être vraie sur scène. Quand un artiste est authentique, il peut réussir à capter son public sans artifices, même absolument nu sur scène. Il faut dévoiler son âme.» Pour elle, le vrai sens de l'artiste, son rôle ultime, c'est l'émotion.

La vie n'a pas été facile pour Jano Bergeron qui a vécu sept années de purgatoire dans le difficile circuit des cabarets. Elle y a amassé au passage un vaste auditoire chez les gais qui applaudissent sa folie. Car elle a un sens du dépassement, de l'irrationnel, qui pourrait être digne de la Dufresne, qu'elle admire profondément. «Tout le monde est un peu fou de l'intérieur, il faut que les artistes le reflètent, qu'ils renvoient cette folie.»

Quand Jano chante, la technique cède le pas au feeling. «Je n'ai pas de technique de chant. Je développe mes sons, j'explore à partir de ce que j'ai. Je blues a toujours été mon exutoire. Quand je voulais me retrouver, je fermais les yeux et j'écoutais du blues, Janis Joplin, Billie Holliday, même Piaf, elle faisait aussi du blues, elle chantait avec son corps.»

Dans les spectacles qu'elle présentera à travers la province cet été et au Spectrum de Montréal à l'automne, Jano Bergeron insérera à nouveau des interprétations. «Il est bon de se retrouver à travers les choses qui nous ont marqués. Il faut que je le fasse — chanter Piaf ou Joplin sur scène — afin de perpétuer aussi leur grandeur en les enterprétant à nouveau.»

Malgré quelques apparitions à la télévision, Jano attendra encore un peu pour exploiter son côté comédien. Son style théâtral en fait déjà une redoutable bête de scène. En Europe, on ne connaît que son 45t *Honeymoon/Je Ne Te Suis Pas*, mais son nouveau disque, Féline, traversera l'océan. Les musiques de Michel Lefrançois sont facilement abordables, et les textes de Jano Bergeron comportent d'adroites tournures. Un vidéoclip va accompagner le 45t *Recherché*.

Avant le Spectrum, on verra peut-être Jano jouer les Bette Midler en donnant un tour de chant dans un bain sauna pour hommes... Un événement surprenant à l'image de Jano Bergeron. «Ce que je veux faire, c'est cultiver l'effet-surprise, dérouter les gens. Je veux leur apporter autre chose que ce à quoi ils s'attendent. C'est ça faire la révolution.» S.C.F.



Pierre-Alain Laclisse

«J'ai toujours rêvé d'être une noire».

DES MOMENTS DE MAGIE...

Rencontrer Bertrand Gosselin, c'est établir un contact direct avec la simplicité, la paix intérieure, la magie, l'amour de la musique, la fête. C'est aussi être fasciné par l'audace de ce bonhomme qui, en 1986, au Québec, demeure hors des contraintes commerciales et se donne toute la liberté nécessaire pour explorer à son gré l'univers des sons. *Dragon*, son plus récent album, s'inscrit dans cette démarche.

Souvent taxé de folkloriste, Bertrand Gosselin ne se perçoit pas comme tel. «Je n'aime pas à être catalogué. Je ne suis pas capable de m'étiqueter moi-même, je ne vois pas comment les autres le pourraient. Mes racines, mon évolution, m'ont conduit à travers tous les styles de musique, du classique au jazz, du western au rock. Tous mes disques présentent une gamme émotionnelle très variée, des styles tout à fait différents les uns des autres. La seule exigence que j'aie envers moi c'est d'être fidèle à moi-même. Je n'ai pas à chercher autour de moi c'est quoi la mode, ou ce que les gens veulent entendre. Non. Il faut que ça corresponde d'abord et avant tout à quelque chose que je sens, qui me fait vibrer et que j'aime.»

Bertrand Gosselin est un collectionneur d'instruments de musique; il nous donne avec cet album un aperçu de ses talents d'instrumentiste, jouant tantôt de la harpe celtique, du cymbalum ukrainien, du gong, de la cithare hongroise, du bouzouki irlandais ou de tout autre instrument insolite. L'équilibre, l'harmonie, le laisser-aller, la folie de Gosselin touchent et font que sa musique ne peut être rattachée à aucune époque précise. La pièce de résistance de cet album est *Le dragon des lagunes*, une véritable fresque musicale. On retrouve aussi, entre autres, *Bonne fête Jim*, une pièce que Bertrand Gosselin qualifie de «soft aluminium» par opposition au «heavy metal», et qui constitue un vibrant témoignage d'amitié à l'intention de Jim Corcoran, celui qui a été son compagnon de route durant neuf ans, son complice. «Un jour, c'était sa fête. Je lui ai téléphoné; il n'était pas là. Alors j'ai décidé de lui faire une petite chanson pour lui souhaiter bonne fête. C'est mieux qu'un téléphone, il pourra la réécouter à chacune de ses fêtes. J'aime beaucoup Jim.» Quant à *L'Archange*, il s'agit d'un morceau instrumental composé en hommage à Gabriel, son fils, à l'occasion de sa naissance.

Bref, Dragon est à l'image de Bertrand Gosselin: marginal et insaisissable. J'espère qu'il ne m'en voudra pas trop de lui apposer une étiquette, soit de le classer parmi les *authentiques*. S.T.

PAR MARIE-CATHERINE GIGUÈRE
ET FRÉDÉRIC TOMESCO



Alpha Diffusion

Sigue Sigue Sputnik: un peu tiré par les cheveux?

SIGUE SIGUE SPUTNIK: VIVE LA RÉVOLUTION CAPILLAIRE

Signer un contrat de 4 millions de livres (8 millions $) sans jamais être monté sur scène, voilà un fait d'armes dont bien peu de groupes peuvent s'enorgueillir. À vrai dire, seul Sigue Sigue Sputnik est en mesure de s'en vanter. «Nous représentons la cinquième génération du rock, un mélange de sexe et de violence high-tech», clame à qui veut l'entendre Martin Degville, ancien designer de mode devenu chanteur pour une des formations anglaises les plus scandaleuses — et les plus populaires — de l'heure.

Talons aiguille, gants et vestes en léopard et surtout perruques cauchemardesques, tels sont les attributs de Degville et de son principal acolyte, le bassiste Tony James, rescapé de Generation X. Leur devise est simple: «Plus les perruques et les talons seront hauts, plus nos cachets seront élevés».

Côté musical, le premier 45 t de Sigue Sigue Sputnik (qui tire son nom d'une bande de délinquants moscovites) ne s'est pas mal débrouillé du tout: avec ses allures de «Techno-polka», *Love Missile F 1-11* a réussi à grimper jusqu'au deuxième échelon des palmarès britanniques, malgré les critiques incendiaires récoltées au passage. Ce qui n'a pas eu l'heur d'émouvoir James outre mesure: «Je ne dirais pas que la musique est secondaire, mais elle fait partie d'un tout». Comme quoi le contenant à souvent plus d'importance que le contenu... F.T.

LES JÉSUS MARRIS

La première apparition montréalaise du Jesus and Mary Chain aura rapidement servi à clarifier quelques mythes. Primo, la moyenne d'âge du groupe est sensiblement plus élevée que ce que nous laissait croire le délire collectif entourant les frères Reid. Jim, le chanteur, vient d'avoir 25 ans, tandis que William, guitariste-bruiteur, en a 27 (dont cinq passés au chômage)

Secundo, l'alcool fait bel et bien partie de la vie de tous les jours du Jesus and Mary Chain. Mais pas pour les raisons que l'on croit: «Je me saoûle parce que cela me permet de surmonter le trac, soutient Jim Reid. En réalité, je déteste le goût de la bière: seuls ses effets m'attirent». Comble de la honte pour un Écossais, Reid renie même le whisky, affirmant que «ceux qui en boivent par plaisir sont des imbéciles». Il faut dire qu'il a quitté l'Écosse il y a maintenant quatre ans...

Tertio, les frères Reid ne risquent pas de mourir d'épuisement de sitôt. Une tournée américaine de 13 spectacles en un mois (assortie d'une semaine de «repos» à Los Angeles), voilà qui n'est guère propice au surmenage, surtout quand lesdits spectacles se résument en fait à de vulgaires promenades de santé (35 minutes sur scène au Spectrum), de façon à garder la forme.

«Il nous arive parfois de tenir 50 minutes, raconte William Reid, ce qui a le don de surprendre les gens. Un soir où c'était le cas, un type est venu nous voir backstage, complètement hors de lui: «Bande d'ordures! J'ai payé pour vous voir jouer vingt minutes et votre concert en a duré cinquante. Salopards!!» À ce rythme-là, Springsteen peut dormir tranquille...

Quarto, il est vrai que le Jesus and Mary Chain attire les ennuis partout où il passe: à peine débarqué à New-York, Jim Reid se faisait voler sa guitare, tandis que l'auto louée par le bassiste Douglas Hart était saccagée par des vandales. Une fois à Montréal, le batteur de service s'apercevait en déballant son équipement que sa grosse caisse renfermait une ravissante tête de cochon, bien sanguignolente. Histoire, sans doute, de lui signifier qu'il était arrivé à bon porc... F.T.



Le Révérend Kerr.

NOTRE KERR, QUI ÊTES AUX CIEUX...

Après tout ce qui a été dit et redit à leur sujet, y a-t-il encore quelque chose que l'on ignore à propos des Simple Minds? De passage au temple du hockey montréalais le 17 mai prochain, le chanteur Jim Kerr, alias le Révérend Jim, s'est d'abord fait prier pour se confesser à notre micro, mais a fini par s'y plier de bonne grâce. Gloire à lui...

Québec Rock: *Tu es religieux, Jim?*

Jim Kerr: *Ça dépend de ce que tu entends par religieux. De toute façon, je n'aime pas discuter de ces choses dans le cadre d'une entrevue.*

Q.R.: *Mais encore... Tu crois en Dieu?*

J.K.: *Oui, mais à ma façon. Je m'oppose aux icônes, à l'establishment religieux.*

Q.R.: *Tu sais qu'on t'a déjà surnommé le Révérend Jim?*

J.K.: *(Rires) On m'a déjà donné de pires surnoms!*

Q.R.: *Les anciens fans sont déçus de voir leur groupe-fétiche devenir célèbre...*

J.K.: *Je n'y peux rien et de toute façon, je vois dans cette attitude une sorte d'élitisme dont j'ai horreur. Le statut de groupe culte ne m'intéresse pas, parce qu'il signifie pour moi le manque de succès.*

Q.R.: *Tu es moins causeur qu'à tes débuts. Est-ce en réaction à cette nouvelle popularité?*

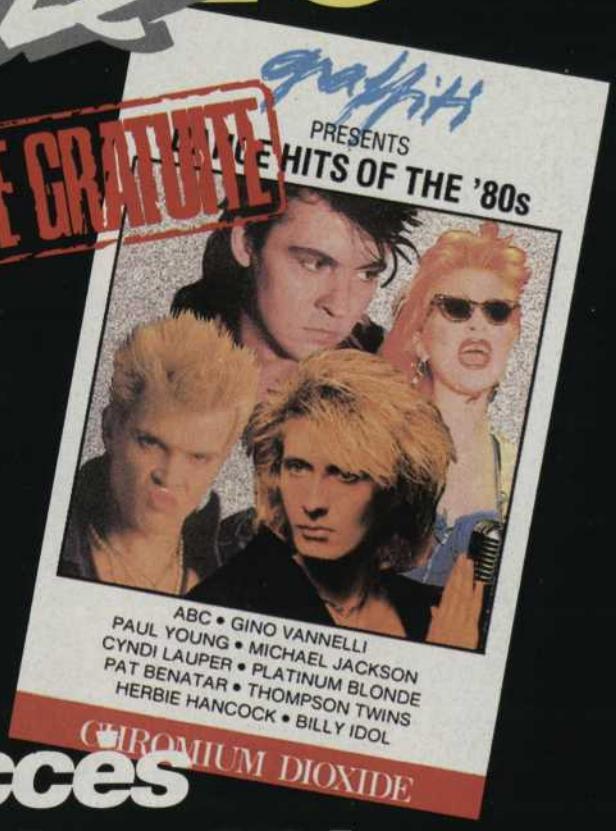
J.K.: *Je crois que j'ai dit tout ce que j'avais à dire. La presse est utile pour propager nos paroles, mais je trouve de plus en plus difficile d'expliquer ce qui fait marcher les Minds. J'ai aussi peur de nous voir transformés en caricatures de nous-mêmes. Nous avons grandi dans l'obscurité et nous avons essayé d'expliquer pourquoi nous fonctionnons bien ensemble. Au bout du compte, la musique set plus importante que le groupe lui-même.*

Q.R.: *Toi et ta femme faites le même métier. Qui prend soin des enfants quand vous êtes partis en tournée?*

J.K.: *Bon, il fallait que tu me déprimes avec une question comme ça!* M.C.G. et F.T.

QUÉBEC Rock

CASSETTE GRATUITE



ABONNEZ-VOUS MAINTENANT À QUÉBEC ROCK

et recevez gratuitement la cassette Graffiti des succès dance des années 80!

Comprenant les succès sur 12 pouces de:

Cyndi Lauper • Paul Young • Billy Idol • Gino Vanelli • Platinum Blonde
Michael Jackson • ABC • Herbie Hancock • Thompson Twins • Pat Benatar

Oui, je m'abonne maintenant à Québec Rock et je reçois *gratuitement* la *cassette Graffiti* des succès dance des années 80.

Pour vous abonner, composez sans frais **1-800-361-1886** ou complétez le coupon qui suit:

Profitez d'un tarif exceptionnel
12 numéros: 19.95$
24 numéros: 38.00$

EN PLUS
46%
DE RABAIS
SUR L'ABONNEMENT

Oui, je désire m'abonner à **Québec Rock**

Ci-inclus mon règlement: 1 an — 12 numéros = 19,95 $
(j'épargne 43% sur le prix en kiosque)
2 ans — 24 numéros = 38,00 $
(j'épargne 46% sur le prix en kiosque)

Veuillez compléter les informations suivantes. En majuscules s.v.p.

Nom _____ Prénom _____ Date de naissance _____
No rue _____ Appartement _____ Profession _____
Ville _____ Province _____
Code Postal _____ Téléphone _____

Si vous effectuez votre paiement avec carte de crédit, veuillez compléter la section ci-dessous.

Mode de paiement Visa ☐ MC ☐ Chèque ☐ Mandat ☐
No de carte _____ Date expiration _____ mois _____ an

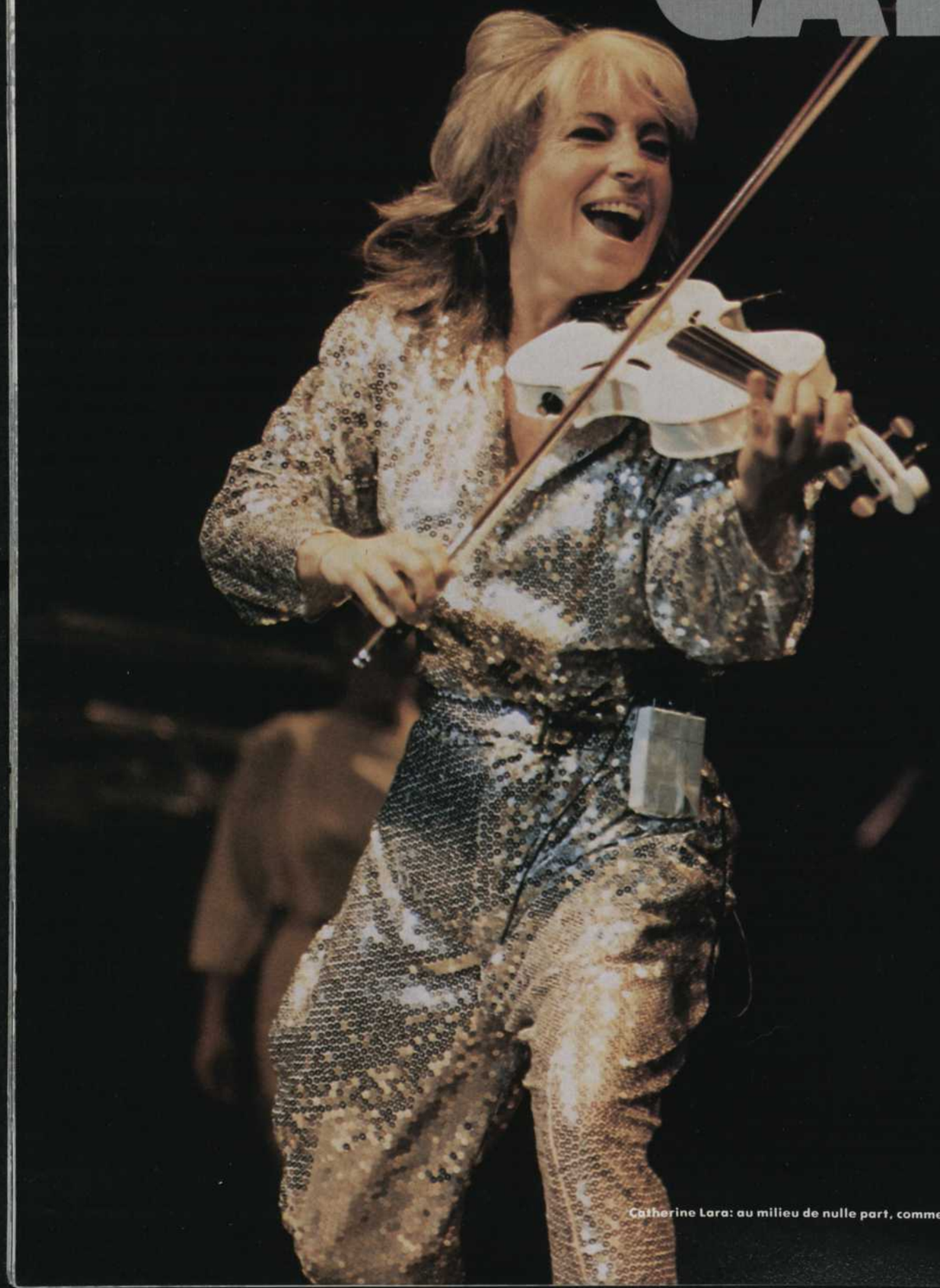
Signature _____

À L'USAGE DU BUREAU SEULEMENT _____
Code fichier _____ Numéro _____
Source 065 _____

Allouez de 6 à 8 semaines avant validation de l'abonnement QR-104

CATHERINE LARA

PASSIONNÉMENT



Catherine Lara: au milieu de nulle part, comme si vous y étiez.

PAR SYLVAIN-CLAUDE FILION

Catherine Lara a du muscle. Elle s'est graduellement imposée dans le Panthéon des vedettes françaises en suant comme un rocker et en gagnant ses galons comme un vaillant soldat. Cette ex-violoniste («La musique classique est un carcan») a développé une maîtrise de la musique qui lui permet de tasser dans les cadres d'un même style la chanson française traditionnelle et le rock pétaradant. Mais Catherine Lara est surtout et avant tout une femme de coeur. Un nuage de sensualité l'enveloppe d'une irrésistible aura. La femme aborde la quarantaine avec chien et éclat. Elle est belle. Transformée par l'amour qu'elle communique et qu'elle fait surgir autour d'elle. Elle aime aimer et être aimée. «Je suis une boulimique de l'amour».

Catherine Lara est née au lendemain de la guerre, à Poissy, sur le bord de la Seine. Toute la famille est musicienne et Catherine joue du violon depuis l'âge de cinq ans. Elle se distingue rapidement et recueille une pluie de prix durant son adolescence. À 21 ans, elle devient violon solo chez les Musiciens de Paris, avec qui elle débute sur scène au Palais des Sports en 1970. Elle accompagne ensuite Claude Nougaro en tournée et, l'entendant fredonner, ses amies Denise Glaser et Françoise Hardy l'encouragent à chanter. Elle a toujours composé, mais c'est une suite de hasards qui l'amène à enregistrer un premier microsillon en 1972. «En fait, dit-elle, c'est la chanson plutôt qui est venue à moi.»

COUP D'FEEL ET CRAIE DANS L'ENCRIER

Les premiers disques de Catherine Lara, Ad Libitum et Les Années Poussière, présentent une voix sobre et des pièces intimistes. Les premiers succès deviennent *Il a marché sur l'eau* et *Avant le petit jour*. Puis, le rayonnement de Catherine Lara apparaît avec son troisième microsillon qui la propulse avec un succès international, *La Craie dans l'encrier*. Ensuite il y a les albums Nil, Babylone, Jeux de Société... Catherine Lara flirte avec une certaine marginalité mais elle a la chance de toujours pouvoir chanter ce qu'elle veut grâce à un noyau de fans qui la suit partout.

La poésie de Catherine Lara s'allie à un dépouillement harmonieux. «Je suis une paysanne dans le coeur, en fait, ce que je veux dire, c'est que je suis une vraie fille de la terre.» Le violon est la première image que le public accolle à Catherine Lara. Mais à la fin des années 70, elle électrifie son archet et fait la révolution dans sa cour.

Depuis sept ans déjà, le public francophone a appris à compter avec celle que l'on prend parfois pour une Québécoise à Paris, à cause de son style très personnel. «Je me suis toujours sentie agréablement chez moi au Québec, et au fond, je peux dire que je préfère la mentalité québécoise à celle des Parisiens.» Musicalement, Catherine Lara a souvent été en avance sur son époque, en enregistrant, par exemple, le très funky microsillon Coup D'Feel à Morin Heights en 1979 pendant que sévissait l'éphémère vague new-wave. Lara explore maintenant un style plus moderne où triomphent sa voix puissante et son violon énergique. André Perry réalisait lui-même l'album auquel ont participé plusieurs Québécois dont Nanette Workman, Jean-Pierre Ferland et Jean Roussel.

DE GÉRONIMO À FLAMENROCK L'ESPIONNE

Le petit côté tranquille mis de côté, Catherine Lara prend soudain un malin plaisir à faire sursauter les têtes indolentes. Au début des années 80, la pochette de son microsillon Geronimo doit la représenter brandissant le poing à travers un épais brouillard... et torse nu. On a finalement dissimulé dans les nuages les charmes de Catherine Lara mais ils ont survécu sur la pochette intérieure du disque. Faut acheter pour les voir.

Lara chante alors les *Bûcherons* et les *Bateaux de Pluie*, et continue d'amalgamer des rythmes qui tissent un style en pleine évolution. Après les vinyles Lara et Rockeuse de Diamants, Catherine Lara passe franchement au rock et triomphe enfin à l'Olympia en 1983. Ce sont ensuite des tournées qui confirment sa consécration nouvelle. En 1984, elle retourne à l'Olympia avec un disque et un spectacle: Flamenrock Espionne. Tonnerre et métal hurlant. Lara bardée de cuir explose, démène son rock, et sue comme trois Springsteen. Ce spectacle étonamment musclé qu'on a pu voir au Spectrum de Montréal en 85 avait des reflets métalliques qui suggéraient une certaine violence. «Dans le rock, oui. Mon coeur exprimait une violence. Il y a quatre ans, j'ai été très malade, les poumons, et ce fut pour moi comme une sorte de rébellion contre la maladie. Je me disais: ma petite fille, tu vas voir que t'es en santé!»

Ce rock vigoureux, presque viril, n'a pas empêché Catherine Lara de dévoiler des vérités profondes, toujours aussi poétiques et exprimées avec une rare élégance dans la chanson *Autonome*, écrite par Luc Plamondon: *«Libre d'aimer/Une femme ou un homme/Libre de vivre seule/De n'être à personne.»*

AU MILIEU DE NULLE PART

Catherine Lara a souvent épousé les thèmes de ses paroliers. Mais elle devient de plus en plus autobiographique. «Je suis assez vieille pour dire que j'ai vu des choses, et je chante maintenant mes histoires.» Le plus récent disque de Ca-





therine Lara, Au Milieu de nulle part, témoigne d'un équilibre nouveau entre le lyrisme et le rock, avec pour résultat un vinyle où *swingent* habilement les calembours chers à la langue de Lara. La caïd de la chanson française, Luc Plamondon, signe tous les textes de l'album, sauf *Décaféine-moi* qui vient de Marc Drouin. Des observateurs parlent déjà d'une première: une star française entièrement mise en paroles par des Québécois. Mais Catherine Lara n'y voit que les liens du coeur. «Je n'ai pas pris Luc comme un Québécois, je l'ai pris comme un poète. C'est un artiste, il est à Paris, il est au Québec... il est lui aussi au milieu de nulle part. J'aime ses textes, son talent, pour moi c'est le meilleur. Il m'a écrit des chansons comme il n'en a fait pour personne. Je l'ai poussé à être plus poétique pour moi. Avec Sébastien Santa-Maria, qui contribue à composer mes musiques, nous formons un trio qui s'est mué en carrefour créatif.»

Le milieu de nulle part, c'est la scène. Lara vibre fort sur les planches et elle se prête à l'exercice avec une satisfaction grandissante. Monter très haut et tonner pour les autres. «Après le show, j'attends souvent de redescendre. Parfois ça me prend des heures. Souvent, je préfère rester seule dans ma loge. Il reste un sentiment parfois infiniment triste. C'est comme dans les histoires d'amour, le moment que je préfère, c'est avant... c'est le désir qui est toujours le plus fort.»

AUTONOME JUSQU'AUX U.S.A.?

Cette femme au chant rockmantique croit à la notion cosmique et cultive l'humour autant que l'amour. «Il ne faut jamais se prendre au sérieux. Je ne vis même pas au jour le jour, je vis heure par heure...» Elle habite Beaubourg, au centre de Paris, dans une grande maison qui honore le blanc, le noir, et le design italien, avec vue sur Notre-Dame.

Aux dernières nouvelles, un agent de Los Angeles, féru de ses chansons, s'apprêtait à distribuer sur le marché américain son 45t *Autonome*, dans sa version originale française: fait extrêmement rare. Le dernier francophone à chanter comme chez lui au pays de l'Oncle Sam était Plastic Bertrand, en 1978 avec *Ça plane pour moi* (vite repris en anglais, d'ailleurs).

Le geste de Catherine Lara est audacieux, mais elle affirme surtout qu'elle ne chantera jamais en anglais. «Le français est une langue sublime. Il faut continuer à chanter en français et réussir à nous imposer comme ça. Et si un jour on tourne aux Etats-Unis, ce sera en français. On les respecte en les acceptant dans leur langage, alors nous aussi, il faut nous prendre comme on est.»

Sur la scène, comme au milieu de nulle part, Catherine Lara demeure autonome. Sa volonté de fer dans un coeur de velours. ■

BEDO



Photos: Michel Perez - Graphisme: Susan Rivard

Bedo crée le vêtement;
vous lui donnez son allure.



Pour une allure décontractée.
Cardigan, 100% coton, 29.98$
Short, 100% coton, 16.98$



NOUVEAU MAGASIN AU 1253 STE-CATHERINE COIN DE LA MONTAGNE.

5940 CÔTE DES NEIGES, 341-3285 · 7205 BOUL. TASCHEREAU, 676-4048 · 4903 BOUL. ST.LAURENT, 284-0494 · 490 CHABANEL O., 388-5586
965 CURÉ LABELLE, CHOMEDEY, 687-6726 · 5949 BÉLANGER EST, ST-LÉONARD, 253-2580 · 1161 RUE ST-JEAN, QUÉBEC, (418) 694-9968

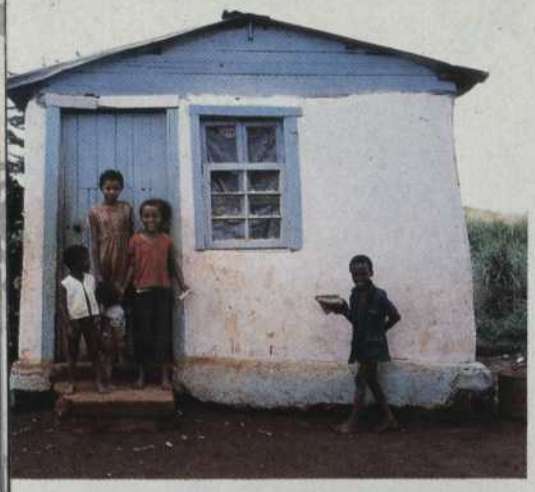


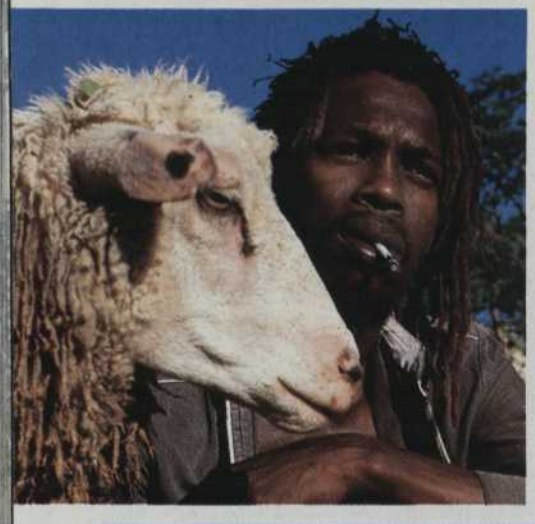
L'AUTRE VISAGE DE LA JAMAÏQUE

PAR FRANCIS JUNEAU
PHOTOS JACQUES DUFRESNE

Comme au temps des pirates, la Jamaïque flotte entre l'obéissance et la rébellion. Autrefois les esclaves en fuite, les Maroons, appuyés par les Espagnols vaincus, défiaient les conquérants anglais qui, eux, laissaient les boucaniers tourmenter la marine espagnole. Aujourd'hui les autorités de l'île acceptent les subsides de Washington pour détruire les cultures de ganja, mais les irréductibles «dreads» répliquent en brûlant des plantations de canne à sucre.

La Jamaïque qu'on adore, où l'on se dore au soleil, en cache parfois une autre, celle de plus de deux millions de Jamaïcains qui survivent à peine entre reggae et ganja.





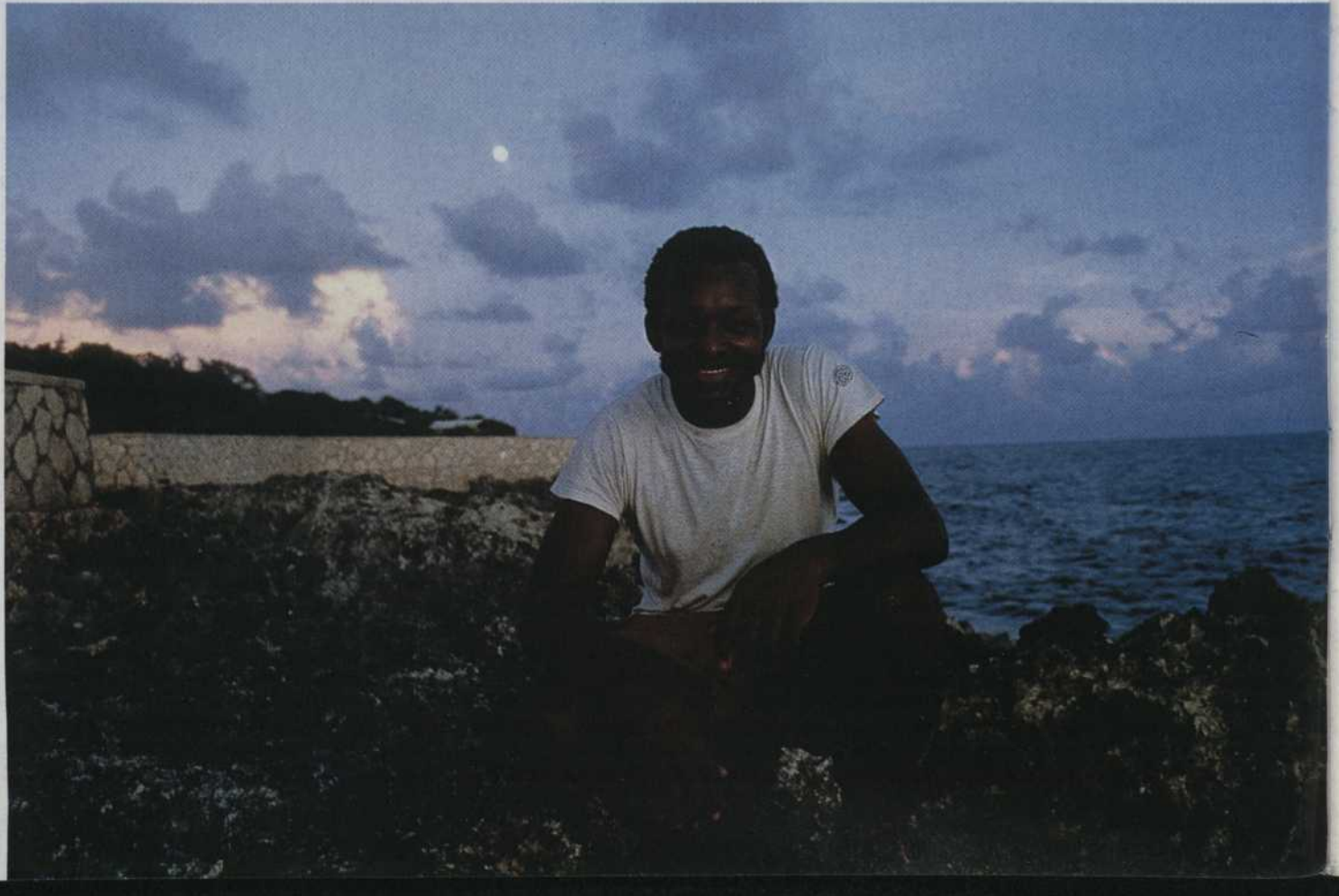
Rien n'a jamais été simple en Jamaïque, et tout se complique constamment. La loi et la justice s'opposent souvent, l'honnêteté se réfugie dans la révolte. Deux partis politiques polarisent fortement la population, voter du bon côté devient vital, c'est choisir la pelure ou la banane. Les élections s'accompagnent de violence systématique, aussi ne se déroulent-elles jamais en saison touristique. L'économie, comme celle de toute colonie, a toujours été gouvernée de loin. Les Etats-Unis ont remplacé l'Angleterre à la caisse enregistreuse, mais les bénéfices industriels ou commerciaux continuent d'éviter le portemonnaie populaire.

SANG ET OR

Christophe Colomb a crié «terre!» plusieurs fois en 1492. D'abord devant l'île de Guanahani, qui devient San Salvador en lui sauvant la mise, puis devant Cuba et Haïti. Il baptise cette dernière Hispaniola avant de faire voile, justement, vers l'Espagne, pour décrire à Isabelle et Ferdinand la nouvelle route des Indes. Lors d'un deuxième voyage, en 1494, il débarque en Jamaïque sur le site dénommé bien sûr aujourd'hui Discovery Bay, près de Puerto Seco sur le littoral nord de ce qu'il décrit comme «la plus belle île que le regard puisse contempler». Il l'appelle Santiago, mais le nom Arawak Kaymaca, «terre de bois et d'eaux», devait persister.

Les Espagnols ne disposent que d'une cinquantaine d'années par la suite pour massacrer la population Arawak et introduire les chevaux, les sombreros et les mantilles, puisque les Anglais, dès 1655, les prient par la bouche de leurs canons de bien vouloir vider les lieux. Désolés de ne pas trouver d'indigènes à exploiter, les nouveaux propriétaires empruntent au continent africain une fraction de sa population, inaugurant dès lors des voyages organisés sans billet de retour. L'esclavage rentabilise immédiatement la culture de la canne à sucre, mais crée envers la raciste Albion une dette historique qu'elle ne pourra jamais acquitter.

Les deux siècles suivants se ponctuent d'incidents hauts en couleurs qui tissent une partie des légendes entourant l'état d'esprit jamaïcain. Ainsi, les esclaves échappés qui se réfugiaient dans la montagne résistent si bien à la colonisation britannique qu'un traité signé en 1739 leur garantit le territoire qu'ils occupent. Nanny, la vieille reine de ces Maroons (de l'espagnol «cimarrón»), pouvait faire bouillir l'eau d'un chaudron à distance et bloquer de son dos les balles des fusils anglais. À Moore Town, au pied des Montagnes Bleues, on fleurit encore sa tombe. Autre présence d'outre-tombe: Annie Palmer, surnommée «la sorcière blanche», morte étranglée mystérieusement en 1831, à l'âge de 29 ans, après avoir elle-même empoisonné son premier mari, égorgé le second et poignardé le troisième. Un arbre pousse à l'emplacement de son coeur dans la sépulture de Rose Hall près de Montego Bay. Elle



hanterait les couloirs de son manoir, rénové récemment par un riche Américain, revenant à l'occasion lacérer le couvre-pied fleuri de son lit à baldaquin. Les boucaniers et les prostituées de Port-Royal, engloutis par le raz-de-marée de 1692, trinquent et festoient dans la lumière verte des tavernes sous-marines. Croyez-vous voir de longues algues se balancer mollement sous les vagues?... Ce sont les cheveux vaporeux des fiancées des pirates, gardiennes du trésor de la flibuste. Le «doppy» (fantôme) de Martha Brae, petite Indienne du temps des conquistadors, veille sur l'or arawak, qu'elle sauva en détournant par magie le cours d'une rivière pour noyer ses cupides tortionnaires.

DU RHUM AU GANJA

Le traité d'Utrecht (1713) accorde à l'Angleterre le privilège de «l'asiento de negros», l'exclusivité du commerce d'esclaves dans l'Empire espagnol. La Jamaïque devient la plaque tournante de ce trafic et compte elle-même 300 000 esclaves à la fin du XVIIIe siècle. Elle exporte du sucre, de l'indigo, du cacao, du café, du piment, et assez de rhum pour réchauffer toutes les vigies de la marine occidentale.

Mais cette grosse prospérité repose sur l'esclavage, ce qui ressemble à un pique-nique sur un volcan. La révolte de 1831 ébranle la cabane-bambou que l'abolition de l'esclavage démolit presque en 1833. La chute des prix suivant la loi sur la tarifs douaniers de 1846 provoque la ruine des plantations de canne à sucre et multiplie la petite propriété. En théorie, les Noirs sont libres, mais ceux qui ne quittent pas les plantations pour s'installer dans les collines restent pratiquement à la merci de leurs employeurs blancs. Entretemps des Indiens des Indes et des Chinois débarquent, ayant cru à la promesse britannique disant que la fortune les attendait du côté du couchant.

L'origine indienne du mot «ganja» (douce odeur) pourrait impliquer que le cannabis a été introduit à cette époque, mais son usage répandu depuis des millénaires en Asie et en Afrique laisse croire à une implantation antérieure par des captifs astucieux ou des marchands d'esclaves ayant besoin de calmer leur dangereuse cargaison. La mangouste, ennemie des serpents et des rats, arrive aussi des Indes en 1872, curieusement, puisqu'il n'y a pas de serpents venimeux dans l'île.

Dans le calme relatif du début du XXe siècle, c'est-à-dire après la destruction de Kingston par un tremblement de terre et un incendie en 1907, la United Fruit contrôle la banane et la West Indies Sugar Company, le sucre. Les multinationales de l'aluminium viendront pour la bauxite et l'alumine. Mais le mouvement autonomiste prospère dans les années 40 grâce au leader syndical Alexander Bustamante et à son cousin l'avocat Norman Washington Manley. Ce dernier porte bien son nom puisqu'on le considère souvent comme le «père de la nation». La constitution de 1953 prépare l'indépendance, acquise en 1962 sans quitter le Commonwealth, selon une formule que nous connaissons bien. Cependant la culture de la marijuana, que les Rastafarians fument rituellement et quotidiennement comme si la fumée bleutée dessinait leur Ethiopie chérie, prend les proportions d'une économie parallèle.

LES YEUX DU CIEL

Au printemps de l'an dernier, le Gros Albert s'élevait pour la première fois au large de la Floride. Ce cigare de 65 000 mètres cube d'hélium fait partie d'un trio de dirigeables déployé au-dessus des Bahamas pour détecter par radar aérien les avions des trafiquants de drogue qui échappent au balayage des appareils terrestres. Les obèses du ciel promènent leurs yeux électro-magnétiques (plutôt de grandes oreilles en fait) sur de larges couloirs de l'espace caribéen. Quand un avion suspect est repéré, les douanes américaines envoient un chasseur à sa rencontre.

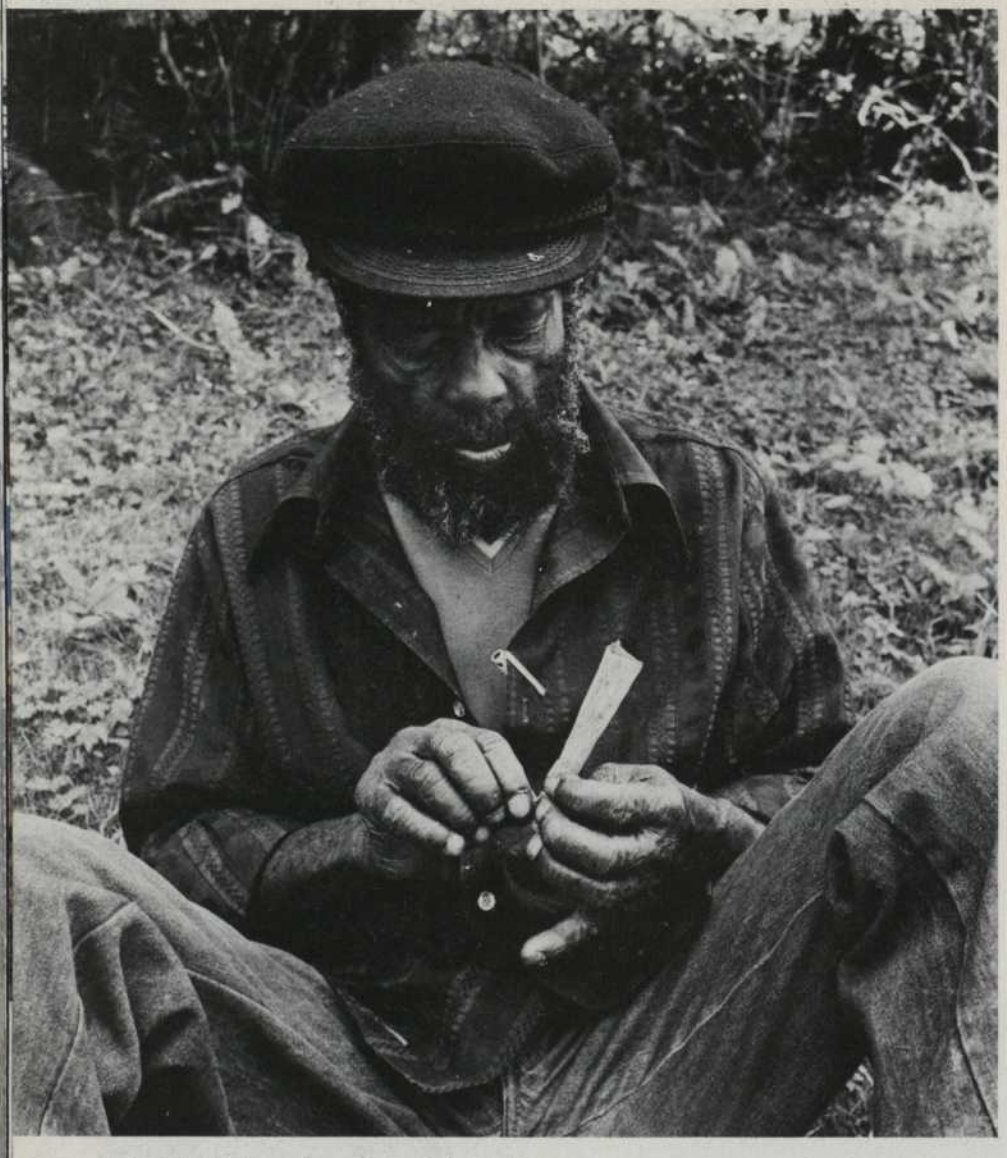
On peut capter en prime les communications des satellites russes avec les bases cubaines. Les états côtiers comptent étendre cette flotte à l'ensemble du Golfe, ce qui donne une idée de l'ampleur du blocus que pourrait représenter une telle mesure pour l'exportation jamaïcaine de ganja. Celle-ci génère des entrées clandestines de devises de l'ordre de 700 à 900 millions de dollars par année, ce qui dépasse largement les 714 millions de l'exportation légale. La balance commer-



HISTOIRE D'HOMMES

Vigoureusement patriarcale, la société jamaïcaine passe aujourd'hui par tous les soubresauts des chicanes de ménage. Un ligne ouverte de Kingston invitant les auditrices à raconter leurs problèmes ne dérougira pas un instant. Les femmes en ont gros sur le coeur... et encore plus sur les bras, ce qui va fréquemment ensemble, puisqu'elles se tapent toutes les corvées en plus de l'éducation des enfants, dans la plus pure tradition africaine. Par contre tout le monde aime les enfants, et tout adulte s'occupe des enfants en général, les siens ou ceux des autres, un trait africain également, mais partagé par de nombreuses sociétés de type traditionnel. Le taux de mortalité infantile est de 28 p. 1000, inférieur à celui d'Haïti (108 p. 1000) ou de la République Dominicaine (64 p. 1000).

La sous-alimentation devenant alarmante, a rendu indispensable un programme d'urgence impliquant la distribution de «nutrabuns» dans les écoles, seule façon d'y attirer les enfants affamés.



ciale officielle bascule nettement du côté du 1,130 milliard d'importations. Le tourisme international, centré sur Montego Bay et estimé à 40 000 séjours par an, ne suffit plus à combler le déficit, et l'ambiance menaçante des difficultés économiques tend à diminuer l'attrait touristique. En 84, la demande mondiale de bauxite stagne et la production d'aluminium des quatre raffineries locales décline malgré les achats complémentaires de Washington. Le dollar jamaïcain, dévalué de 43,5% en 83 et de 77% en 84, s'échange maintenant selon une quadruple échelle: 4.08$ jamaïcain pour 1$ américain comme taux de base, 4.45$ pour les membres de la communauté des Caraïbes (Caricom), 4.65$ pour les banques commerciales, et 4.84$ pour les compagnies aériennes. Pour compliquer, ou simplifier le tout finalement, le taux du marché noir se situe carrément à 5.00$. Alors, les prix montent. L'essence a doublé, la nourriture aussi, au moment où le gouvernement à sympathie reaganienne d'Edward Seaga a coupé l'aide à la production des aliments de base, riz, maïs, et farine de blé.

«A hungry man is a angry man» de Bob Marley résume très bien une situation qui empire depuis des années pour aboutir aux affrontements du 15 janvier 85 qui ont fait six morts et une dizaine de blessés. Les élections douteuses de 1980 avaient tué 300 personnes. Qui s'étonnera de voir de nombreux «dreads» préférer la relative sérénité des hauteurs verdoyantes où l'on peut cultiver discrètement le ganja, manger des fruits cueillis sur place et fumer des «skliffs» gros comme des barreaux de chaise? La lutte contre l'autorité rapace est une habitude de plusieurs siècles. Il faut bien brûler une étendue de canne à sucre de temps en temps pour freiner le zèle policier. Quant aux moyens d'exporter l'or résineux, il faut faire preuve d'imagination. Tresser, par exemple, des paniers moitié paille, moitié ganja, ou renouveller le coup classique des sculptures creuses.

Des coucous gonflés d'herbe continuent de quitter les aéroports clandestins, mais certains piquent du nez dès le décollage. On peut le constater sur la grève près d'Ocho Rios où des avions plantés sur l'hélice ressemblent à des libellules géantes faisant du yoga. Somme toute, le bal des policiers et des trafiquants n'est pas prêt de s'arrêter, et l'hypocrisie américaine en matière de drogue ou d'aide internationale ne déracinera pas le ganja, seule source nationale de revenu indépendant.

L'ÂME REGGAE

La musique occupe bien sûr une grande place dans la société jamaïcaine. Traditionnellement, elle sert de contact avec le monde spirituel, mais la limite entre le profane et le sacré est très élastique. Un air de danse peut accompagner des funérailles (dinkies), et un hymne d'origine religieuse se transforme au besoin en chanson satirique. Les esclaves n'avaient pas le droit de parler entre eux pendant le travail, alors ils chantaient pour échanger des nouvelles, des messages, ou même ridiculiser leurs maîtres sans attirer l'attention. Par la suite la chanson de travail motivait la collaboration entre voisins pour une corvée animée par un «singer man» qui devait improviser des paroles de circonstance et faire rire les participants. Le «bomma» (soliste) chantait le couplet et le «bobbin» (le groupe) le refrain, selon la vieille structure africaine de type question-réponse dont l'influence est universelle. La solidarité profonde du reggae découle de ces sources populaires. Son aspect mystique se rattache à l'usage de rythmes hypnotiques pour induire la transe dans la pratique de l'obéah, le vaudou jamaïcain. Les adeptes du culte Kumina chantent dans le style «bailo», qui comprend beaucoup de mots congolais. Le «ska» de son côté, est dérivé des versions «revivalistes» des hymnes chrétiens. Les Rastafarians dominent le tableau des influences avec une musique qu'ils voulaient d'allégeance exclusivement africaine au départ, mais qui, avec l'introduction d'instruments électroniques, a donné jour au reggae.

On connaît le succès international de ce genre musical où la retenue et la sobriété expriment plus éloquemment que ne le ferait l'exhubérance rageuse la digne souffrance d'un peuple et sa révolte. Mais ce que l'on sait moins, c'est que les bonzes culturels du régime politique actuel tentent de faire oublier les revendications de Bob Marley sous les fleurs de la reconnaissance officielle. Plusieurs jeunes disc-jockeys se prennent pour des New-Yorkais et diffusent Prince ou Michael Jackson en les commentant avec l'accent de Brooklyn.

LE PARADIS DES RICHES

Si la politique libre-échangiste menée par Seaga et encouragée par Washington submerge l'île de produits américains, elle semble aller en sens contraire d'une véritable reconstruction économi-



JAMAICA VICE

La police jamaïcaine intercepte régulièrement des chargements de ganja sur le point de quitter l'île. Finie l'époque où elle laissait aux escouades style Miami Vice le soin de cueillir les trafiquants à l'arrivée...

En décembre, Donald Lee, un pilote américain, était arrêté au moment où il lançait son Piper Aztec sur la piste de Little Bay avec un chargement de 350 lb d'herbe comprimée. Un bateau américain saisi la même semaine en transportait 700 pendant qu'à l'aéroport Norman-Manley International des chiens policiers reniflaient la présence de 160 lb dans les valises d'un passager en partance.

Une semaine comme les autres, finalement, dans la tradition maintenant bien établie du jeu de cache-cache entre la police et les contrebandiers.

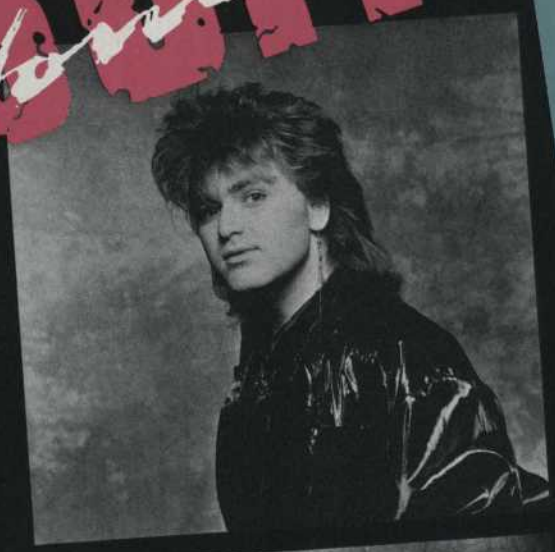
que. Seuls les riches en profitent. Ils se sont assurés que la nouvelle législation régissant la grosseur des voitures autorisées sur l'île n'affecterait pas le sort de leurs Mercedes ou de leurs BMWs. La classe moyenne s'amaigrit rapidement en fuyant avec ses épargnes vers des terres à l'économie moins chaotique: Angleterre, Canada, ou Etats-Unis. La situation s'haïtianise à vue d'oeil, la police durcit son style. Les Jamaïcains ordinaires sont dégoûtés de la politique. Comme l'explique un chômeur de Kingston: «trop de paroles, trop de politique, rien ne change. Les vulgars (pauvres) n'ont rien, les «plebs» (la classe moyenne) ne pensent qu'au dollar, et les «aristocrates» ne sont ici que quand ça leur tente».

Le rendement élevé d'un vaste projet agricole élaboré en collaboration avec Israël permet d'envisager un avenir moins sombre. De tels projets sont rares et arrivent peut-être trop tard pour éviter une crise grave. Mais les «dreads» en ont vu d'autres. Leur résistance aux contrecoups de l'Histoire assure la survie de la vraie Jamaïque. ■

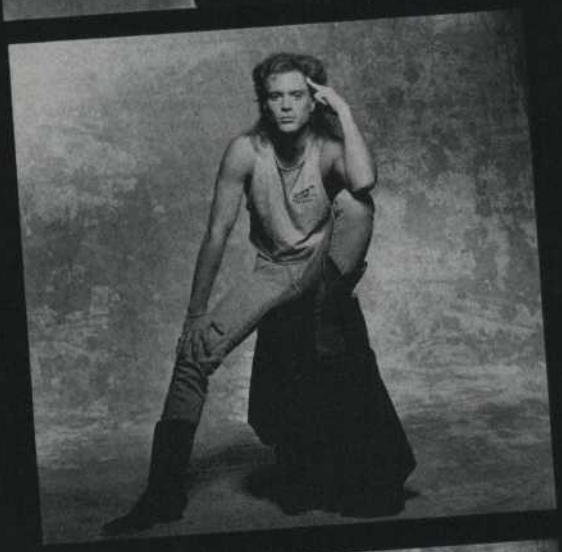


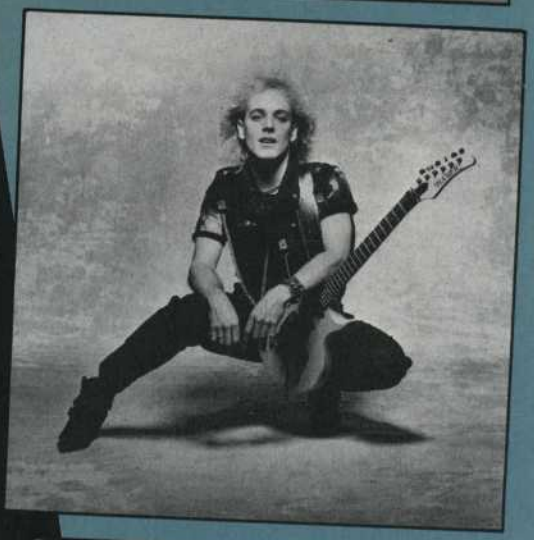
L'ESPRIT DE MONTRÉAL

SUITE honeymoon

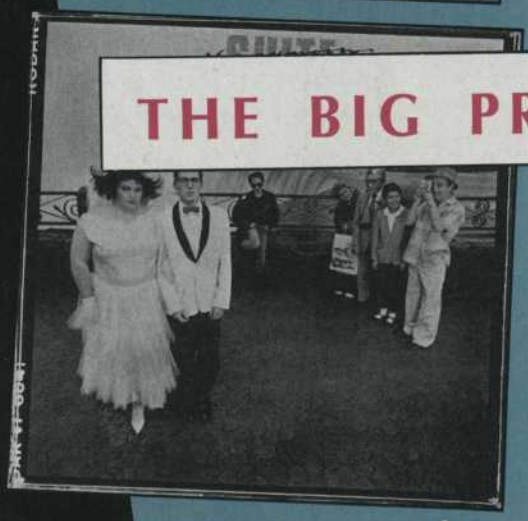












THE BIG PRIZE

PRODUCED BY BRUCE FAIRBAIRN
PRODUITE PAR BRUCE FAIRBAIRN

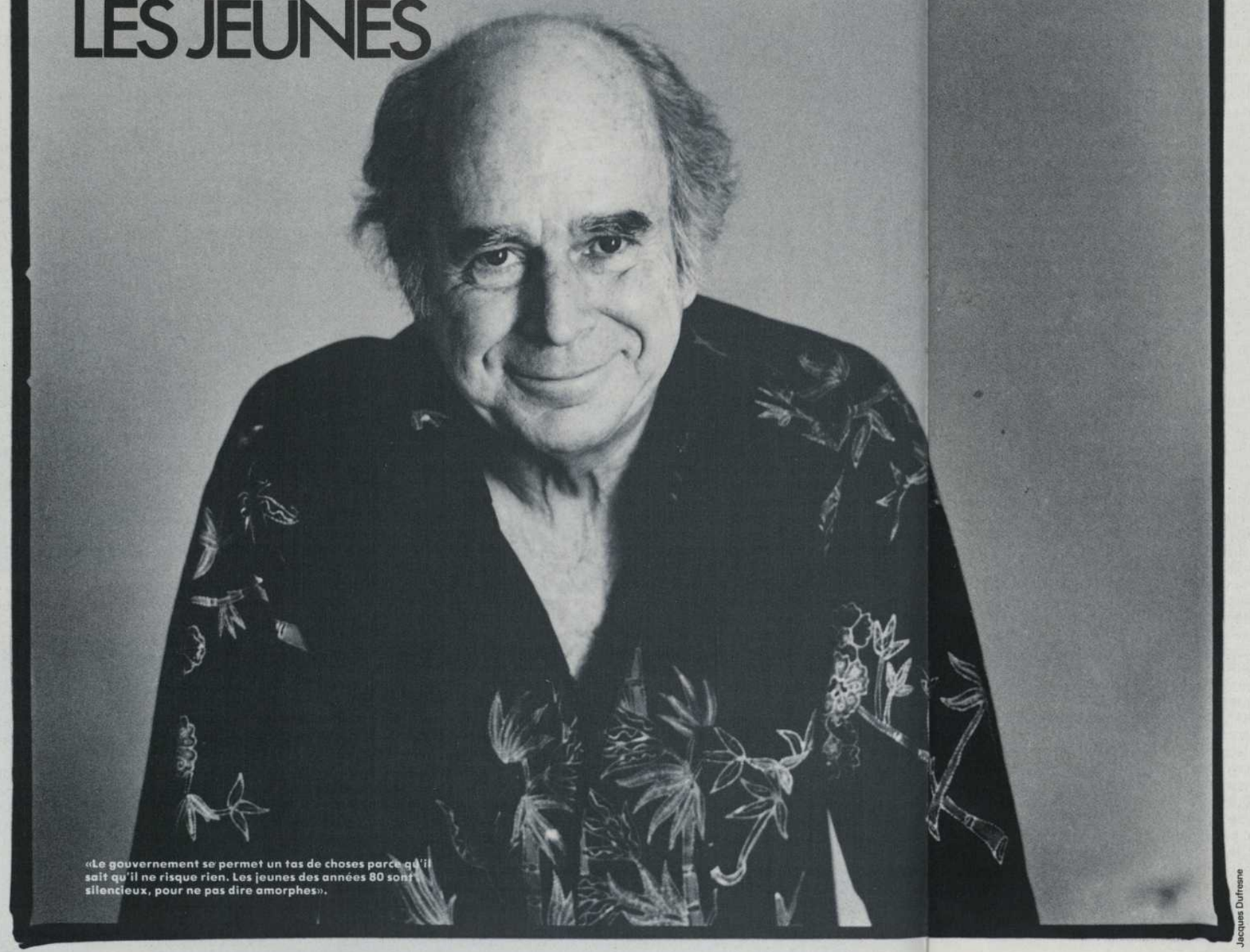
MANAGEMENT: STEPHEN PRENDERGAST/HEAD OFFICE MANAGEMENT
DIRECTION: STEPHEN PRENDERGAST/HEAD OFFICE MANAGEMENT

MARKETED BY
COMMERCIALISER PAR

wea
MUSIC OF CANADA LTD.
MUSIQUE DU CANADA, LTÉE

JACQUES HÉBERT

UN JEÛNE POUR LES JEUNES



«Le gouvernement se permet un tas de choses parce qu'il sait qu'il ne risque rien. Les jeunes des années 80 sont silencieux, pour ne pas dire amorphes».

Jacques Dufresne

«Ce n'est pas normal que ce soit un sénateur de 62 ans qui soit obligé de prendre position sur la jeunesse. Je n'aime pas ça, mais je suis contraint de le faire». Allongé sur un divan du hall d'entrée du Sénat, Jacques Hébert a poursuivi sa grève de la faim en faveur des droits de la jeunesse, pendant 21 jours. L'oeil clair et la voix forte, il s'explique tantôt avec humour, tantôt avec amertume, mais surtout avec conviction. Grâce à son geste, le programme Katimavik survivra.

PAR KATHERINE ADAMS ET PATRICK EMIROGLU

Q.R. Pourquoi faut-il que ce soit un sénateur qui se fasse entendre au nom de la jeunesse?

J.H. Parce que la jeunesse n'est pas organisée. Elle doit se prendre en main et devrait avoir un organisme représentatif, comme les personnes âgées ont eu lors de la désindexation des pensions de vieillesse. Elles se sont organisées et le gouvernement a reculé parce qu'elles se sont fait respecter. La jeunesse est une minorité sans voix et sans organisation. Tant que les jeunes ne prendront pas leur place, il ne faudra pas s'étonner du mépris des gouvernements à leur égard. Regardez le budget Wilson, c'est une véritable gifle pour la jeunesse et ce, quelques mois à peine après leur année internationale. Le gouvernement se permet un tas de choses parce qu'il sait qu'il ne risque rien. Les jeunes des années 80 sont silencieux, pour ne pas dire amorphes.

Q.R. Est-ce qu'il n'y a pas d'explication à ça? Les jeunes ne sont plus en majorité...

J.H. L'attitude amorphe des jeunes des années 80 ne s'est pas manifestée qu'en 85 mais bien au début des années 80. C'est un fait qui n'est pas particulier au Canada; c'est universel.

Q.R. C'est dû à quoi, à votre avis?

J.H. Je ne suis pas sociologue, mais je crois que toutes les angoisses qui flottent dans l'air, que ce soit l'angoisse face au nucléaire, à l'environnement qui s'étiole, les pluies acides, etc. créent un état de morosité qui replie les jeunes sur eux-mêmes. Ils ne sont pas dans un état de générosité, de dévouement ou de grands gestes de noblesse. Évidemment le chômage se rajoute à tout ça; ce n'était pas vrai dans les années 60 ou 70. Si bien que selon moi tous ces problèmes accumulés — et j'improvise en le disant — peuvent expliquer que les jeunes se soient repliés sur eux-mêmes et aient abandonné le sens de la réaction collective.

Q.R. Vous êtes très pessimiste...

J.H. Je ne suis pas pessimiste, je constate des choses.

Q.R. D'autres ont expliqué la démobilisation des jeunes en disant qu'ils avaient une façon de s'organiser complètement parallèle au pouvoir établi, mais qu'il y a plein de choses qui se passent. Regardez les jeunes Libéraux...

J.H. Je ne peux pas dire que je sois impressionné par leur performance! Je les vois beaucoup parce qu'ils ont été mon premier contact avec de jeunes militants d'un parti politique. Moi-même, je n'étais militant dans aucun parti avant ma nomination au Sénat, il y a moins de trois ans.

Et comme je m'intéressais à la jeunesse depuis longtemps, à travers Katimavik et Jeunesse Canada Monde, je suis devenu le représentant du caucus auprès de la Commission de la jeunesse, une sorte de lien entre le parti et les jeunes. J'ai donc eu des contacts avec les jeunes Libéraux et je n'ai pas été épaté par leur militantisme. Alors quand vous me dites qu'il se passe des choses, ce n'est certainement pas dans le Parti libéral fédéral!

Q.R. Chez les Conservateurs alors?

J.H. Un parti au pouvoir, c'est toujours inquiétant, surtout quand c'est un parti qui n'a pas d'idéologie; qu'est-ce que ça peut attirer comme jeunes? Peut-être des jeunes qui ont la petite idée derrière la tête de se trouver un emploi ou quelque chose comme ça... Madame Champagne recommandait d'en embrigader le plus possible parce que c'était l'avenir du parti, alors...

Q.R. Contrairement à la légende qui fait de vous un vieux Libéral depuis toujours, vous dites n'avoir jamais milité dans un parti avant votre arrivée au Sénat?

J.H. C'est juste. Ce n'est que le fait d'être très lié à Pierre Trudeau qui m'associe au Parti libéral, alors que nous nous sommes connus lorsque ni lui ni moi n'étions Libéraux, soit dit en passant.

Q.R. Et ça n'a jamais entravé le cours de votre amitié?

J.H. Non jamais. Je n'étais certes pas hostile aux Libéraux. Il faut s'entendre, je n'étais pas Conservateur, mais j'avais

beaucoup d'amis chez les Néo-Démocrates. J'ai décidé d'aller vers les Libéraux parce qu'au Sénat les indépendants ne peuvent avoir aucune action sur un parti ni sur l'autre, ce n'est pas sérieux...

Q.R. Vous dites que les Conservateurs n'ont pas d'idéologie. Ils en ont une...

J.H. C'est justement parce qu'ils en ont une qu'ils sont dangereux, contrairement aux Libéraux qui eux n'en ont pas.

Q.R. Et les Néo-Démocrates?

J.H. Les Néo-Démocrates en ont une aussi. Ils pensent que l'Etat peut tout régler alors que les Conservateurs se fient sur l'entreprise privée. Les Libéraux ont au moins ça, ils ne sont pas idéologues. Ils jouent un peu des deux côtés, selon les circonstances, et moi je trouve que ça me convient mieux.

Q.R. Pourtant il y a une idéologie très forte derrière Katimavik; le fait de réunir des jeunes Canadiens pour qu'ils apprennent à se connaître, c'est que vous croyez au Canada...

J.H. Je ne suis certainement pas séparatiste...

Q.R. Vous croyez à des principes de fraternité?

J.H. Je suis pour l'amour, ça c'est sûr.

Q.R. Pendant votre jeûne, est-ce que vous croyez avoir créé une certaine mobilisation?

J.H. Il y a eu une première manifestation sur la colline, organisée avant mon jeûne, pour contester les coupures des subventions aux universités. Il y a à Ottawa deux universités importantes, ça fait du monde ça. Et bien il n'y a eu que 200 jeunes qui sont venus. Moi personnellement je peux pas blâmer le gouvernement de ne pas être sorti pour 200 jeunes; ce n'est pas assez. Il y a eu une autre manifestation en rapport plus direct avec ma prise de position, on a compté entre 500 et 600 jeunes...

Q.R. Mais vous avez eu beaucoup d'appuis pendant ce temps-là?

J.H. Oui, je me suis retrouvé enterré sous les lettres et les télégrammes que je recevais au rythme de 300 par jour. J'ai eu des appuis parce que j'ai touché une corde sensible.

Q.R. Vous avez dit avoir épuisé tous les moyens démocratiques en utilisant également tous les avantages de votre position au Sénat?

J.H. C'est juste.

Q.R. Est-ce à dire que vous considérez votre geste comme n'étant pas démocratique?

J.H. Non, mon geste est très démocratique et je suis prêt à le défendre.

Q.R. Comment? À titre d'objecteur de conscience?

J.H. Non, pas seulement à titre d'objecteur de conscience; mon geste était d'autant plus démocratique que j'avais épuisé tous les autres. Je me suis prévalu de tous les avantages que me confère ma position au Sénat, en plus de ceux de n'importe quel citoyen dans un pays démocratique. Je connaissais des conservateurs influents, j'ai tenté de leur parler avant que la décision ne soit rendue publique. J'avais, il y a un an et demi mis sur pied le comité spécial du Sénat sur la jeunesse, question de prendre conscience de la situation des jeunes. Pendant un an nous avons fait des audiences publiques pour leur permettre de venir s'expliquer et nous dire quelles étaient leurs attentes et leurs exigences. Nous avons constaté la tragédie de ces jeunes souvent issus de milieux défavorisés. La situation est intolérable!!! À la suite de ces audiences, j'ai moi-même entrepris une tournée canadienne de Vancouver à Saint-Jean (Terre Neuve) afin de sensibiliser l'opinion publique par le biais des média. Après l'annonce de l'abolition de Katimavik, on a organisé la résistance, des lettres ont été envoyées aux députés, au Premier ministre. Plusieurs furent publiées dans les journaux, pas ici, bien sûr, on n'est jamais prophète dans son propre pays. Mais voilà, ceux qui prennent les décisions en haut, les Eric Neilson, pris entre le Yukon et leur bureau d'Ottawa, ont une bien petite idée de ce qui se passe dans le coeur des gens. Donc j'ai déployé des efforts constants et après tout ça je me suis demandé si j'avais sensibilisé la population, non seulement à Katimavik, qui n'était qu'un symbole, mais à l'ensemble du problème identifié par le rapport du Sénat. La réponse à ma question a été non... alors, qu'est-ce qui me restait à faire?

Q.R. Vous privilégiez le social et le culturel par rapport à l'économique. Les conservateurs vous disent que Katimavik n'est pas rentable...

J.H. C'est complètement faux. Il a été démontré que chaque dollar investi dans Katimavik injectait 2.23$ dans l'économie.

Q.R. Alors pourquoi les conservateurs se sont-ils acharnés à l'abolir?

J.H. Pour des raisons de petite politique partisane; dans leur esprit, c'est un programme libéral, uniquement parce qu'il a été conçu alors que les Libéraux étaient au pouvoir. Mais il y a bien des choses qui ont été mises au point pendant que les Libéraux étaient au pouvoir, et si tout ça était éliminé, il ne resterait pas grand chose sur le plan social en tout cas. Mais quand on veut tuer son chien on dit qu'il a la rage. On a toujours fait un effort pour que Katimavik ne soit associé à aucun parti politique. Mais je ne peux pas disparaître et c'est moi qui l'ai fondé.

Q.R. On dit que le jeûne, c'est un peu comme se prendre en otage soi-même. Qu'est-ce que vous pensez de cette formule?

J.H. Elle est tirée par les cheveux. Je ne veux pas aller chercher des exemples qui seraient trop flatteurs pour moi, mais dans le cas de Ghandi — qui est quand même un exemple fabuleux de l'histoire contemporaine — on n'a jamais dit qu'il se prenait en otage, au contraire.

Q.R. Est-ce que ce n'est pas plus logique que ce soit l'entreprise privée qui sauve le programme?

J.H. C'est plus logique pour un petit programme, mais dans mon esprit, je ne l'ai jamais conçu comme un petit programme. Avec quelques milliers de participants, ce n'était qu'un projet pilote pour moi, et je m'en voulais de n'arriver à convaincre ni les Libéraux ni les Conservateurs d'aller au bout dans ce domaine-là. Je voulais en venir à 50 000 participants parce que selon moi ce n'est pas un luxe, c'est fondamental. C'est une richesse énorme, Katimavik; les gens ne voient que la surface.

Q.R. Que pensez-vous qu'il va se passer?

J.H. On va sauver le programme, ça c'est acquis; puis quand un gouvernement plus humain prendra le pouvoir, le programme pourra reprendre son envol et j'atteindrai peut-être mes 50 000 participants.

Q.R. Est-ce que le jeûne n'est pas une arme ultime utilisée dans des circonstances désespérées?

J.H. Ghandi a souvent jeûné et pas toujours dans des conditions désespérées. Le jeûne est le summum de l'action non-violente; on ne met personne en danger, sinon soi-même. Les gens sortent les grands mots, parce que le jeûne *dérange*.

Q.R. Ne saviez-vous pas au début du jeûne que vos amis vous viendraient en aide?

J.H. Je n'en avais pas la moindre idée, mais j'avais confiance parce que je suis de nature optimiste. Je ne m'en allais pas vers une mort certaine, je l'acceptais comme une éventualité, de la même façon que lorsqu'on prend l'avion, on n'est pas certain d'arriver à bon port et pourtant on voyage quand même.

Q.R. Est-ce que vous n'avez pas l'impression d'appartenir à une génération humaniste qui est en voie de disparition?

J.H. Oui, sauf que ce sont les gens de ma génération que j'ai dérangés. Je ne sais pas si l'attitude que j'ai prise récemment symbolise la position de ma génération; certains de mes amis ne sont pas d'accord avec ce que j'ai fait.

Q.R. Ne craignez-vous pas que votre geste suscite des réactions hystériques dans la population?

J.H. Paul Dion répondait à ça que cela se reproduirait peut-être quelques fois par siècle et, si les causes en valent la peine, on n'en mourra pas d'avoir quelques grévistes de la faim de temps en temps.

Q.R. Il n'y a pas de précédent en politique canadienne. Vous êtes le premier et probablement le dernier...

J.H. Il n'y a pas de raison pour que ce jeûne soit le dernier. Pourquoi faudrait-il que ce genre de geste soit banni de notre société, parce que ça nous dérange? Non, le jeûne est un moyen non-violent qui incite à réfléchir. ■

LE CONTRÔLE DES NAISSANCES EST UNE LOURDE RESPONSABILITÉ. QUE DIRE DE LA PATERNITÉ!

Un jour vous vous sentirez prêt à fonder votre propre famille.

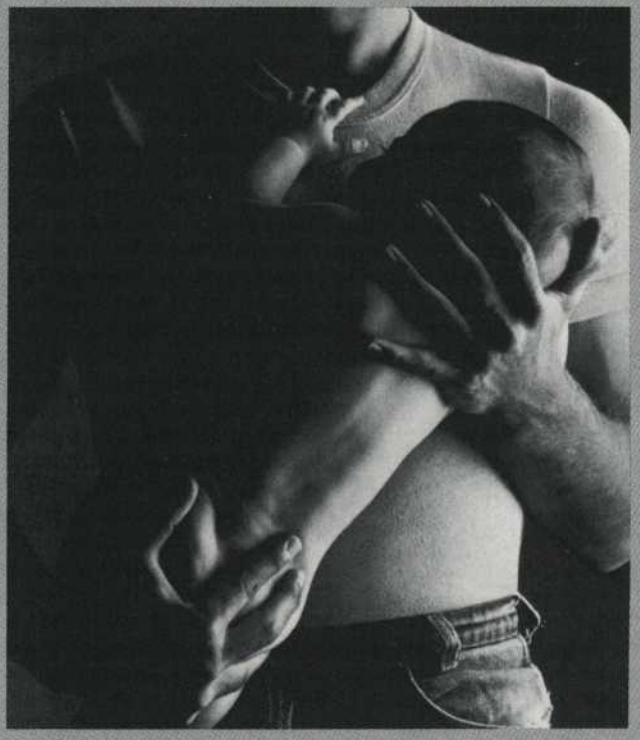
Mais jusque-là, il est primordial que vous fassiez votre part pour éviter une grossesse non planifiée.

Vous pouvez vous procurer des condoms sans ordonnance, dans n'importe quelle pharmacie. Il n'y a rien d'embarrassant ou de difficile à se les procurer ou à les utiliser. Et la technologie moderne a rendu les risques de rupture d'un condom pratiquement nuls.

De plus, les responsables médicaux et de la planification familiale recommandent l'usage d'un condom (en plus de toute autre précaution que votre partenaire peut prendre) comme protection contre les maladies vénériennes.

Le condom du bon sens.

Un souci de moins pour vous.



LE CONDOM DU BON SENS.
PARCE QUE L'ACTE SEXUEL NE DEVRAIT PAS ÊTRE UN SOUCI.



Julius Schmid du Canada Ltée
Scarborough, Ontario

MUNDIAL 1986



LE TOUR DU MONDE EN BALLON ROND

Le 31 mai, à midi juste, au stade Aztec de Mexico, coup d'envoi de la bombe sportive de l'année. Résonnez crampons et sonnez musettes, la planète sera un ballon rond. Devant 120 000 spectateurs et 3,5 milliards de téléspectateurs, l'Italie et la Bulgarie ouvriront la fête d'entre les fêtes du sport international: le Mundial de football. Jusqu'au 29 juin, aucune âme sensée n'échappera à la séduction du soccer. De Séoul à Montevideo, de Paris à Brasilia, même langage, même religion: le foot.

L'immense stade Aztec de Mexico (120 000 places), site de la partie d'ouverture et de la finale du Mundial 1986.



Deux des meilleurs milieux de terrain mondiaux: le Français Michel Platini (Juventus, à g.) et l'Argentin Diego Maradona (FC Naples, à d.).

Alpha Diffusion

PAR HUGO LÉGER

Tous les quatre ans, depuis l'historique coup de sifflet de l'Uruguay en 1930, la Coupe du monde de football se veut l'apothéose, la rencontre au sommet du sport le plus populaire au monde. Plus de cent pays, représentant 40 millions de footballeurs, ont d'ailleurs participé aux rencontres qui ont permis de sélectionner les 24 finalistes de cette 13e édition. Comme aventure internationaliste, comme happening médiatique, le Mundial n'a pas à rougir devant des jeux Olympiques embourbés dans la politique partisane: 3 500 000 spectateurs, plus de 6 000 journalistes, et des centaines de milliers de supporters de chaque pays. L'événement transcende les barrières entre l'Est et l'Ouest. «Le foot est une grande famille», dit le proverbe.

La danse des Brésiliens, la poésie des Français, le muscle allemand, la pugnacité des Anglais, la vitalité des Espagnols, la finesse des Coréens, chaque conception du jeu ravive les grands traits d'une identité nationale.

Unique continent où le soccer ne déchaîne pas les passions les plus vives, l'Amérique du Nord aura son représentant sur les pelouses dodues du Mexique: le Canada. Une grande première pour le pays de la neige et du hockey. Malheureusement un peu verte pour cette compétition relevée, l'équipe canadienne se dirige vers une élimination rapide aux mains d'adversaires plus aguerris. La feuille d'érable risque de faner vite au chaud soleil de Léon.

Au quartier général du comité organisateur présidé par l'expérimenté Guillermo Canedo, tout semble prêt pour l'ouverture des hostilités. D'ailleurs, le Mexique n'est pas en terrain inconnu puisqu'en juin 1970, elle présenta un Mundial que les experts considèrent encore comme le plus beau sur le plan sportif et émotionnel. Cette année-là, la R.F.A., l'Italie et le Brésil écrivirent des pages d'histoire. C'était le temps du roi Pelé. Seize ans plus gard, et même durement éprouvé par les deux tremblements de terre qui dévastèrent la ville de Mexico à la fin 85, le pays des tortillas et des marriachis relève encore le pari. La mascotte Pique, sorte de débonnaire piment rouge coiffé d'un sombrero, attend impatiemment les visiteurs du monde entier. Foot au dîner, tequila au dessert, ça va chauffer les copains.

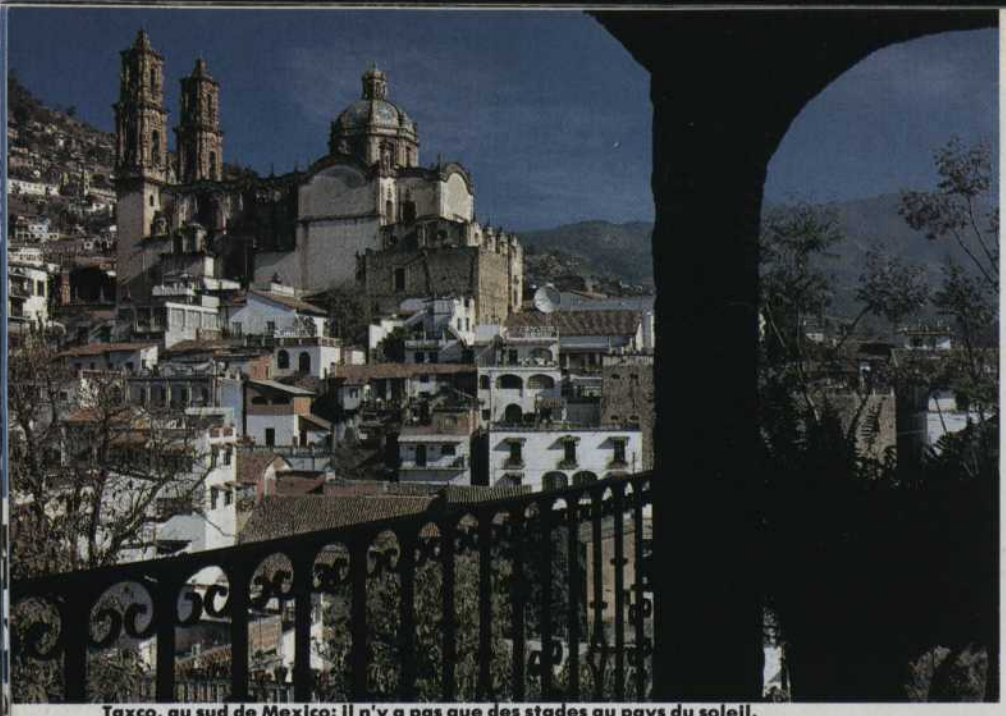
Le Mundial invite aussi à redécouvrir un pays. Sortez vos livres de géographie: douze stades et 9 villes sont au programme. D'abord Mexico, à 2 240 mètres d'altitude, avec le Stade Aztec (120 000 places) et l'Olimpico (72 000 places), le berceau des jeux Olympiques de 1968. Puebla, au sud-est de Mexico, présentera son enceinte de Cuauthemoc (46 000 places). Toujours près de Mexico, Toluca, capitale de l'Etat, offrira son stade de 36 000 places aux bons soins des équipes de la Belgique, de l'Irak et du Paraguay. A Guadalajara, deux stades: le Jalisco (66 000 places) et le Marzo (30 000 places) seront en folie pour les matchs du Brésil. Il y a encore les stades de Léon, de Nezahualcoyolt, de Monterrey, et celui de Queretaro, la Corregidora (38 000 places), seul stade construit spécialement pour cette Coupe du Monde.

Terrorisme, trafic de drogue, prise d'otages, rien n'a été laissé au hasard pour assurer la sécurité des 24 équipes et des milliers de supporters qui orchestreront cette fiesta du ballon rond. «Nous disposerons de 20 000 hommes, entraînés par des spécialistes français. Ils contrôleront tout risque d'éventuels incidents», a déclaré le principal responsable de la sécurité, M. Ignacio Morales. Les pays à conflits (principalement l'Irak) et ceux menacés par des groupes terroristes (Espagne, Angleterre, Irlande du Nord, Italie, entre autres) jouiront d'une attention toute spéciale.

S'il ne reste plus de billets sur le marché officiel, il est encore possible d'en trouver en épluchant la rubrique «Ventes diverses» des journaux de la Capitale. Mais ouvrez grand le porte-monnaie, les prix ne sont pas à la portée du premier hooligan venu. Une série «C» au stade Aztec comprenant 9 rencontres — c'est-à-dire le match d'ouverture, les trois matchs éliminatoires du Mexique, deux huitièmes de finale, un quart de finale, une demi-finale et la finale — valait à sa mise en vente 180 dollars. Aujourd'hui, vous débourserez $1 000 et même plus. Au paradis des scalpers, on ne compte plus les pesos.

Le Mundial mexicain sera l'occasion rêvée d'admirer la crème des footballeurs internationaux. Quelques noms qui deviendront vite familiers: Michel Platini, le milieu de terrain de l'équipe de France, digne successeur des Pelé et Beckenbauer, l'homme au coup franc dévastateur; Diego Maradona, le petit argentin

Alpha Diffusion



Taxco, au sud de Mexico: il n'y a pas que des stades au pays du soleil.



Pour distraire les touristes, folklore et football ont décidé de faire bon ménage...

Photos Alpha-Diffusion

au dribble d'or; Rinat Dassaev, le gardien-araignée du Soviet Suprême, le Tretiak du foot; Karl-Heinz Rummenigge, l'impitoyable buteur de la R.F.A.; Zbigniew Boniek, l'avant-centre boulet de canon de la Pologne; et peut-être même, s'il retrouve la forme à temps, Paolo Rossi, le héros opportuniste de la dernière Coupe du Monde en Espagne (3 buts dans une victoire de 3-1 de l'Italie contre la R.F.A.).

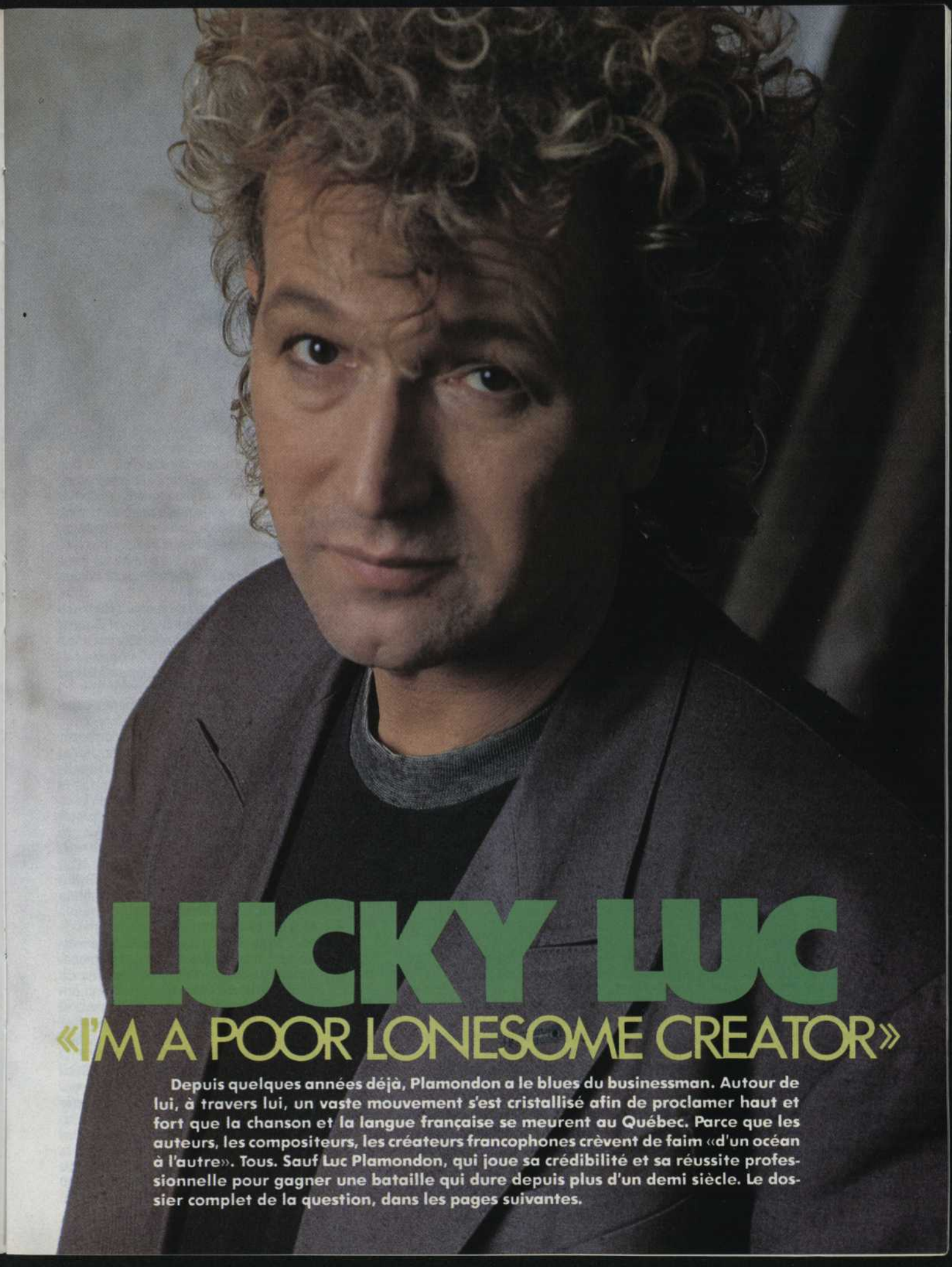
Championne en titre, l'Italie (triple lauréate de la Coupe du Monde 1934-1938-1982) est l'équipe qui aura le plus à perdre: dans le groupe «A», la Bulgarie et l'Argentine l'attendent au tournant. Attention aux dégâts pour cette équipe dont les cadres n'ont guère été renouvelés depuis le dernier Mundial. Belle lutte à prévoir dans le groupe «E» alors que la R.F.A., encore et toujours solide, s'est vue proposer au tirage au sort, le groupe le plus dur de la compétition. Les Uruguayens, les Écossais et les Danois vont vendre chèrement leur peau.

Toujours brillant sur le plan technique, le Brésil (également triple champion du Mundial: 1958-1962-1970) est cependant à la recherche de son passé: du gros boulot à prévoir contre l'Espagne et l'Algérie dans le groupe «D». La Pologne, demi-finaliste de 1974 et 1982, devra lutter ferme avec l'Angleterre et le Portugal, les chances du Maroc semblant assez minces malgré sa valeur africaine affirmée (groupe «F»)

Enfin, dans le groupe «C», la France peut dire un gros merci au petit Jésus. Lors du tirage au sort, en décembre 85, le onze français s'est vu proposer une opposition plutôt légère. Elle souhaite éviter les guerres de tranchée contre l'Angleterre et le Danemark, et bénéficier des bienfaits de la haute altitude pour aborder les matchs finaux. Gagné sur toute la ligne. Confrontée à l'U.R.S.S. en plein renouveau footballistique, à la conservatrice Hongrie, et à un Canada novice, la France peut déjà prétendre aux grands honneurs. Comme l'a fait remarquer Joël Bats, gardien de l'équipe, après le tirage: «Heureusement qu'on fait du foot et pas du hockey quand on voit ce groupe!»

Dans ce groupe coupe-gorge, on ne prédit aux Canadiens guère plus de chances de victoire qu'au castor, de danser le Lac des Cygnes. Ils sont cotés à 1 000 contre un pour remporter le Mundial, à 100 contre un pour rafler une seule et maigre victoire. Mais pour cette équipe au jeu de type britannique, direct et musclé, à la défense renforcée, la pression n'existe pas, et les motivations sont là: le plaisir d'un premier Mundial et la promotion du foot canadien.

Alors, pimentez votre fin de printemps. Sortez les tortillas, la tequila et les airs mexicains. Plongez dans les rues torrides et animées de Mexico. Choisissez vos favoris, et surtout goûtez pleinement la beauté du sport roi. Viva Zapata, viva foot foot foot! ■



LUCKY LUC

«I'M A POOR LONESOME CREATOR»

Depuis quelques années déjà, Plamondon a le blues du businessman. Autour de lui, à travers lui, un vaste mouvement s'est cristallisé afin de proclamer haut et fort que la chanson et la langue française se meurent au Québec. Parce que les auteurs, les compositeurs, les créateurs francophones crèvent de faim «d'un océan à l'autre». Tous. Sauf Luc Plamondon, qui joue sa crédibilité et sa réussite professionnelle pour gagner une bataille qui dure depuis plus d'un demi siècle. Le dossier complet de la question, dans les pages suivantes.

PAR ALAIN DENIS ET PATRICK EMIROGLU

Plume de rock, plume de fer. Luc Plamondon, avec ou sans moustache, tient la chanson francophone à bout de bras. «Une question de survie», dit-il. Rançon de la gloire: aujourd'hui, au Québec, il paie en francs. Demain, avec un peu de chance, il règlera en dollars américains tout-puissants.

À Québec Rock, Plamondon, fournisseur attitré des stars, l'homme qui fait chanter les autres, donne son opinion sur les média, parle d'argent, de projets, de comédies musicales, de superflu, de Cocteau, d'Elton John et de rock. Au fait, ses meilleures chansons, il les a écrites en un jour...



Photos Yves Nantel

Pas seulement «Pour quelques dollars de plus».

Q.R. Que penses-tu de la télévision au Québec?

L.P. Je la trouve de plus en plus nulle. Épouvantable. Radio-Canada, pour la nommer, était beaucoup plus créative à ses débuts. Aujourd'hui, elle court après les cotes d'écoute et essaie juste de concurrencer Télé-Métropole. J'appelle ça du nivellement par le bas. Il n'y a plus de grandes émissions de variétés au Québec.

Q.R. Les clips alors?

L.P. En général, j'aime bien les regarder... une fois. Après, ils se supportent moins bien.

Q.R. Et Much Music en français. Oui ou non?

L.P. J'espère qu'il y aura une chaîne de vidéoclips en français. C'est une question de survie. Il n'est pas logique qu'on laisse s'installer au Québec une chaîne de vidéoclips en anglais avec quelques heures d'animation en français par jour.

Q.R. Tu écoutes la radio?

L.P. J'écoute beaucoup CKOI... j'avoue. J'écoute aussi Chantal Jolis à Radio-Canada. C'est peut-être l'émission de radio la plus intéressante qui existe en ce moment.

Q.R. Tu hais la télé, supportes la radio. Tu lis?

L.P. Alors là, je suis un dévoreur de journaux et de magazines. J'achète tous les jours les trois quotidiens de Montréal, même s'il n'y a rien à lire dedans. J'achète presque toujours Libération, le New York Times du dimanche, beaucoup de magazines: L'express, Le nouvel observateur, City... et je suis abonné à Time et à Québec Rock!! Je déteste ça faire des déclarations comme ça, mais j'pense que je suis un littéraire; j'apprends les nouvelles par les journaux.

Q.R. C.R.T.C., quatre lettres. Tu leur trouves une signification?

L.P. Faudrait que j'en trouve une... «Les Câlices de...». Si je pouvais mettre la hache là-dedans, je le ferais. Je trouve scandaleux qu'on ait sept radios anglophones sur seize à Montréal. La proportion ne correspond pas du tout à la population. Qu'on interdise en plus à des radios de parler en français à Montréal, c'est l'absurdité la plus totale... et après, qu'on ne les oblige pas à passer un minimum de chansons en français, encore là, je trouve qu'on fait deux poids, deux mesures.

Q.R. La première chose que tu fais en débarquant à Paris?

L.P. Je téléphone à mon agent Bertrand de Labbey, à Michel Berger et France Gall, mes meilleurs amis en France. J'appelle aussi Julien Clerc, Catherine Lara... j'appelle quelques autres amis qui ne sont pas des gens du métier.

Q.R. Pourquoi t'être finalement coupé la moustache?

L.P. Je me demande surtout comment j'ai pu porter ça pendant dix ans. Je l'ai laissée pousser en Californie. Je l'ai coupée à Paris.

Q.R. Alors Paris, c'est ta ville?

L.P. Non, c'est Londres. Ma ville préférée au monde. J'y ai vécu pendant un an, en 67. C'était l'année de Carnaby Street, de Sergeant Pepper, j'avais vingt ans, j'étais étudiant, c'était l'époque du Swinging London. Aujourd'hui, si je quittais Montréal, je m'y établirais.

Q.R. Et tu écris en anglais?

L.P. Je ne pense pas que je vais me mettre à écrire en anglais, mais ça m'amuserait de participer à des adaptations de certaines de mes chansons. Je commence à plafonner dans la francophonie. J'ai envie de faire lever le plafond, d'écarter les murs.

Q.R. Tu as pensé aux États-Unis?

L.P. Ça va peut-être arriver... avec Starmania! Murray Head en termine présentement l'adaptation en anglais et j'ai une proposition d'un producteur américain, une autre d'un Londonien. Je pense que si j'arrive aux États-Unis, ce sera par la comédie musicale, avec Starmania ou avec celle que j'écris actuellement avec Jean Roussel.



Bottes et accessoires: Boutique 8½ Top Western.

«Je me demande comment j'ai pu porter ma moustache pendant dix ans...».

Q.R. Tu donnes un scoop?
L.P. Écoute, je ne sais pas si... bon. L'action se passe à Montréal. Il y a beaucoup de désir, de violence, il y a aussi beaucoup de plaisir, c'est très sexuel. Une sorte de West Side Story ou de Carmen montréalais. Quatre personnages principaux, deux féminins, deux masculins, deux histoires d'amour qui se heurtent. Une fille de vingt ans qui est un genre de Carmen montréalaise. Elle provoque, c'est une petite *bitch*. Je n'ai pas encore choisi les chanteurs, mais pour celle-là j'ai une petite idée. Il y a aussi un personnage amérindien, laveur de vitres de gratte-ciels, qui a un rôle très important. Les deux autres personnages, je n'en parle pas. En principe, c'est un opéra que je ne veux pas nécessairement faire avec des stars. Ça me fera peut-être rire dans cinq ans quand je relirai ce Québec Rock là, mais il y a quelque chose qui me dit que cet opéra-rock va faire le tour du monde.

Q.R. C'est tout?
L.P. J'ai aussi un projet de vidéodisc sur une musique de Germain Gauthier. Un album-concept pensé expressément comme objet-vidéo et diffusé éventuellement à la télévision. C'est en cours d'écriture... ça va être une co-production franco-québécoise avec des chanteurs français et québécois très connus. Et à l'automne: Starmania revient au Québec avec uniquement des gens très peu connus.

Q.R. Autre chose?
L.P. Ah... il y a Halliday qui m'a demandé un opéra. Je n'aurai pas avec lui les problèmes que j'ai eus avec Barbara, parce qu'il n'a jamais écrit. Mais faudra trouver le temps, et surtout le sujet qui colle au Johnny d'aujourd'hui. De toute façon, il m'a proposé ça pour 88.

Q.R. Tu prêtes plus facilement ta plume aux hommes qu'aux femmes?
L.P. Je trouve ça plus facile d'écrire pour des hommes que pour des femmes. Et quand ce sont des femmes, elles sont énergiques. Il y a eu Diane, il y a Catherine Lara et il y a Nanette pour qui j'aime beaucoup écrire. Je lui fais justement une chanson pour son prochain 45 tours. Donc finalement, je ne suis pas très porté vers les chanteuses très féminines quoi, hum... Martine St-Clair étant peut-être l'exception. C'est son côté teenager qui m'intéresse. J'écris pour elle des chansons que je ne pourrais pas écrire pour des filles de quarante ans.

Q.R. T'aurais voulu être un chanteur?
L.P. Je l'avoue. J'y ai songé, j'en ai même rêvé. Mes modèles ont été des gens qui écrivaient leurs chansons et les chantaient: Léo Ferré, Bob Dylan, Jacques Brel, Carole King, les Beatles. J'écrivais des chansons sans même rêver d'en faire un métier. Je me disais que je serais prof de langue ou correspondant à l'étranger. J'aimais voyager. Et là, il y a eu un hasard extraordinaire. La première chanson que j'ai écrite (*Dans ma Camaro* pour Steve Fiset) a été un hit. Un jour, le directeur de Barclay m'a dit: «Le même contrat que Dufresne si tu veux». Ça m'a fait sourire... et j'ai oublié finalement. Je chante tellement mal.

Q.R. Tu es riche?
L.P. Absolument pas. Je vis chaque année des hits que j'ai fait l'année d'avant. Non, si je m'arrêtais, je vivrais bien pendant deux, trois ans. Deux ans, disons. Je ne vis pas de ce que je gagne au Canada. C'est ce qui me fait le plus chier au monde. Pour vivre ici, où je suis l'auteur de chansons numéro 1, je suis obligé d'importer de l'argent de Paris. La maison que j'ai à Outremont, je l'ai achetée avec mes droits d'auteur gagnés en France... même chose pour Félix Leclerc à l'Ile d'Orléans.

Q.R. Ton klondike en chansons, c'est...
L.P. *Le blues du businessman* au Québec. En France: *Coeur de rocker.*

Q.R. Des chiffres?
L.P. Cinq mille dollars pour *Le blues du businessman*, cinquante mille pour *Coeur de rocker*. L'argent que je gagne, je le dépense à rendre ma vie agréable. Je fais une belle vie, je ne me plains pas. Je me plains plutôt de la situation des auteurs d'ici, des centaines de milliers de dollars que je n'ai pas gagnés. Et dans le cas de Vigneault, des millions de dollars.

Q.R. Tes flashes les plus forts?
L.P. *Coeur de rocker, Les uns contre les autres, Parc Belmont*. Des chansons que j'ai écrites en un jour.

Q.R. Celles que tu ne peux plus entendre?
L.P. Il y en a une qui m'est particulièrement tombée sur les nerfs: *En écoutant Elton John* que j'ai faite en 71 pour Diane Dufresne et qu'elle a chantée, je crois, jusqu'à son dernier Forum. Elle l'a chantée pendant douze ans. À mon avis, pendant cinq ans de trop (rires). À la fin, ça ne se pouvait plus de l'entendre... le sujet était dépassé, le numéro qu'elle en faisait aussi. Mais, il y en a eu d'autres: *J't'aime comme un fou* par exemple que je ne pouvais plus entendre non plus, à un moment donné.

Q.R. Tes moments les plus difficiles?
L.P. Ça été quelques albums de Diane Dufresne (rires). Le dernier, Dioxyne de Carbone... et aussi, l'album Maman si tu me voyais qui a marqué la fin du trip avec Cousineau... un bout très *heavy*. Avec Barbara aussi, ça été très très *heavy*. J'étais embarqué dans le trip, je ne pouvais pas débarquer.

Q.R. En tant qu'auteur, tu as souvent essuyé le refus global?
L.P. Parfois. Pour interpréter *Le blues du businessman*, Michel Berger avait demandé à Michel Jonasz, et moi à Gerry d'Offenbach. Gerry a dit non sans même avoir entendu la chanson. Quant à Jonasz, je n'ai jamais su s'il l'avait entendue. Il m'arrive que des artistes n'aiment pas un texte. Je le donne alors à quelqu'un d'autre. J'ai fait une chanson pour Catherine Lara avec un texte que j'avais écrit pour Diane Tell. Il y a aussi des interprètes à qui j'ai dit non et d'autres pour qui j'ai écrit à l'occasion, pour qui je n'écrirai plus. Il faut que j'en aie envie, c'est mon seul critère. Quand Barbara m'a demandé, j'ai été impressionné. C'était une des grandes admirations de ma vie. J'y suis allé à genoux... j'suis reparti en courant.

Q.R. Tu respectes tes deadlines?
L.P. Très rarement.

Q.R. Ton dîner d'affaire le plus important?
L.P. Ça a certainement été lorsqu'il a fallu convaincre les producteurs de Starmania. J'avais passé un an avec Michel Berger. On avait une douzaine de chansons, aucun enregistrement, rien. Il fallait les

convaincre d'investir beaucoup d'argent. C'était quand même il y a dix ans, alors qu'on était tous les deux pas très connus. On a fait un dîner, un soir, à Paris, chez Michel Berger et France Gall. J'étais là. Après le repas, j'ai raconté l'histoire et Berger s'est mis au piano, tremblant, pour interpréter lui-même les douze chansons... sans accompagnement, *live* dans son salon, sans micro devant deux personnes qui se demandaient si elles devaient faire le disque et le spectacle de Starmania. Ça été le moment le plus freakant de ma vie.

Q.R. Il y en a eu d'autres?

L.P. Oh oui! Quand les producteurs ont fait venir Thomas Hogan de New York, le metteur en scène qui avait fait Hair et Jesus Christ Superstar sur Broadway. Il est arrivé à Paris pendant l'enregistrement de Starmania. Il est venu au studio. Après, il y avait un lunch au Fouquet's sur les Champs Elysées, l'endroit où se signent tous les grands contrats de cinéma à Paris. Là, j'ai dû raconter, en anglais, à Thomas Hogan, je sujet de Starmania. J'avais une heure pour le convaincre de faire la mise en scène. Il m'a écouté sans aucune réaction pendant une heure. Je pense que c'est le pire moment que j'ai passé dans ma vie. Au bout d'une heure, il a dit: «It's fantastic, I want to do it».

Q.R. Les groupies, tu connais?

L.P. Pas tellement.

Q.R. Non?

L.P. Un peu, mais je ne me laisse pas... Je les connais surtout par personnes interposées. Je suis un gars très solitaire.

Q.R. Quelle a été la soirée la plus longue de ta vie?

L.P. Je pense que ça a été après mon coup d'éclat au gala l'ADISQ (rires). Après, plein de gens sont venus me féliciter. J'ai été *speedé* toute la nuit, j'ai fermé tous les partys. Je n'ai pas dormi avant le lendemain soir. Je me souviens quand je suis rentré chez moi à dix heures du matin, il y avait le journal sur le seuil de ma porte avec ma photo en première page... et là, j'ai *freaké*. J'ai dû m'expliquer toute la journée au téléphone.

Q.R. Comment perçois-tu les journalistes?

L.P. Ôôôô!!! Je pourrais t'en nommer quelque-uns qui m'ont fait chier en ne jugeant mes chansons que sur des principes féministes ou sociaux, jamais sur l'écriture. Mais comme j'ai survécu à tous ceux-là... Que certains trouvent le métier de *Call-Girl* répugnant, d'accord, mais je le trouve moins répugnant que celui de critique de variétés (rires).

Q.R. Tu respecte tes ennemis?

L.P. J'ai eu des ennemis temporaires. En général, c'est une perte de temps parce qu'on finit toujours par se réconcilier. Alors...

Q.R. Tu as déjà eu des surnoms?

L.P. Quand j'étais petit, je m'appelais Jean-Luc, Au collège, on m'appelait Plad...

Q.R. Jamais Plomplon?

L.P. Non. Les étudiants intellectuels des Jésuites à Québec m'avaient surnommé Costals, c'est le nom du personnage principal d'un roman de Montherlant, Les Jeunes Filles.

Q.R. Ton romancier favori?

L.P. Hemingway... Ernest Miller.

Q.R. Et ta citation favorite?

L.P. Il y en a une de Montherlant que j'aime beaucoup: «Le temps qu'on passe avec ceux qu'on aime ou avec ce qu'on aime n'est jamais perdu». Une autre de Jean Cocteau qui a dit: «Être poétique est le contraire de la poésie».

Q.R. Cocteau t'a-t-il influencé?

L.P. C'est un personnage pour lequel j'ai beaucoup d'admiration. Ça a été quelqu'un de brillant, allumé toute sa vie. À 70 ans, il était encore aussi jeune que n'importe quel jeune. J'ai beaucoup d'admiration pour Wagner et pour Verdi qui ont écrit leurs plus grands opéras à 70 ans. C'est très encourageant (rires). J'ai l'impression que mes plus belles années de création sont devant moi, pas derrière. J'ai envie de faire des opéras, des comédies musicales. Je voudrais en faire une par année, au moins une tous les deux ans jusqu'à la fin de ma vie.

Q.R. Tu t'identifies à d'autres personnes?

L.P. J'ai été séduit par Gainsbourg pendant très longtemps. Mais le personnage me déçoit tellement, maintenant. Tu sais, il commence à être un peu gaga. À un moment donné, l'alcool ça brûle.

Q.R. Et le rock?

L.P. Je ne m'identifie pas aux personnages de rock. Par contre, David Bowie que j'ai rencontré, m'attire et me fascine énormément. C'est un gars fantastique, intéressé par tout. Son mode de vie ressemble au mien. Finalement, il vit en solitaire, mais reste terriblement curieux... un peu comme moi. Il voyage beaucoup, voit toutes les comédies musicales, tous les films.

Q.R. Le cinéma t'attire donc?

L.P. Oui. Je pense que mon prochain projet avec Michel Berger sera d'ailleurs un film musical.

Q.R. Qu'est-ce qui est le plus important: les paroles ou la musique?

L.P. Brassens répondait: «Les paroles bien sûr, la musique n'est que le véhicule.» Et Ferré répondait: «La musique, parce que c'est le véhicule.»

Q.R. Ferré disait également, qu'à recommencer, il ne pourrait même plus percer, maintenant que les Américains sont partout...

L.P. Je ne suis pas d'accord avec ça. Regarde Renaud, ça marche sur ses textes. C'est sûrement pas sa musique. C'est certain que ce n'est pas de l'écriture du niveau de Ferré. Ferré dépasse tellement le niveau de la chanson. On pourrait en parler longuement. Tu sais Aragon a été le dernier grand poète à écrire en rimes, à écrire des vers au nombre de pieds égaux, des quatrains... mais je n'ai pas la nostalgie de ça.

Q.R. Alors, la chanson au Québec aujourd'hui; biodégradable ou déjà putréfiée?

L.P. Ici, franchement, je trouve que ça fait pitié. Je pense que ceux qui ont du talent pour écrire font de la publicité ou écrivent pour la télévision. Ils font autre chose pour gagner leur vie et ne développent pas leur talent d'auteurs de chansons. C'est dommage.

Q.R. La grammaire te terrorise?

L.P. Je n'ai jamais eu de problèmes avec la grammaire.

Q.R. Quel est le mot plus important de la langue française?

L.P. ...Bonne question, humhum. Probablement le mot liberté. Je ne l'emploierais jamais dans une chanson.

Q.R. Pourquoi?

L.P. Je n'aime pas faire des chansons avec des mots abstraits. J'aime faire des chansons de feeling, pas des chansons d'idée. Éluard, en France, a écrit un poème fantastique qui s'appelle Liberté. Après ça, on ne peut plus rien faire avec ce mot-là. Je me souviens d'avoir lu une entrevue avec Paul Piché qui disait: «Moi, si je n'écris pas pour défendre une cause, ça ne m'intéresse pas». C'est très bien, c'est son point de vue à lui. Moi au contraire, ce que j'aime, c'est écrire pour écrire. Pour la forme. Si tu me donnes le choix entre écrire une chanson sur la liberté ou une chanson sur cette table là, je choisis la table sans hésiter. J'ajouterais que si je n'écris pas de chansons à idées, c'est parce que je ne sens pas que c'est ce que je fais de mieux.

Q.R. Que considères-tu superflu?

L.P. Pour moi, une auto c'est superflu. Je n'ai jamais conduit d'auto, ça ne m'intéresse pas. Avoir beaucoup de vêtements c'est du superflu. J'aime avoir juste trois, quatre choses que je porte tout le temps... mais pas nécessairement très longtemps. Habituellement au bout de six mois, je donne mes affaires. J'aime pas avoir des congélateurs pleins.

Q.R. Tes vieux vêtements alors?

L.P. Mes vieux vêtements?

Q.R. Oui.

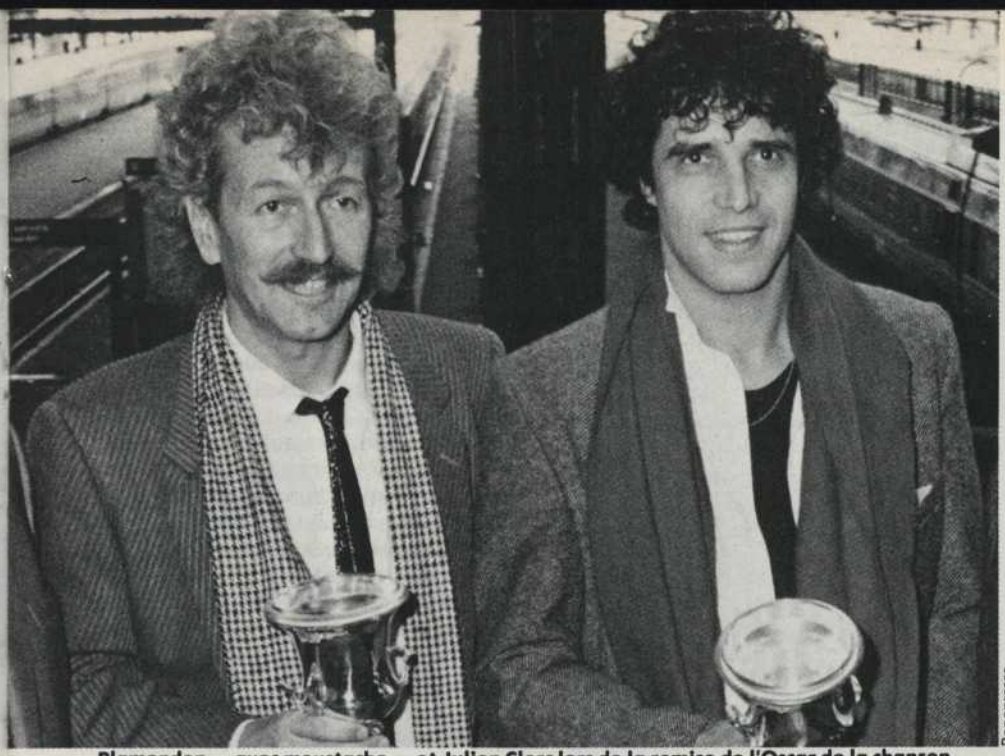
L.P. J'habille mes amis. Je peux te dire qu'en ce moment, à Montréal, il y a Fabienne Thibeault, Clémence Desrochers, Louise Forestier et Martine St-Clair qui se promènent avec mes vêtements. J'ai donné un smoking noir à Martine St-Clair; une veste en tweed à Clémence.

Q.R. Un contexte particulier: deux limousines. Une avec Jagger, sa femme et de la coke, l'autre avec Richards, un gun et de l'héroïne. Laquelle choisis-tu?

L.P. La coke. Je choisis la coke contre l'héroïne; Mick Jagger contre Keith Richards... et sa femme, je ne la connais pas vraiment. Mais, je n'ai pas besoin de t'expliquer mes choix.

Q.R. Je n'ai pas demandé d'explications.

L.P. (rires).



Ponopresse

Plamondon — avec moustache — et Julien Clerc lors de la remise de l'Oscar de la chanson française 1984, décerné à Coeur de Rocker.

LANGUE, CULTURE, CHANSON: LA MORT EN DIRECT

PAR MARIE FRANCE BAZZO

En avant les clichés! La chanson francophone va mal au Québec, très mal. Plume, Francoeur, Diane Tell, Dufresne — ajoutez-en, la liste s'allonge — adoptent la France. Le CRTC, ce chien de garde qui miaule, décide de réduire le pourcentage de contenu vocal francophone à la radio AM de 65 à 55%. Nommez-moi un jeune groupe de rock qui chante en français à Montréal. Montrez-moi un auteur qui vive de ses chansons au Québec. Réservez vos billets, à moyen terme, vous assisterez à la mort en direct d'un type d'expression culturelle, la chanson québécoise, pourtant véhicule le plus important de la culture québécoise depuis 25 ans.

En abordant le problème par un cas très précis, celui de la situation des auteurs de chansons, on s'aperçoit que les causes ne sont pas toutes éthérées et socio-philosophico-culturelles, du genre: «extinction de l'esprit du renouveau national des années 70», ou «volonté à tout prix d'ouverture aux grands courants de pensée internationaux des années 80». Non. Les problèmes sont parfois plus terre à terre, incontournables, lourds comme une administration gouvernementale. Ils s'appellent lois, organismes gouvernementaux, Cour d'Appel.

LE BLUES DU BUSINESSMAN...

Situons les enjeux. Quand on parle de survie de la chanson québécoise, et par extension de la langue française sur ce bout de territoire excentrique, la chanson demeurant le véhicule culturel le plus populaire et le plus quotidien de nos jours, on parle nécessairement des auteurs. Or sans auteurs, pas de création et pas d'industrie du disque. Depuis des années, le Canada est l'épine dans le pied, la tache honteuse, la plaie innommable des organisations internationales de droit d'auteur. C'est ici qu'on paie le moins les créateurs; moins que les pays de l'Est, l'Amérique Latine, l'Europe etc., en dessous de tout. Serait-ce que la création soit si dépréciée au Canada? Parlez-en à Luc Plamondon. C'est lui qui a amené le débat sur le droit d'auteur dans l'opinion publique lors de sa mémorable sortie à un fameux gala de l'ADISQ. Et pourtant, Plamondon est l'auteur québécois qui réussit. Vous avez dit réussit? En 1985, avec *300 chansons* sur le marché, il a reçu en droits de radio, TV, concerts au Canada 25 000$ de la CAPAC et de la SODRAC.* Son hit «La fille aux bas nylon», neuf semaines numéro un au palmarès, lui a rapporté 760$ au Québec alors que son plus gros succès en carrière, «Le blues du Businessman», ô ironie! allait chercher 5 000$ en 8 ans. Pour un concert de Diane Dufresne au Forum, la Diva a touché 60 000$ et l'auteur 26$, le tarif minimum. Ce n'est pas de la Magie Rose, ça? Alors que son «Coeur de Rocker» a déjà rapporté 50 000$ à Plamondon en 2 ans d'exploitation en France... Si lui, champion poids lourd pour hits toutes catégories, a ce genre de revenus, imaginez les autres. On comprend que la tentation de l'exil soit forte pour de plus en plus d'auteurs québécois. Si on reste, on écrit à temps partiel et on fait dans l'alimentaire pour vivre. Mouffe fait de la radio, de la mise en scène, Pierre Huet dirige la revue Croc, François Cousineau joue les chefs d'orchestre, d'autres enseignent... certains chôment. Adolescents, ne décevez pas vos parents, ne devenez pas auteurs au Québec! C'est l'absence de reconnaissance d'un quelconque droit sur votre création qui vous attend, la dépossession, le travail ailleurs que dans votre domaine ou l'exil, les revenus symboliques, etc. En un mot, le mépris.

DURA LEX, SED LEX...

Comment en est-on arrivé là? La loi canadienne du droit d'auteur actuellement en vigueur date de 1924. Elle souffre d'anachronismes monumentaux en ignorant certaines réalités d'ordre technique

LES INTERVENANTS

PRO-SDE *Performing Rights Organisation — Société des Droits d'Exécution du Canada*

CAPAC *Association des Compositeurs, Auteurs et Editeurs du Canada.*

Le Canada compte deux sociétés d'éxécution publique. Leur mandat est de promouvoir les intérêts professionnels de leurs membres, d'autoriser l'exécution publique de leurs oeuvres en émettant des licences, et de percevoir les redevances qui en découlent. La SDE et la CAPAC procèdent également à des ententes réciproques avec des sociétés étrangères comparables. La CAPAC se distingue en ce que ses oeuvres qui font partie de son répertoire sont dites de «petits droits»; excluant les opéras, les comédies musicales, etc.

Partout ailleurs dans le monde, les sociétés d'exécution publique et de reproduction mécanique sont réunies en une seule organisation, sauf en Angleterre.

Aux USA, elles sont réunies, mais il y en a deux, le vaste marché le justifiant; l'originalité du Canada lui coûte des frais exhorbitants chaque année, dûs à la double administration.

SODRAC *Société du Droit de Reproduction des Auteurs, Compositeurs et Editeurs du Canada.*

La SODRAC gère les droits de reproduction d'une oeuvre musicale, aspect du droit d'auteur à ne pas confondre avec le droit d'exécution publique. Le droit de reproduction est généré par la fixation d'une oeuvre musicale dans un support, *quel qu'il soit*. Cette société émet des licences pour la reproduction, pour lesquelles les usagers doivent lui verser un montant qu'elle remet ensuite à ses membres. Pour l'instant, l'essentiel des droits perçus par la SODRAC est ce fameux 0.02$ pour chaque face de reproduction autorisé par la Loi du Droit d'Auteur. Un des objectifs de la SODRAC est d'ailleurs la révision de cette loi archaïque. La SODRAC est entièrement contrôlée par les auteurs, compositeurs et éditeurs: les votes se partagent entre la SPACQ, 50%; la SACEM, 25%; et la SDE, 25%.

SPACQ *Société Professionnelle des Auteurs et Compositeurs du Québec.*

Le but de la SPACQ est de promouvoir les droits des auteurs et compositeurs du Québec et de faire pression auprès des intervenants impliqués dans le dossier pour que soient respectés et augmentés les droits des créateurs via, notamment, la révision de la Loi du Droit d'Auteur. La SPACQ ne peut aucunement négocier les tarifs d'exécution ou percevoir les droits de reproduction.

SACEM *Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique.*

La SACEM s'occupe d'émettre les licences d'exécution publique *ET* de percevoir les droits mécaniques en France.

CISAC *Confédération internationale des Sociétés d'Auteurs et de Compositeurs.*

Organisation qui chapeaute les sociétés nationales d'auteurs et s'occupe principalement des droits d'exécution.

BIEM *Bureau International des Editeurs de Musique.*

Il regroupe les sociétés nationales qui s'occupent principalement des droits de reproduction mécanique.

dans les domaines de l'audio-visuel, de la TV, du câble, de l'enregistrement sonore, de la photocopie des logiciels, etc. Ses amendes prévoient encore des peines «n'exédant pas 10$ par exemplaire contrefait mais d'au plus 200$ à l'égard de la même opération». Parce qu'en plus, la loi autorise «l'utilisation équitable» des oeuvres, sanctionnant la copie. La loi n'établit pas de principes. Elle fonctionne au cas par cas, en énumérant certains droits. Elle a fait l'objet de 17 rapports et Commissions fédérales en 62 ans, est passée du ministère de l'Agriculture à Consommation et Corporations Canada sans jamais jusqu'à tout récemment se rattacher à un ministère à vocation culturelle, ou, du moins, aux Communications. Car quand on gère les Corporations, on est très sensible au lobbying de l'industrie et on favorise les utilisateurs de produits culturels aux dépens des auteurs. Tout le principe de la loi du droit d'auteur est en fait basé sur le code juridique anglais (common law). On y parle de COPYRIGHT, malencontreusement traduit par «droit d'auteur». Le copyright dans son énoncé, encadre les utilisateurs dans leur exploitation des oeuvres, alors que le code français (napoléonien), se base sur le principe que l'oeuvre appartient à son auteur. Nuance capitale.

BUSINESS

La loi canadienne, tatillonne sur le détail et baroquement tarabiscotée dans son énoncé, prévoit que les litiges entre auteurs et utilisateurs se règleront devant la Cour d'Appel du droit d'auteur. En fait, le Copyright Appeal Board fait office de rédacteur de contrats depuis des années. Comme le ridicule 2¢ par face de reproduction alloué aux auteurs est complètement dépassé, les parties impliquées se retrouvent chaque année devant la Cour qui fixera pour l'année qui vient les nouveaux tarifs en matière de concerts, radio et télédiffusion, etc. Là où les excroissances de la loi font office de loi... Une business qui enrichit annuellement les avocats et qui coûte des millions que les auteurs paient... avec leurs droits.

Les organisations qui regroupent les auteurs, et qui ont mandat de vendre les licences d'exploitation des oeuvres aux utilisateurs — SDE et CAPAC* en ce qui concerne les exécutions publiques (spectacles), et la SODRAC* qui gère, elle, les droits de reproduction (enregistrement) — réclament depuis longtemps un véritable Tribunal du droit d'auteur n'intervenant qu'en cas de litige. La discussion des tarifs se ferait, comme partout ailleurs dans le monde, entre les sociétés des auteurs et les utilisateurs, la loi se contentant d'énoncer les grands principes respectant les auteurs.

Ainsi au mois de mars 86, Radio-Canada a traîné la SPACQ* devant la Cour Fédérale pour lui interdire de se présenter devant la Cour d'Appel du droit d'auteur. Argument invoqué par les avocats radio-canadiens: la Société d'Etat a pour mandat de faire la promotion de la chanson québécoise, alors s'il faut payer en plus!... La SPACQ, défendue par Francis Fox, ex-ministre des Communications, a finalement gagné la cause.

LOBBYING

Le ministère titulaire de la loi fait donc l'objet d'un lobbying incessant. Qui sont-ils ceux qui ont intérêt à ce que les choses ne bougent pas? Ce sont les radios et télédiffuseurs, les multinationales du disque, la puissante CRIAC (Canadian Recording Industry Association of Canada). Exemple: Radio-Canada verse annuellement aux auteurs deux millièmes de son budget annuel (en 85: 2 millions sur 1 100 000 000$). Alors que sa programmation télévisée donne à plein dans la variété et qu'elle bénéficie de revenus commerciaux considérables, la Société d'Etat continue à faire deux poids deux mesures avec les auteurs au nom de la cause de la culture canadienne qu'elle fait avancer...

Les télédiffuseurs par câble ont également tout intérêt à ce que cette désuète loi qui les ignore ne change pas; entretemps, ils pillent à qui mieux mieux le répertoire des auteurs sans payer de redevances. Les compagnies de disques, elles, se frottent les mains depuis des années avec le malheureux 2¢ par face. Plamondon raconte comment Fabienne Thibault et lui ont dû lutter pour arracher à Kébek Disque 5¢ pour l'enregistrement

de «Ma mère chantait», qui s'est vendu à 50 000 exemplaires. Sauf que pour les 450 000 copies subséquentes, enregistrées par G. Reno, E. Butler, N. Simard, des chorales, etc., l'entente ne valait plus... Le carrosse s'était changé en citrouille de 2¢!

Dans cette industrie, tout le monde — des fabricants de pochettes aux musiciens — a le droit de négocier ses tarifs... sauf les auteurs. L'argument: si on hausse le taux de la licence obligatoire (le 2¢), et puisque le Canada est un importateur de culture à 90%, tout le fric retournera à l'étranger. Les auteurs répliquent que de toutes façons, c'est ce qui se passe dans d'autres domaines, des films américains aux livres français. Certains pays, tel le Brésil, ont toutefois voté des lois protectionnistes pour réinvestir ces droits dans leur industrie culturelle. Les auteurs proposent néanmoins certains mécanismes, qui, à l'instar de ce qui était proposé dans la loi 109 sur le cinéma au Québec, distribueraient un pourcentage des redevances aux producteurs nationaux; ceux-ci le réinjecteraient alors dans le produit local. Mais vous savez, à la veille du libre-échange...

REVENDICATIONS

À travers d'innombrables mémoires, les associations des auteurs ont arrêté leurs revendications sur une douzaine de points dont le plus important est évidemment la reconnaissance du droit de propriété du créateur, droit élémentaire mais pas encore acquis. Ils demandent également l'abolition de la licence obligatoire, ce qui permettrait à leurs associations de négocier collectivement; il faudrait créer un véritable Tribunal du droit d'auteur; inclure dans la loi les techniques de reproduction du futur, de la câblo-diffusion au satellite et à l'ordinateur, etc. Ils recommandent aussi l'instauration d'une taxe sur les cassettes vierges (elle existe dans plusieurs pays) qui comblerait le manque à gagner de plusieurs millions annuellement dû au piratage, ou la création d'un fonds d'aide à l'industrie du spectacle et aux créateurs.

LIVRE BLANC ET AUTEURS: ON DÉCHANTE

Quelles sont donc les intentions du gouvernement? Francis Fox avait tout juste eu le temps de publier le livre Blanc «De Gutemberg à Télidon» en mai 84, avant que le gouvernement conservateur ne soit élu. Marcel Masse, nouveau responsable du dossier, n'a pas fait traîner les choses. Le sous-comité de la chambre des Communes sur la révision du droit d'auteur dépose en octobre 85 un (autre) rapport; la «Charte des Créateurs et Créatrices», qui soulève un vent d'espoir dans la communauté des artistes. Ces documents reconnaissent le principe fondamental du droit de l'auteur d'autoriser l'utilisation de son oeuvre et d'en obtenir les bénéfices. De grands changements sont envisagés pour les exploitants de juke-box, de discothèques, de radio et de TV: ils seront sujets au paiement des droits de représentation publique d'une oeuvre. Le Livre Blanc propose par contre un élargissement des pouvoirs de la Commission d'Appel du droit d'auteur, ce qui n'est pas pour plaire aux créateurs; cela ressemble presque à une mise en tutelle des sociétés de gestion des auteurs. Les droits de retransmission par câble ou par satellite y sont également reconnus, mais on propose en même temps le moyen d'y échapper: des mécanismes d'arbitrage ou... la Cour d'Appel en cas de violation des droits, un système de licences obligatoires, un droit qui ne s'appliquerait pas à tous les types de retransmissions...

COPYRIGHT OU DROIT D'AUTEUR?

Somme toute, fait remarquer Plamondon, le Livre Blanc constitue une juste moyenne entre les revendications des auteurs... et celles de l'industrie. Mais encore une fois, qui donc doit protéger une loi du droit d'auteur, les créateurs ou les utilisateurs? Plamondon aurait dit au ministre Masse: «Prenez donc la nouvelle loi française et copiez-la!»

Après 62 ans de périgrinations, d'études et de frustration, la nouvelle loi canadienne du droit d'auteur devrait être adoptée à la fin du printemps ou à la rentrée parlementaire, en septembre.

MARCHANDS DE CULTURE

Il est essentiel que les droits des auteurs soient reconnus; c'est une question de survie pour la création, non seulement musicale, mais dans tous les domaines de la culture, des arts plastiques à la littérature, en passant par les logiciels. L'enjeu est celui de la survie de la création au Québec. Malgré tout leur acharnement, le poids des créateurs pèse bien peu face à celui des marchands de culture. La solution ne pourra venir que d'une volonté politique très ferme. Une étude récente de l'UNESCO en arrive à la conclusion qu'un pays de moins de quinze millions d'habitants DOIT subventionner sa culture. Comme le Québec sera toujours différent, pas vraiment un pays, mais 6 millions de francophones égarés sur le continent, non seulement ses auteurs devront être protégés dans le cadre de lois pancanadiennes, mais sa culture devra être subventionnée.

Un choix en faveur des auteurs est un investissement à long terme, mais qui ne peut manquer d'être rentable... ■



Tuccio

Échec et mat: en se dorant au soleil avec France Gall.

JEAN-LOUP TOURNIER

UN LOUP DANS LA BERGERIE



Harold Beaulieu

Jean-Loup Tournier.

PAR MARTIN SMITH

«Le Canada a une législation du droit d'auteur qui est tout simplement désastreuse par rapport à celles de la France, des États-Unis ou de l'Angleterre. La loi date de 1924 et, par conséquent, tout ce qui est nouveau (les modes de reproduction par la radio, la télévision, le câble... même les juke-box) n'est pas touché. C'est une législation complètement arriérée qui ne peut pas, dans l'état actuel des choses, provoquer l'émergence des possibilités de création.»

Cette condamnation non-équivoque de la situation du droit d'auteur au Canada émane de Jean-Loup Tournier, un expert international en la matière.

Après des études de droit, et plus spécifiquement de droit d'auteur, à l'université de la Sorbonne, Jean-Loup Tournier est devenu, en 1955, le représentant de la SACEM en Amérique du Nord. Son rôle consistait à veiller aux intérêts du répertoire français au Canada, aux Etats-Unis et au Mexique. En 1961, il est nommé directeur général de la SACEM. Il cumule aussi les responsabilités de président de la CISAC et, depuis le milieu d'avril, de président du BIEM.

Ses premiers contacts avec des auteurs québécois et canadiens datent déjà de trente ans et ses connaissances en matière de droit d'auteur sont véritablement encyclopédiques. Il est donc dans une position privilégiée pour expliquer la situation pitoyable du droit d'auteur au Canada.

«La volonté politique nécessaire pour apporter des changements à la loi désuète du droit d'auteur n'a pas existé au Canada, depuis 1924, pour deux raisons principales. La première, c'est que les Canadiens sont obnubilés par la proximité des Etats-Unis et qu'avant d'apporter des changements dans une législation, les politiciens canadiens se demandent quelles en seront les retombées économiques et surtout quelles quantités de devises prendront le chemin de vos voisins du Sud.»

«Cette crainte de voir des capitaux importants partir vers les Etats-Unis est mauvaise, car les droits d'auteur sont très faibles par rapport aux sommes énormes qui se brassent dans le commerce et l'industrie, entre autres. Ils représentent peut-être au Canada un montant annuel de $100 millions... une goutte d'eau quand on les compare aux profits des diffuseurs privés.»

«La deuxième raison, c'est que dans votre pays, malheureusement pour les auteurs, c'est le ministère de la Con-



Jacques Jaillet

De g. à d.: Luc Plamondon, Lise Bacon (vice-Premier ministre et Ministre des Affaires culturelles du Québec), Jan Matejcek (Président de la SDE), François Cousineau, Marcel Masse (Ministre des Communications du Canada) et Jean-Loup Tournier (Directeur général de la SACEM).

PLAMONDON: «UNTEL M'A DIT»

ALAIN GOURD, le sous-ministre des Communications m'a dit: «Vous comprenez, Marcel Masse est de votre côté, mais trois autres ministres (Finances, Affaires culturelles, Consommation et Corporations) sont contre lui. C'est difficile de faire une loi tout seul!»

FRANCIS FOX m'a dit: «Si M. Masse veut faire la Loi, il a le pouvoir de la faire; c'est à lui que le dossier a été confié.»

LISE BACON m'a dit: «S'il n'en tenait qu'à moi, je rapatrierais la Loi sur le Droit d'Auteur à Québec. Ça enlèverait une épine du pied de M. Masse».

ROBERT BOURASSA m'a dit: «Si on peut faire quelque chose, on va le faire».

FRANÇOIS COUSINEAU m'a dit: «Quand je fais une musique, j'hésite à la vendre à une brasserie pour 5000$ et à une chanteuse pour 500$ en 2 ans».

REDEVANCES AUX AUTEURS: LE CANADA HORS-LA-LOI

Dans le cadre de l'entrevue qu'il a accordée à Québec-Rock, Jean-Loup Tournier fait une comparaison entre les situations des droits d'auteur dans trois autres pays: la France, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne.

«La France, de par sa longue tradition de protection des droits d'auteur, a toujours été à la fine pointe dans ce domaine. Récemment le ministre de la Culture, Jack Lang, a proposé et obtenu de l'Assemblée nationale française une loi qui est à l'avant-garde parce qu'elle tient compte de toutes les nouvelles techniques de communication (cable, satellite, etc.). Les meilleures conditions possibles de création sont réunies du fait de cette législation».

«Les Etats-Unis se sont considérés pendant très longtemps comme consommateurs d'oeuvres étrangères et n'avaient pas compris que pour susciter la création dans leur pays, il fallait protéger ses propres auteurs. Quand les auteurs nationaux sont mal protégés, les oeuvres étrangères pénètrent facilement et la création locale n'est pas encouragée. C'est un raisonnement complètement faux que de dire que si on protège bien les droits d'auteur dans son pays, l'argent va partir à l'étranger. C'est une erreur énorme. Les Américains l'ont compris, ont adopté une très bonne loi en 1976 et on peut aisément constater depuis quel essor fantastique ont connu leurs créateurs».

«L'Angleterre a une nouvelle législation depuis 1956 qui est assez moderne et on peut dire que la protection y est, de façon générale, bien effectuée. La différence majeure avec la loi française réside dans la conception anglo-saxonne du droit d'auteur. En France, l'oeuvre appartient à l'auteur (elle est attachée à sa personne) alors que, dans la doctrine du copyright, l'oeuvre est considérée comme une marchandise. Par exemple, si quelqu'un en France commande une oeuvre à un auteur ou à un compositeur, cette personne ne peut être considérée comme l'auteur. Dans le système anglo-saxon, si quelqu'un commande une oeuvre, il en devient le titulaire de droit, à titre initial. Par conséquent la conception anglo-saxonne est plus mercantile, matérialiste que la conception latine qui est, elle, beaucoup plus humaniste.» Pour bien illustrer le retard du Canada en la matière, quelques chiffres qui laissent songeur...

TÉLÉVISION

TV Privées: FRANCE 5% des recettes commerciales
CANADA 3.2% des recettes commerciales

Réseaux d'Etat: FRANCE 5% du budget d'opération.
CANADA 2/1000 du budget d'opération* ou 0,02% (Radio-Canada) *pour 2 réseaux TV (ang./franç.), ET 4 réseaux radio (AM/FM, ang./franç.)

RADIO PRIVÉE

FRANCE 6% du budget d'opération.
CANADA 3.2% des recettes commerciales

SPECTACLES / CONCERTS

FRANCE 9.5% des recettes brutes, calculé sur billets vendus
CANADA 2% (1% à chacune des 2 sociétés d'exécution publique)

DISCOTHÈQUES

FRANCE 8.8% du chiffre d'affaires
CANADA 0

JUKE-BOXES

FRANCE 8%
CANADA 0

MUSIQUE DE FILM

FRANCE 1.77 franc/billet vendu (env. 0.32$)
CANADA 0.125$/billet vendu

Le Canada est le pays au monde où les redevances aux auteurs lors de spectacles et de concerts sont les moins élevées:

CANADA	2%
URSS	3%
ANGLETERRE	5%
FRANCE	9.5%
ALLEMAGNE	10%
SUISSE	12%
MOYENNE MONDIALE	8%

sommation et des Corporations, c'est-à-dire un ministère hostile aux auteurs, qui est chargé de la législation. Auparavant, c'était le ministère de l'Agriculture... ce qui est aberrant! Un ministre, c'est quelqu'un qui doit défendre ses troupes; or, les troupes du ministre de la Consommation, ce sont les consommateurs. Il n'est donc pas très bien placé pour faire une loi pour les auteurs.»

«Maintenant c'est le Ministre des Communications qui est chargé de cette législation, avec son collègue de la Consommation et des Corporations... c'est déjà un progrès. Mais ce ministre doit aussi défendre les intérêts des radiodiffuseurs et ce sont eux qui, depuis toujours, ont lutté de façon systématique et acharnée contre toute amélioration du statut des auteurs.»

«Pour comprendre l'invraisemblance de la position des radiodiffuseurs, on peut la comparer à celle d'un pays qui installerait un superbe réseau de distribution d'essence tandis que les administrateurs de ce réseau lutteraient à mort pour qu'on ne produise plus d'essence. C'est aussi crétin que cela! La créations des auteurs, c'est la matière première des diffuseurs... pourquoi refusent-ils de le reconnaître?»

«La radiodiffusion et la télévision dans votre pays raisonnent exclusivement en banquiers... voilà combien coûte l'auteur, disent-ils! En Europe, les radiodiffuseurs complémentent ce raisonnement en se disant que les droits d'auteur sont un investissement dans un produit dont ils ont besoin. Voilà une différence énorme!»

«Heureusement, il y a un début de changement avec la Charte des créateurs — un rapport bien fait — qui va être discutée et d'où sortiront probablement des changements positifs. Il faut songer d'abord à la création dans votre pays. Le Canada et le Québec possèdent de grandes richesses à cet égard.»

«Nier tout cela parce que messieurs les radiodiffuseurs devront payer un peu plus, nier tout cela pour des raisons strictement monétaires, pécuniaires, c'est gaspiller des ressources créatives énormes et acculer la créativité de votre pays dans un cul-de-sac. Si la philosophie de votre gouvernement en termes de communications continue d'être axée vers les diffuseurs et de négliger la création et la production, une obscurité moyennâgeuse ne tardera plus à recouvrir votre création nationale.»

Il ne fait aucun doute que le droit d'auteur au Canada est en retard de plusieurs décennies sur celle qui prévaut dans la plupart des autres pays industrialisés. Mais il ne faut pas croire que cette lutte des auteurs pour leurs droits date d'hier!

«Le droit d'auteur est né, dans sa forme moderne, en France mais il existait déjà dans l'Antiquité chez les Romains. C'est au cours de la Révolution française que les auteurs ont réussi la conquête de leurs droits».

«En 1791, les Révolutionnaires ont donné à Beaumarchais et à ses compagnons de lutte un droit de propriété qui permettait aux auteurs de devenir les titulaires de droit de leurs oeuvres. C'est de cette époque que datent les deux droits fondamentaux des auteurs: le droit d'exécution publique (concerts, bals, etc.) et celui de reproduction (papier, puis disque, vidéo, etc.)»

Il a fallu attendre ensuite tout le dix-neuvième siècle, et dans bien des cas le vingtième aussi, pour que des lois nationales et internationales soient adoptées d'une façon plus généralisée, en Europe et en Amérique. En effet, les lois anglaise et américaine datent de la dé-

CANADA — TRIBULATIONS JURIDIQUES DE LA LOI SUR LE DROIT D'AUTEUR

		ministère responsable
1868	Les lois impériales pour la protection du droit d'auteur: incluses dans le Pacte Confédératif.	Ministère de l'Agriculture
1921	Dépôt au Parlement Fédéral du projet de loi sur le droit d'auteur.	
1924	Adoption de la loi sur le droit d'auteur	Min. de l'industrie et du commerce
1927		Secrétariat d'État
1954	Création d'une Commission Royale d'enquête: «Commission Isley»	
1957	Rapport de la Commission Isley	
1967		Min. de la consommation et des corporations
1971	Rapport du Conseil Économique Rapport Keyes et Brunet	
1984	Livre blanc «De Gutemberg à Télidon»	Corporations et consom. Canada, mais sous la juridiction de Marcel Masse, Ministre des Communications.
1985	Charte des droits des créateurs et créatrices.	



Yves Nantel

«J'espère qu'il y aura une chaîne de vidéoclips en français. C'est une question de survie».

cennie 1910, et la première loi canadienne date de 1924.

«Chaque pays se dote d'une loi nationale pour réglementer la protection de ses auteurs nationaux. Cependant, s'il n'y avait pas de convention internationale, seuls les auteurs et compositeurs canadiens, par exemple, seraient protégés au Canada. D'où la nécessité d'actes multilatéraux comme la convention de Berne de 1886. La France, l'Italie et l'Allemagne ont été les instigatrices de cette organisation multinationale. Les États adhérents s'engagent à assurer un minimum de protection à leurs auteurs mais aussi et surtout à donner aux auteurs étrangers le même traitement qu'aux auteurs nationaux.»

Deux grandes conventions internationales gouvernent les droits d'auteurs: celle de Berne, d'un niveau très élevé, et celle de Genève, la convention universelle de 1962, parrainée par l'Unesco. Le Canada, comme plusieurs autres pays, a adhéré aux deux conventions.

Depuis 1886, les minima établis dans la convention de Berne ont été revisés à la hausse en plusieurs occasions: à Berlin en 1910, à Rome en 1928, à Bruxelles en 1948 et à Paris en 1971. Mais les Etats membres de cette convention ne sont pas obligés de ratifier les nouveaux textes. Les auteurs canadiens ne bénéficient que du minimum de protection établi en 1928 parce que le Canada n'a ratifié ni le texte de Bruxelles, ni celui de Paris. La France, l'Allemagne fédérale et la Grande-Bretagne, entre autres, ont toutes ratifié le texte de 1971.

«Pour pouvoir adhérer à un texte révisé, un pays doit avoir une loi nationale qui assure à ses auteurs nationaux et aux étrangers des minima de protection de leurs oeuvres qui soient au moins égaux à ceux compris dans les textes révisés. Or, la loi du Canada date de 1924 et ses minima se situent endessous de ceux des textes de Bruxelles et de Paris.»

Les problèmes que les auteurs ont eus, de tous temps, à faire reconnaître leurs droits sur leurs oeuvres sont nombreux. La culture, qui est la diffusion des oeuvres des auteurs et créateurs, est intangible par nature mais elle occupe une place primordiale dans l'identité d'un peuple. Si la création n'est pas favorisée, le résultat sera inévitablement l'érosion de la culture et, par conséquent, la dégradation de l'identité nationale.

Le droit d'auteur est le seul à permettre de promouvoir effectivement la création nationale parce que tout système basé exclusivement sur les subventions ou sur d'autres sytèmes internes, repose sur des choix esthétiques ou politiques où l'économie de marché est complètement absente.

«Or, la base de la production littéraire et artistique est évidemment une base commerciale et le droit d'auteur est accroché en quelque sorte à cette promotion commerciale... même l'Union Soviétique, qui avait un régime très collectiviste, a découvert que sa production nationale en souffrait et a adhéré, en 1974, à la Convention universelle. La Chine Populaire va probablement adhérer, dans un an ou deux, au régime international de droit privé parce que tout système de collectivisation en matière de création aboutit à une diminution, voire une disparition de la créativité.»

Le frère de Jean-Loup Tournier s'appelle Michel. S'il n'avait pas réussi à subsister après que son premier roman ne se soit vendu qu'à 10 000 exemplaires, nous n'aurions probablement pas eu le bonheur de lire *Le roi des aulnes, Les météores* et *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, parce que Michel Tournier aurait dû trouver une profession autre que celle d'écrivain pour survivre.

Combien d'auteurs et compositeurs de musique québécois et canadiens ont disparu sans laisser de trace parce qu'un manque flagrant de volonté politique, entretenu par des lobbies puissants, a laissé subsister si longtemps une législation périmée qui ne leur permet même pas d'exister? ■



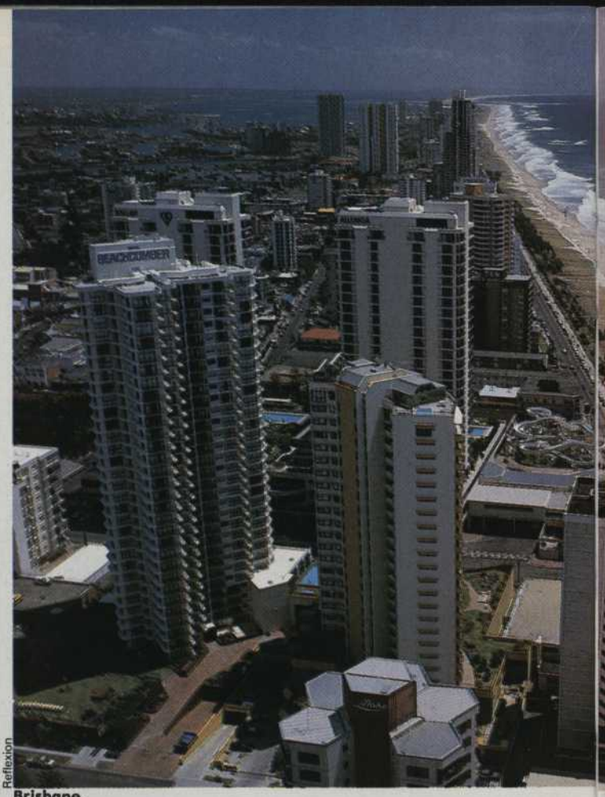
...et sur leur peau était gravé

Lois

Design, Duplain Communications/Photo, Denis Larocque

L'Australie

CONCEPT: PAUL MICHAELS. TOUS LES VÊTEMENTS ET MANNEQUINS SONT ENTIÈREMENT AUSTRALIENS.
MANNEQUINS: MAURA BINLEY, ANITIA ROGERS, MICHELLE BENET, NOGI, TIM, SEAN.
REMERCIEMENTS: URSULA HUFNAGL MODEL MANAGEMENT ET CAMERONS MODEL MANAGEMENT.



Reflexion
Brisbane.



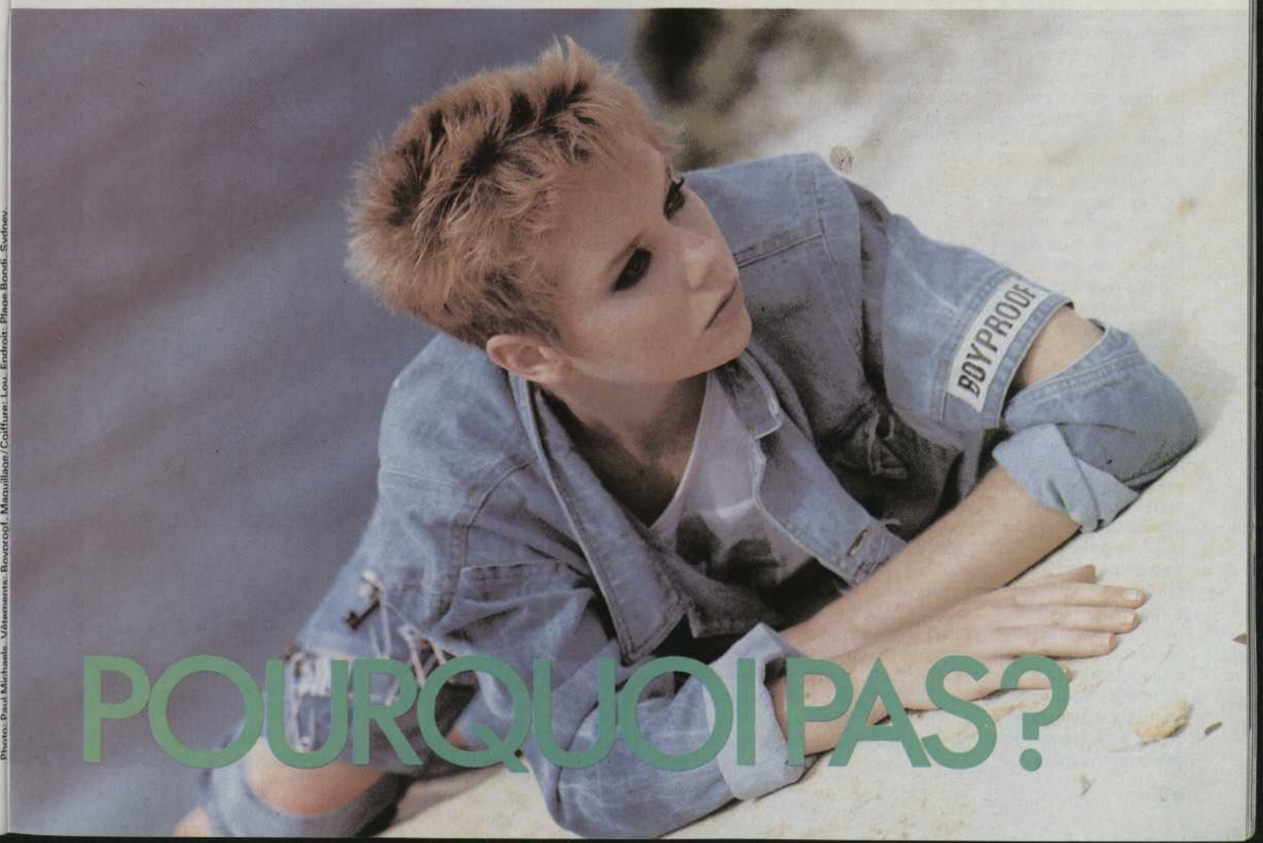


Roger Lemoyne
Coober-Peddy: la capitale minière mondiale de l'opale.

PAR FRANCIS JUNEAU D'APRÈS ROGER LEMOYNE

L'Australie. Un pays où le soleil brille en permanence. Où la circulation s'effectue dans le mauvais sens. Où aujourd'hui est déjà demain. Où tout le monde est bronzé, en forme et membre d'un groupe pop. Où il n'y a rien de mieux à faire que de rester couché sur la plage et de siroter tranquillement sa bière. En bref, le dernier endroit sur terre où règne la belle vie...

Où se trouve le plus gros rocher du monde? Près du centre du désert australien. Pour les aborigènes, il s'agit d'un site sacré depuis plus de 10 000 ans, le Vatican de leur monde de rêve-éveillé spirituel. Pour le reste de l'Australie, Ayers Rock constitue plus simplement le clou du spectacle grandiose des merveilles naturelles nationales. Rose vieillot à midi, brun-rouge enflammé au coucher du soleil, noir argenté sous la très rare pluie, les couleurs changeantes du rocher lui valent une gloire croissante qui attire un flot régulier de touristes. En dépit des milliers de kilomètres torrides qui séparent le site de toute bourgade de taille respectable, le gouvernement australien associé à des investisseurs privés a bâti un centre touristique de plusieurs millions de dollars à quinze milles du monstrueux monolithe. Hôtels, bungalows, restaurants (et même une pharmacie) se répandent sur des acres de sable rouge troué ça et là par les taches bleues des piscines.



Photos: Paul Michaels. Vêtements: Boyproof. Maquillage/Coiffure: Lou. Endroit: Plage Bondi, Sydney.

POURQUOI PAS?

LE DÉSERT

À quelques centaines de kilomètres au bout d'une route de terre se trouve Coober-Pedy, «capitale minière mondiale de l'opale», selon les affiches. Dans la langue aborigène le mot signifie «homme-blanc-dans-un-trou». On a aussi surnommé cet endroit «terre de lune» parce que rien n'y pousse, pas le moindre brin d'herbe. La seule plantation jamais effectuée fut celle du décor de la série des Mad Max, tournée par George Miller. Voici le désert, le vrai. À midi, c'est un fourneau à ciel ouvert (140°F). Ôtez votre chapeau et votre cerveau cuira dans votre boîte crânienne. Si vous vous perdez, vous serez rôti avant de songer à menacer du même sort le moindre lézard. C'est vraiment un pays du bout du monde, et il s'avère presqu'aussi exotique pour l'Australien moyen que pour vous et moi.

Tout peuple a sa réputation, méritée ou non. Ils sont loin les temps anciens d'exploration et de survie précaire qui ont projeté l'image de l'Australien dur-à-cuire et téméraire. Il en reste pourtant quelques uns. Des gens dont les fermes s'étendent sur la moitié d'un comté plat à l'herbe rare, qui conduisent pendant des heures sur une piste poussiéreuse pour aller chercher quelques légumes frais, et qui se considèrent eux-mêmes comme des durs. Cependant, l'Australien moyen échappe à cette description autant que le Russe ordinaire à celle de l'espion du KGB jouant de la balalaïka toute la journée en buvant une rivière de vodka. Coober-Pedy est à l'Australie ce qu'Alert Bay représente pour le Canada: un coin perdu.

LA VILLE

Aujourd'hui à Oz, comme l'appellent ses habitants, il fait bon vivre, d'abord et avant tout. Des plages sablonneuses ou du profil miamiesque de la Côte d'Or aux merveilles sous-marines de la Grande Barrière de Corail, du port semé de voiles de Sydney aux piscines turquoises du désert, le culte du soleil défie l'Eglise Anglicane. Plus de 90% des Australiens vivent dans une demi-douzaine de villes côtières. Et ces villes ne ressemblent pas à des hérissons gris de suif dont les cheminées dégagent une crasse qui vous bouche les pores et se glisse sous vos verres de contact, ou à ces labyrinthes de cauchemar urbain où le fantôme de Franz Kafka vous suit le soir en prenant des notes. Non, vous avez ici de *belles* villes. Des cités qui ruissellent de «qualité de la vie», avec des parcs grands comme des ranches, des plages au centre-ville et des rivières où vous pouvez vraiment aller à la pêche. Sydney, Melbourne, Perth, Darwin, Adelaïde, aucune horreur tentaculaire ne s'est introduite dans ce club. À Brisbane, même l'autoroute est magnifique, enjambant une rivière de ses arches gracieux, de lisses piliers plongeant dans une mer d'émeraude. A Sydney, le seul endroit d'où l'on ne peut voir la mer est un parking souterrain de la banlieue ouest.

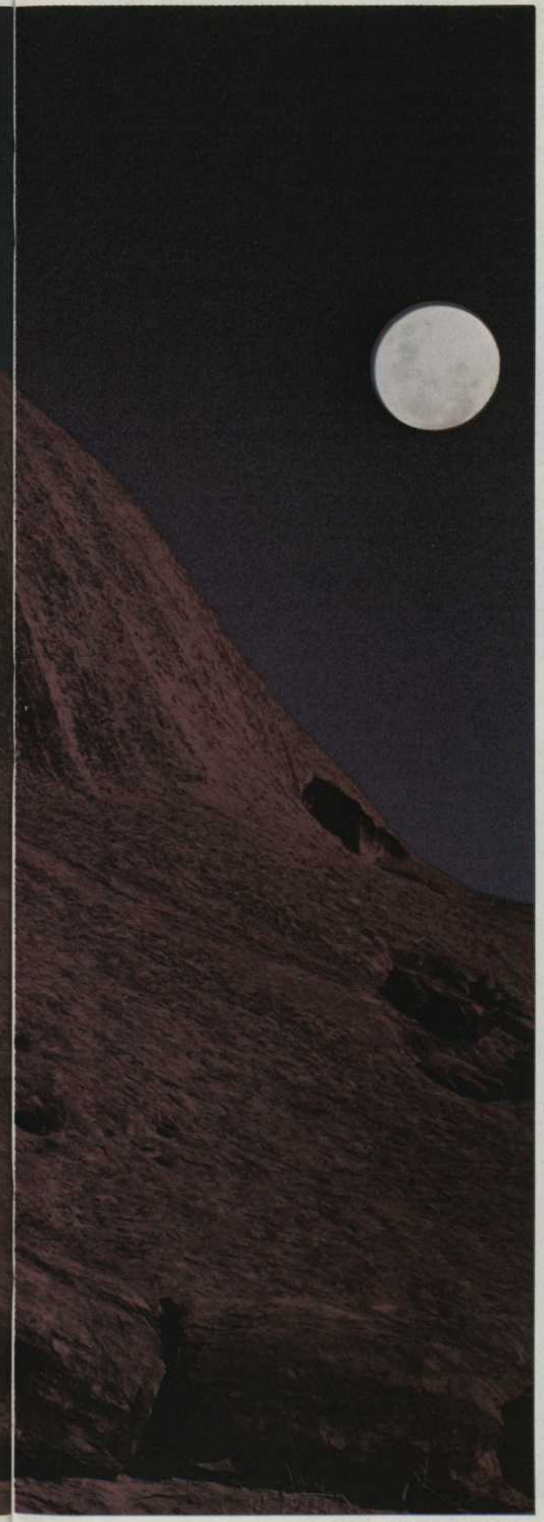
LA PLAGE

Vous ne verrez jamais plus de lard grillé réuni au même endroit qu'à la plage Bondi de Sydney un dimanche après-midi ensoleillé. Les corps sont cordés bourrelet à bourrelet, cultivant le bronzage cancérigène qui s'harmonise aux hot-dogs des barbecues voisins. Lundi dans la journée, on ne déserte pas la plage. Les surfers bondissent à l'horizon, attendant une bonne vague, les promeneurs et les joggers se faufilent sur la digue et le pub de l'hôtel Bondi se remplit déjà. Chez nous, tout le monde traînerait la savate au bureau avec un reste de mal de cheveux. Pourquoi les gens des antipodes se sentent-ils libres de marcher pieds-nus dans le sable chaud pendant que le reste du monde remplit sa déclaration d'impôt ou court après l'autobus? Parce qu'on est en Australie, les copains, la retraite des Dieux, un peu aride par endroits, mais dernier refuge de l'espèce en voie de disparition des bons vivants.



Roger Lemoyne

Ayers Rock: le Vatican du monde aborigène.





Roger Lemoyne

Sydney

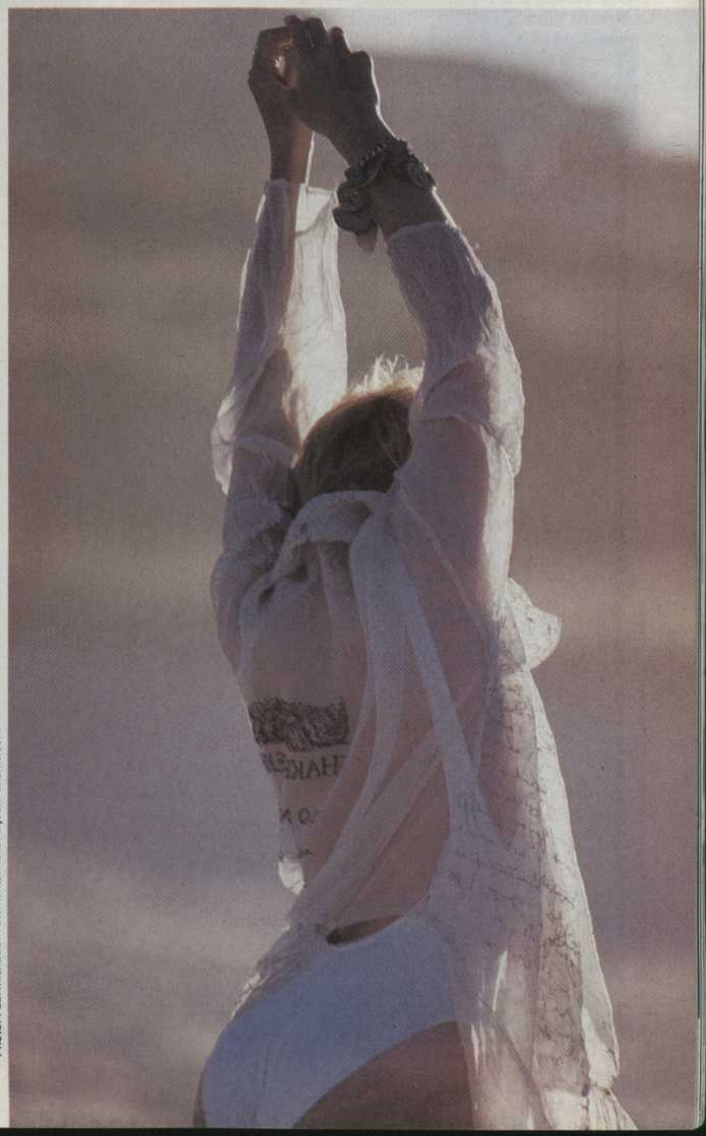


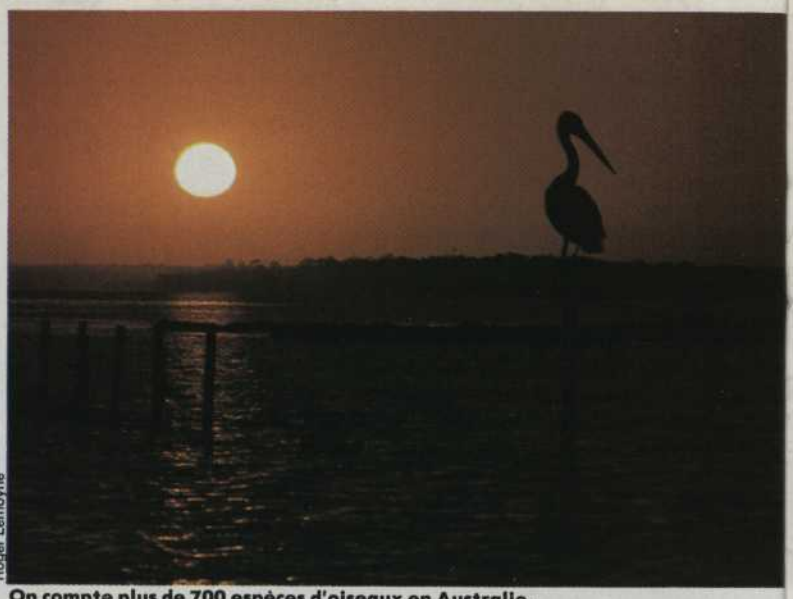
Photo: Paul Michaels. Vêtements: Reva. Bijoux: Chameleon.

TAPAGE NOCTURNE

Le mode de vie australien atteint sa vitesse de croisière dans les innombrables pubs. L'intensité sonore y oscille entre l'émeute et le carnaval de rue, l'ambiance se prête aux rencontres spontanées.

La communauté d'échange d'humeurs exclue l'ivrognerie solitaire. Tous les appelés sont élus, aucune attitude du genre «on n'aime pas ton genre». Et on retrouve les genres les plus variés au pub du coin.

Les pubs ont aussi provoqué l'explosion musicale australienne. Il existe, par capita, plus de bons groupes rock sur cette île géante cuite au soleil que dans l'ensemble de l'univers connu. En vérité, il y a pas mal d'étrangleurs de guitare et de batteurs sadiques parmi les punks Iroquois multicolores de Sydney ou les yodellant cowboys fachos des hôtels de campagne, mais le dynamisme, l'exhubérance, et un amour authentique de la musique originale rétablissent l'équilibre des forces. À Sydney le samedi soir, un animateur de radio mettra cinq bonnes minutes à énumérer les noms des groupes qui jouent en ville. D'une telle horde jaillissent des formations destinées à une carrière internationale comme celle de INXS, Men At Work, AC/DC ou Midnight Oil.



Roger Lemoyne

On compte plus de 700 espèces d'oiseaux en Australie.



Photo: Paul Michaels. Vêtements: Ian McNaugh. Endroit: Harbour Bridge, Sydney.



Photo: Paul Michaels Vêtements: Stephen Galloway Endroit: Centennial Park, Sydney.

LES SEULS SURVIVANTS (ou SEULS AU MONDE)

La sensation qu'un vent austral se lève circule maintenant parmi les citoyens d'Oz. Le fait de gagner la Coupe America prend une importance énorme dans un pays où un employé bien payé sur deux s'achète un voilier.

Contrairement aux Canadiens, les Australiens n'ont pas de problèmes d'identité. Ils s'estiment eux-mêmes et aiment leur pays de façon fraternelle plutôt qu'avec le chauvinisme larmoyant habituel. Ils commencent à s'apercevoir que beaucoup d'étrangers partagent leur affection nationale.

Je me souviens d'un vieux film de science-fiction où les Australiens survivaient seuls à la guerre atomique.

Ils avaient passé la veille du lancement de la bombe dans un gigantesque party. Ce mauvais film contenait peut-être une prédiction juste, à cette différence près: les Australiens n'ont pas attendu l'annonce de la fin du monde pour commencer à faire la fête.

À moins qu'ils soient les seuls à y croire... ■



Réflexion



Roger Lemoyne

Voiture-d'homme-blanc-dans-un-trou.

AUSTRALIE:



Stéphane Fournier

INSX: les chefs de file de la nouvelle génération de «Corporate rockers». Forts d'un chanteur-séducteur irrésistible (Michael Hutchence, souvent comparé à Jagger) et d'un 45 t massue (What You Need, Top 5 aux E.-U.), la domination planétaire ne devrait pas leur échapper encore longtemps.

PAR FRÉDÉRIC TOMESCO

■ **Le circuit des pubs est probablement un des facteurs dominants du succès international des groupes australiens. Habituées très tôt à se produire chaque soir devant des foules qui ne se gênent pas pour dire ce qu'elles pensent, les jeunes formations trouvent là une occasion rêvée de fourbir leurs armes scéniques, en attendant le jour où elles auront accès aux clubs proprement dits.**

Tel une impitoyable loi de la jungle, le bouche-à-oreille sert à départager celles que la gloire attend au coin du pub de celles qui sont condamnées à perpétuité aux ligues mineures.

■ **Ouverts à toutes sortes de groupes, les pubs sont facilement accessibles au public (faibles prix d'entrée), porté par nature à encourager les rejetons de la scène locale. Afin de donner une idée de la vitalité d'un tel circuit, mentionnons que Sydney, avec ses centaines de pubs, dépasse de loin New-York ou même Londres pour ce qui est du nombre de concerts quotidiens.**

■ **Première ville du pays en termes d'habitants, Sydney l'est aussi en ce qui a trait à sa population musicale. À l'inverse de Melbourne, reconnue pour ses formations «anglicisées», aux styles plus froids et plus austères, Sydney possède un son américain plutôt revêche, dans la lignée d'Iggy Pop et du MC5.**

Surnommée à juste tire «le Détroit de l'Australie», elle sert de base à la plupart des compagnies de disques nationales, (tant *majors* qu'indépendantes), ce qui explique la prédominance du rock'n'roll pur et dur dans la production musicale «made Down Under».

■ **Radio Birdman est sans contredit le groupe qui a le plus contribué à façonner le visage actuel du rock australien. Apparu en même temps que les Saints (1974), il a cependant eu un impact beaucoup plus durable parce que moins européanisé que ces derniers.**

Jusqu'à sa séparation en 78, Radio Birdman a réveillé le Mad Max qui somnolait au fond de chacun de ses fans en leur offrant un rock'n'roll à haute teneur en énergie, qui n'était pas sans rappeler les Stooges des belles années. Pratiquement inconnu ailleurs, il a laissé un héritage dont ont bénéficié — à des degrés divers — plusieurs *bands* australiens, des plus célèbres (Hoodoo Gurus, Midnight Oil) aux plus obscurs (Psychotic Turnbuckles, Hard-Ons, Celibate Rifles).

■ **Vu de loin, le rock australien semble en être resté à l'époque antédiluvienne. À l'instar des Hoodoo Gurus, qui intitulèrent leur premier album Stoneage Romeos, la scène australienne a enfanté une série d'étranges créatures, toutes plus hybrides les unes que les autres: Decline of the Reptiles, Trilobites, Feral Dinosaurs, Salamander Jim, Line Spiders, Beasts of Bourbon, Exploding White Mice et Itchy Rat, pour ne nommer que celles-là. L'Australie serait-elle à ce point consciente d'être le dernier rempart d'un rock menacé d'extinction qu'elle veuille faire revivre la préhistoire?**

■ **Comme c'est le cas en Angleterre, la floraison d'une scène indépendante est un signe du renouveau de l'industrie australienne de la musique. Dans la foulée de pionniers tels Missing Link, Big Time, Au Go Go ou Regular, les compagnies indépendantes (Greasy Pop, Hot, Citadel, etc.) ont pris le relais, permettant l'avènement de groupes sur lesquels les *majors* n'étaient pas enclins à miser quoi que ce soit (Go-Betweens, Scientists, Triffids, Mental as Anything, etc.)**

Malgré de nombreux problèmes de distribution (compte tenu de l'immensité du territoire, elles doivent souvent s'en remettre au bon vouloir des grosses compagnies pour distribuer leurs disques), les *indies* ont prouvé leur importance, et le parrainage direct de Big Time ou de Hot Records par EMI ne fait que confirmer cette situation.

■ **Le moins qu'on puisse dire, c'est que la musique populaire australienne**



AC/DC: le métal aux culottes courtes.



Les Eurogliders: à ne pas confondre avec les Eurythmics (ceux-là viennent de Perth).



Hoodoo Gurus: se classent bons seconds dans la ferveur populaire australienne, juste derrière Midnight Oil. Une explication parmi d'autres: leur ardeur sur scène (205 spectacles en 1985!).

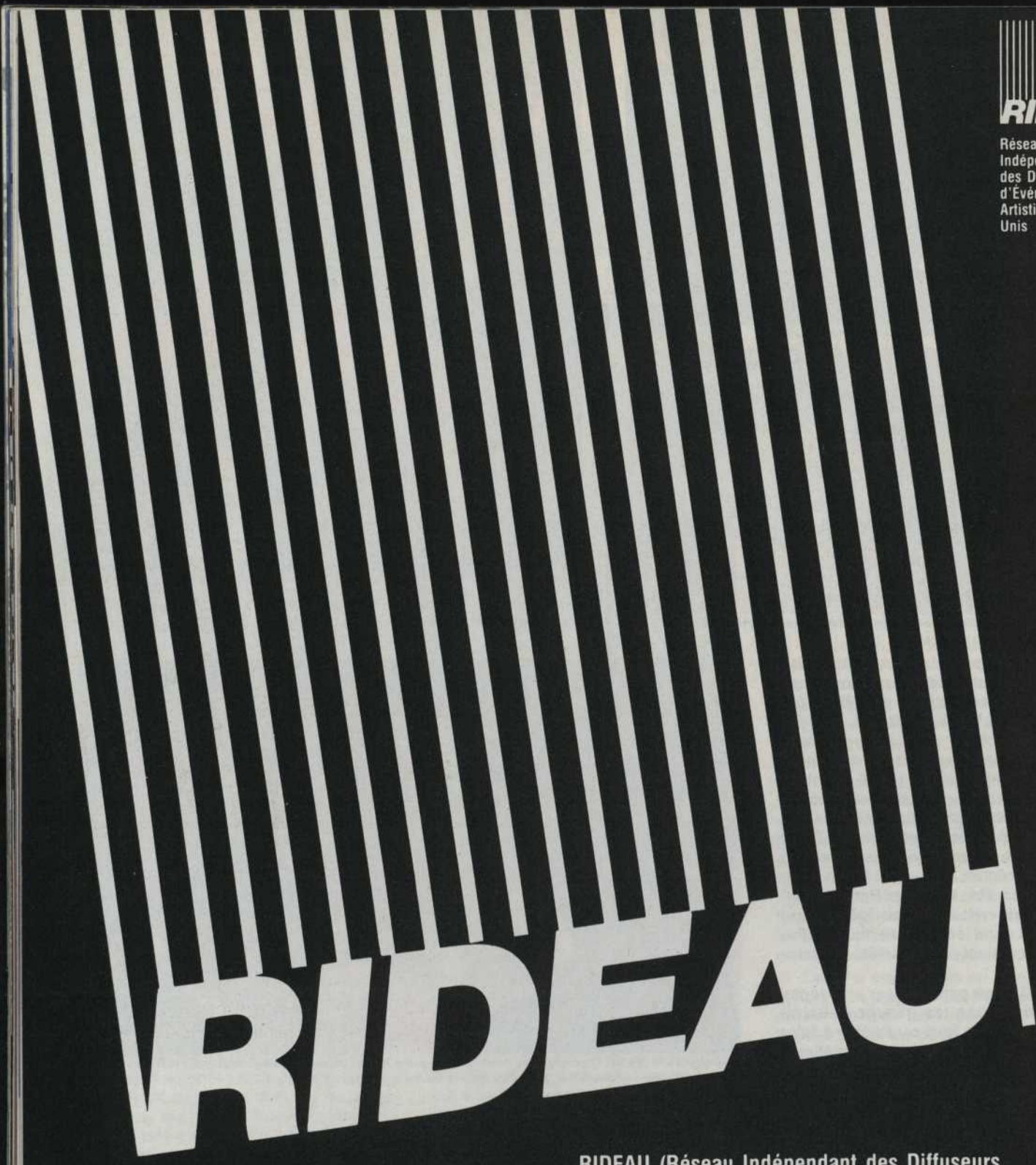
ne se limite pas au seul rock, beaucoup s'en faut. Que ce soit dans la catégorie fourre-tout du pop (Eurogliders, Men at Work, Do Re Mi, Models, Pseudo Echo), du heavy metal (AC/DC, Rose Tatoo et autres Angel City), du funk blanchi (INXS, Hunters and Collectors), ou même des inclassables (Severed Heads, avec leur pop industriel parfaitement dément; Dead Can Dance, l'équivalent des Cocteau Twins après un séjour de 2 ans chez les Papous; et le Warumpi Band, un ensemble de rockers aborigènes qui chantent dans leur propre dialecte Papunya), ce n'est pas la variété qui manque.

En fait, pour paraphraser une déclaration que tous les groupes australiens ont eu un jour ou l'autre à faire lorsque confrontés à des journalistes étrangers un peu bornés: «Ça n'existe pas, le «son australien»; c'est une invention étrangère!» ■



Midnight Oil (Peter Garret): des Australiens pure laine. Le mot «compromis» ne fait pas partie de leur vocabulaire, pas plus que le mot «humour», d'ailleurs.

AUX ANTIPODES DU ROCK



RIDEAU
Réseau
Indépendant
des Diffuseurs
d'Événements
Artistiques
Unis

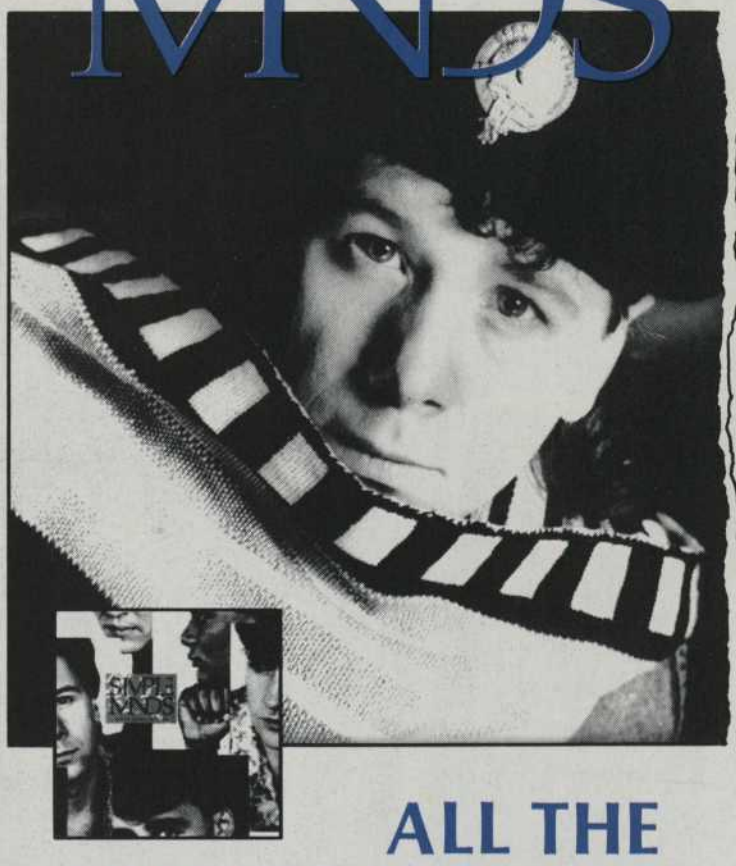
RIDEAU (Réseau Indépendant des Diffuseurs d'Événements Artistiques Unis)
Vous invite au troisième Spectacle Rideau
"SI LA CHANSON VOUS INTÉRESSE..."
Samedi le 24 Mai 1986 à 20H30

Maitre de Cérémonie: Michel Rivard
Direction Artistique: Mouffe

Rideau: Si la chanson vous intéresse...
Pour découvrir avant tout le monde
quatre futurs GRANDS de la scène...

Billets disponibles au guichet du Spectrum de Montréal.

SIMPLE MINDS



ALL THE THINGS SHE SAID

et

DON'T YOU (FORGET ABOUT ME)
en concert

le nouveau 45 t
extrait de l'album double platine

ONCE UPON A TIME

disponible en disque, cassette au
chrome et disque compact

L A T O U R N É E
D U P R I N T E M P S 1 9 8 6

Vancouver 29 avril
Edmonton 1er mai
Calgary 3 mai
Winnipeg 6 mai
Ottawa 16 mai
Montréal 17 mai

Surveillez leur concert spécial à Toronto cet été!

CULTURE CLUB

EST DE RETOUR
AVEC SON PLUS RÉCENT ALBUM



METTANT EN VEDETTE
LE 45 TOURS

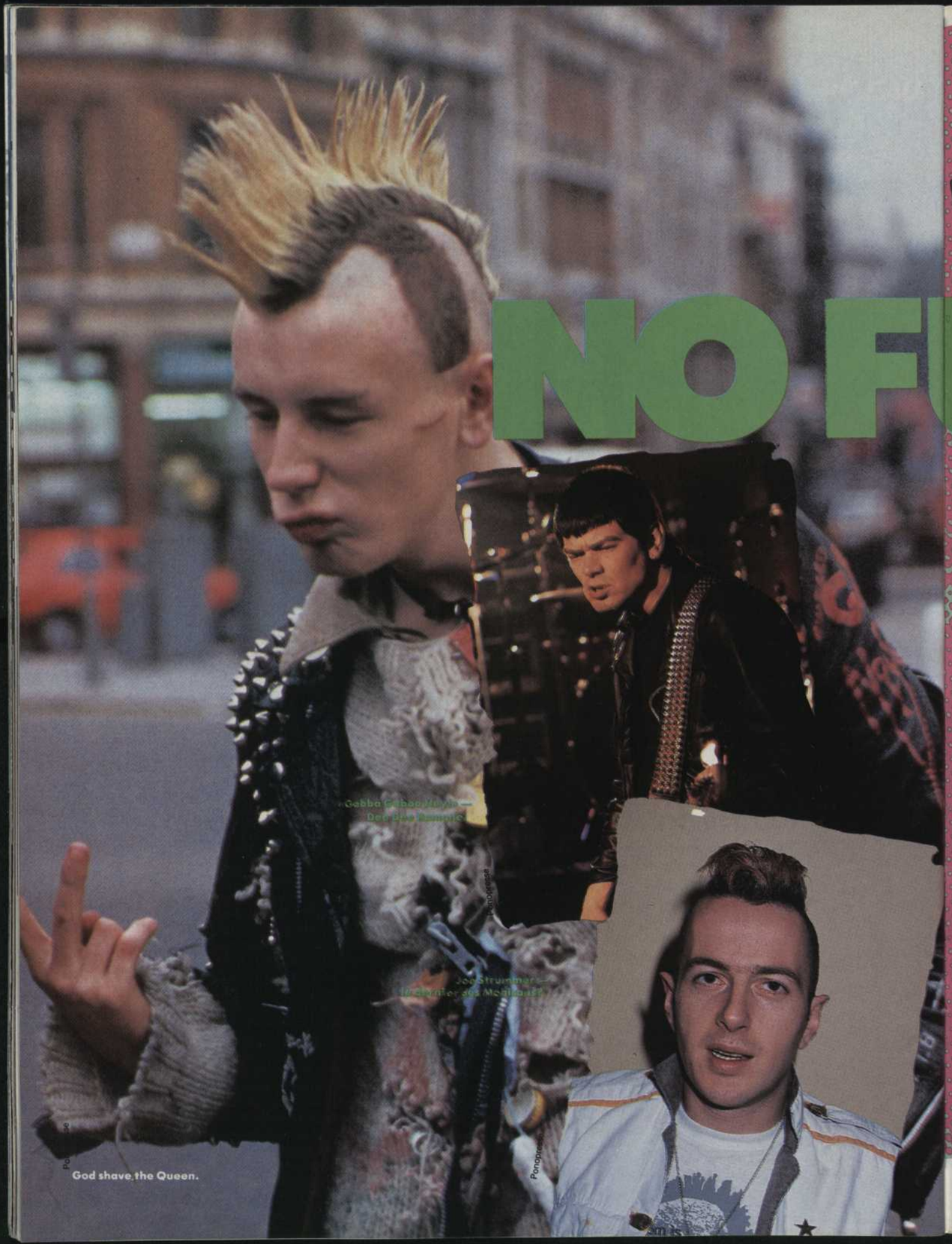
MOVE AWAY

DISPONIBLE EN DISQUE ET CASSETTE AU CHROME
PARUTION PROCHAINE DU DISQUE COMPACT

Les Disques Virgin Canada Inc.

distribution A&M RECORDS





PUNK: LES 10 ANS DU NO FUTURE

PAR CHRISTIAN BELLEAU

En prouvant que n'importe qui était capable de prendre un instrument et de se produire sur scène avec cent fois plus d'énergie que les dinosaures de l'époque, le punk réaffirmait l'accessibilité du rock en le dépouillant de ses artifices.

Plus encore, il redonnait aux kids des raisons de s'identifier à une musique que l'apathie de l'industrie du disque avait achevé de transformer en somnifère. Mais, dix ans plus tard, la boucle a été bouclée: les jeunes insoumis de 1976 sont devenus les dinosaures de 1986. Nous dirigeons-nous vers une nouvelle explosion qui les délogerait à leur tour?

THE CLASH:

Le jour où il quitta les 101ers, Joe Strummer déclara: «Hier je pensais être un con, et puis j'ai vu les Sex Pistols et je devins un roi». La première année de leur carrière fulgurante, les Clash furent les hors-la-loi et renégats les plus convaincants — même si cela tenait et tient encore du non sens et du cliché — du rock rebelle. Ils ne vécurent dans l'ombre de personne, pas même celle des Pistols. Leurs chansons, courtes et brutales comme des graffitis, furent les manifestes et les ordres de combat qui donnèrent au punk son sens et sa conscience sociale. Tels des guérilleros, les Clash dressèrent l'inventaire des avatars de la vie urbaine: prostitution, drogues, désespoir, émeutes, corruption, éviers de cuisine, lavages de cerveau, etc. Leur premier album, qui fut tout ce que Never Mind the Bollocks promettait mais n'était pas, se révéla être le fidèle polaroïd de l'Angleterre de 1977. Malgré les apparences, juste avant London Calling, la machine se cassa: Mick Jones devint un *guitar-hero* drapé de satin, Strummer, un activiste sénile et les Clash une parodie d'eux-mêmes, bref un groupe de rock comme les autres.

THE JAM:

N'ont jamais possédé l'originalité et la durabilité des Clash, ni approché la splendeur sonore et la subversité des Pistols. Furent pourtant reconnus comme l'un des groupes importants de 77. Primo, parce que leur musique prenait ses racines dans les années 70. Secundo, le groupe dégageait sur scène une énergie que seuls Clash et Pistols arrivaient à égaler: Paul Weller y jouait simultanément guitare rythmique et solo, et le duo Buckler/Foxton y développait une élasticité très proche du Rhythm & Blues des années 60. Tertio. même si The Jam cultivait jusqu'à l'impasse une image Mod/Union Jack/*My Generation*, Weller transcenda plus tard (avec All Mod Cons) les limites qu'il s'était imposées à l'âge de dix-huit ans. N'oublions pas qu'encouragée par le premier album, In the City, la presse anglaise salua The Jam comme le visage acceptable du punk.

BLONDIE:

«Je pense que le sexe est bon à vendre. C'est une valeur sûre» — (Debbie Harry). Le punk américain approcha le sexe avec une frénésie toute empreinte d'ironie. Si la plupart des filles qui s'y frottèrent ne réussirent qu'à ressembler à des gâteaux au fromage, seule Debbie Harry, avant Lady Madonna, atteignit le statut de Marilyn Monroe du rock. Son futur mari, Chris Stein, eut beau essayer de publiciser son groupe (avec le badge «Blondie is the name of a band»), Blondie persista, dans l'esprit du commun, à n'être qu'une blonde pulpeuse qui avait posé pour Playboy.

SIOUXSIE AND THE BANSHEES:

Siouxsie Sioux (Susan Ballion) fut un des cinq adolescents qui formèrent le Bromley Contingent (Bromley est un quartier de Londres). Sa principale préoccupation était alors d'assister à tous les spectacles donnés par les Sex Pistols, et de s'habiller de la façon la plus excentrique possible. Son style vestimentaire détermina d'ailleurs la mode qui dériva du mouvement punk. Siouxsie et Steve Havoc, avec Marco (futur Modèls) et Sid Vicious firent leur première apparition au Punk Rock Festival du 100 Club. Ce ne fut pas avant août 78 qu'elle se décida enfin à signer un contrat de disques. Ses premiers simples, *Hong Kong Garden, Mirage, Love In A Void*, brisèrent les règles de la logique, de l'espace et du temps. Les Banshees acceptèrent de jouer le jeu de la pop music pour l'exploiter et la confondre dans sa vanité et sa futilité. Ils ont toujours gardé une distance vis-à-vis du punk et ont ainsi préservé leur jeunesse intacte.

THE CRAMPS:

Jamais personne n'a réussi à classifier les Cramps. Jamais Lux Interior et Poison Ivy ne se sont laissés mettre en conserve comme de vulgaires petits monstres verts phosphorescents dans une boîte de Corn Flakes. Inspiration maléfique pour tous les punks américains, The Cramps enregistrèrent en 77 un des disques les plus abrasifs et décapants des seventies, Gravest Hits (*The Way I Walk, Human Fly, Surfin' Bird*). Passionné de films d'horreur de série B, le groupe semble directement sortir d'un épisode d'*Au-delà du Réel*: Interior a des allures de Frankenstein frappé par la foudre, Ivy de sirène muette et perverse, Bryan Gregory (plus tard remplacé par Kid Congo, ex-guitariste de Gun Club) de scientifique fou expérimentant le mur du

son sur sa Flying V à pois. Deux albums indispensables: Songs the Lord Taught Us et Psychedelic Jungle.

THE STRANGLERS:

Si de nos jours les Stranglers sont connus de tous, il y a une bonne raison à cela: en deux ans, de 1975 à 1977, ils ont donné plus de quatre cents représentations, se bâtissant un public fidèle et sans cesse grandissant. En 77, ils ne sautèrent pas dans le train en marche du punk, mais ils furent pourtant assez astucieux pour savoir de quel côté soufflait le vent du rock. Leur premier album, Rattus Norvegicus IV fit ainsi son entrée dans le palmarès national à la 6ème place, y resta pendant 12 semaines, devenant ainsi l'album le plus populaire de la Nouvelle-Vague. Au contraire des Jam, Boys ou Vibrators, qui connurent des transformations radicales d'image (et qui jouaient tous deux fois moins vite neuf mois plus tôt), les Stranglers s'en tinrent fidèlement à leur identité originale. En 1986, Cornwell, Burnell (basse), Greenfield (claviers) et Black (batterie) sont toujours ensemble. Le punk est passé à l'histoire, mais les Stranglers travaillent encore hors des sentiers battus dans l'espoir de changer nos idées préconçues.

THE POLICE:

Tous ceux qui pensent que Police était un groupe punk se mettent le doigt dans l'oeil. Ceux qui pensent que Police était un *BON* groupe punk se le mettent jusqu'au coude, et prouvent seulement qu'ils ne savent pas du tout ce qu'était le punk: un mélange hétéroclite de jeunes lions affamés, de non-musiciens et d'illustres inconnus. Police fut tout ce que vous voulez, sauf ça. Quand un bassiste de cabaret jazz (Sting) un guitariste français (Padovani, vite remplacé par un guitariste de rock progressif, Andy Summers) et un batteur fils d'un chef de la CIA (Copeland) se réunissent pour essayer de jouer le plus vite et plus mal possible, c'est ou bien pathétique (le simple *Fall Out*) ou bien risible (*Roxanne*), mais jamais crédible. Pour les punks de 1977, Police avait déjà des airs de croulants en chaise roulante qui profitaient de la Nouvelle-Vague pour se refaire une jeunesse. Mais la réalité, c'est une autre histoire...

ADAM & THE ANTS:

Stuart Goddard a eu la chance d'être mêlé au Bromley Contingent, avec Siouxsie Sioux et Billy Idol. Résolument narcissique, Stuart changea son nom pour celui d'Adam. Il forma Bazooka Joe en 75, B-Sides en 76, puis la première version des Ants en fin 76, composée des futurs batteurs et guitaristes de Bow Wow Wow, Dave Barbarossa et Matt Ashman, et du futur bassiste de Monochrome Set, Andy Warren. Le groupe se sépara en mars 1982 après avoir connu un succès mitigé surtout grâce aux premiers simples (*Dog Eat Dog, Antmusic* et *Kings of the Wild Frontier*) qui mêlaient hard-rock et rythmes africains avec un certain bonheur voué, cependant, à l'éphémère.

THE DEAD BOYS:

La formation de 1977 comprenait Jimmy Zero (guitare), Jeff Magnum (basse), Johnny Blitz (batterie), Cheetah Chrome (guitare) et Stiv Bators (chant). Le groupe s'est fait connaître en ouvrant le show des Damned, premier groupe punk anglais à jouer aux USA en 1977. Les Dead Boys enregistrèrent en 77 et 78 deux albums sur Sire. Le premier s'intitule Young, Loud and Snotty et c'est encore la meilleure description que l'on peut en donner.

SEX PISTOLS:

Grâce à leur hymne *Anarchy in the UK*, furent reconnus comme l'archétype du groupe punk et les instigateurs du mouvement en Angleterre. Poussés par l'enthousiasme de McLaren — leur futur gérant — quatre adolescents de Shepherds Bush se rencontrèrent à la boutique Sex et en octobre 75, formèrent un groupe. En novembre, leur premier spectacle fut interrompu après dix minutes et en 76, le Marquee les expulsa, les forçant à créer leur propre club, le El Paradise. Par leurs commentaires sur la terne vie de banlieue, les Sex Pistols incarnèrent le punk dans son esprit le plus anarchique et contradictoire. Si les Ramones firent jaillir l'étincelle en Angleterre, les Pistols donnèrent au punk ses dimensions sociales et mythiques.

MALCOLM McLAREN:

A voulu changer, en 76, la face d'une scène musicale londonienne animée par et dirigée vers de «vieux hippies» de trente ans. Y a réussi avec l'aide d'un groupe jeune et frais issu de la rue et représentatif. Gérant des NY Dolls, auxquels il tenta vainement de faire endosser la cause du communisme, il fit fortune en profitant d'un mouvement dont il faisait croire qu'il était l'unique responsable. Depuis la séparation des Pistols, il survit en pillant la culture des pays sous-développés. A élevé l'opportunisme au niveau des Beaux-Arts.

JORDAN:

De blonde bien enveloppée et de médiocre artiste de musical-hall, est devenue la première, et sans doute la dernière, pin-up du punk. S'est rendue célèbre grâce à de flamboyants maquillages et à son rôle dans *Jubilee*, le film de Derek Jarman qui commit l'erreur d'utiliser le punk sans en faire partie (musique signée Adam & the Ants, décors de Severin des Banshees).

GENERATION X:

Billy Idol écourta ses études en philosophie pour d'abord se joindre au Bromley Contingent et ensuite former Chelsea avec Gene October. Puis le groupe se transforma en Generation X, et bientôt Idol délaissa la guitare pour le chant et ses poses de rock star. Une approche mélodique fit d'eux un groupe décrié, et, en ce sens, le plus subversif. L'énergie brute de leurs premiers simples témoigna de préoccupations plus esthétiques que politiques. Le deuxième album, Valley of the Dolls, leur fit perdre tout intérêt; mais, plus tard, *Dancing with Myself* propulsa Billy vers des sommets rarements atteints par un ex-punk anglais.

THE RAMONES:

En 77, un set des Ramones ne dépassait jamais trente minutes. Et c'était largement suffisant pour rendre fous les fans d'Elton John ou des Eagles. Rapides comme une éjaculation précoce, leurs chansons (*Blitzkrieg Bop, Cretin Bop, Judy is a Punk*) érigeaient, brique par brique, le mur de son qui bâtit leur réputation. Ils furent au rock ce que Tex Avery fut aux cartoons: un rire moqueur et un bol d'air purificateur. Déclenchèrent sans le vouloir la vague punk anglaise en jouant au Dingwalls de Londres en 76 devant un public composé, entre autres, des futurs membres des Sex Pistols, Clash, Pretenders et Damned. Aujourd'hui, ils enregistrent leurs albums dans une indifférence généralisée.

100 CLUB:

Lieu mythique du premier festival punk. S'y rencontrèrent, le 24 septembre 76, Sex Pistols, Clash, Banshees, Damned, Vibrators et Buzzcocks.

THE PATTI SMITH BAND:

Lorsque Patti Smith mit les pieds à Los Angeles en 74, il y avait seulement vingt personnes pour la voir. Cependant, par la suite, ces vingt personnes formèrent probablement autant de groupes. La fonction essentielle du groupe fut de réveiller le pays au son d'un rock connecté sur la première vague punk psychédélique de 65-68. Inoubliable, Patti fut le phare de tous les punk rockers de la planète. D'autres groupes ont ainsi catalysé l'énergie des punks en 76: les New-York Dolls, les Stooges, le Mc 5 et le Velvet Underground, qui furent les premiers à explorer la face cachée du rock.

VIVIENNE WESTWOOD:

Grande prêtresse du punk anglais. Co-propriétaire, avec Malcolm Mc Laren, de la boutique Seditionnaries (autrefois Sex, Too Fast

To Live et Let It Rock) dont elle fut le designer. Créa un nouveau marché en réaction contre le monopole des grandes chaînes de magasin. Originales et extrémistes, ses créations — Clothes for Heroes — se voulurent des manifestes exprimant une attitude et un engagement qui se devaient d'attiser la confrontation dans la rue. Une de ses oeuvres controversées: un T-shirt montrant un jeune garçon entièrement nu.

THE DAMNED:

En octobre 76, Nick Lowe produisit le simple *New Rose* dans un studio huit pistes. Ce fut le premier témoignage sur vinyle de punk anglais, précédant ainsi le premier 45 tours des Sex Pistols de six semaines. Uniquement par courrier, *New Rose* se vendit à plus de 4 000 exemplaires et les Damned atteignirent même le hit-parade (no 21 en février 77) lorsque United Artists signa leur contrat de distribution. La formation du début se composa de quatre autodidactes issus du prolétariat: Captain Sensible, Dave Vanian, Bryan James et Rat Scabies. La cacophonie qu'ils provoquèrent était si terrifiante qu'elle en devenait grandiose. Avec Pistols et Clash, ils constituèrent la pierre angulaire du punk anglais.

THE SAINTS:

Le premier et seul groupe punk australien connu. A Brisbane, en 74, Chris Bailey forma d'abord Kid Galahad & the Eternals, puis en 75, The Saints. Ils enregistrèrent leur premier 45 tours (*I'm Stranded*) sur leur propre label indépendant, Fatal Records. Leur son cru et brouillon rappela celui des Ramones et des groupes de la scène anglaise.

KING'S ROAD:

Fut au tout début le centre nerveux du punk, surtout autour de World's End dans Chelsea. Malheureusement, l'avenue devint vite la proie des requins de la mode. On put y trouver, entre autres, les inabordables collections punk-chic de Zandra Rhodes, les vêtements bondage pour tous de la boutique Body Shop et des milliers de badges, plus affreux les uns que les autres.

TELEVISION:

Tom Verlaine aimait le punk pour son énergie, mais il le trouvait un peu trop bruyant à son goût. Et pourtant, le fondateur de ce groupe unique fut celui-là même qui, en 74, a découvert le CBGB où il transplanta la nouvelle scène musicale newyorkaise. Mieux encore, ce guitariste acide et ce compositeur illuminé est responsable d'un des disques américains les plus cruciaux des seventies. Et en effet, les titres de Marquee Moon, de *See no Evil* à *Friction*, de *Torn Curtain* à *Elevation*, sont encore des points de référence pour tous les groupes qui veulent affirmer leur différence face au Grand Égalisateur.

THE VIBRATORS:

Au départ un groupe de rythm & blues décent qui impressionna le manager du 100 Club. Grâce à Ron Watts dont, ils purent participer au Punk Rock Festival de 1976. Pour l'occasion, ils se coupèrent les cheveux et gagnèrent les faveurs de Chris Spedding. S'ils avaient été moins farouches vis-à-vis du mouvement, ils auraient pu se faire accepter des puristes. Seulement, ils engagèrent Ian Hunter pour marquer leur désintéressement du punk. On se souviendra pourtant des Vibrators pour le classique de punk kitsch qu'était *Pogo Dancing*.

BROMLEY CONTINGENT:

Premier rassemblement des partisans du punk. Composée entre autres, d'Adam Ant, Siouxsie Sioux et Billy Idol, la bande sillonna de long en large la *main* du punk, King's Road; pour échapper à l'ennui, elle en créa le vocabulaire, les poses et les attributs vestimentaires, prouvant ainsi qu'avant d'être un phénomène musical, le punk témoignait d'une volonté de se démarquer de la masse.

SUICIDE:

Seulement en 1976, Alan Vega et Martin Rev reçurent sur la gueule le plus de canettes de bière vides qu'il est possible d'en imaginer. Mais, stoïques, les deux membres du premier combo électronique moderne tentèrent quand même de convertir tout New-York à leur rock névrotique et minimal. Essentiel, le premier album de Suicide demeure un des classiques définitifs de cette époque (*Cheree, Girl, Johnny, Ghost Rider*).

CBGB:

En 1973, Hilly Kristal ouvrit les portes de son club country, blue grass et blues en-dessous d'un refuge de paumés dans le sordide quartier du Bowery. Puis, Tom Verlaine et Richard Hell convainquirent Kristal de se plier au goût du jour, le rock'n'roll. De 1974 à 1975, le CBGB devint une institution fréquentée par tous les piliers du punk et, plus tard, de la nouvelle vague américaine: Suicide, Blondie, Ramones, Talking Heads, Dead Boys, Television, The Shirts, The Voivoids, Dead Kennedys... Le club existe toujours; sa politique est encore la même: le spectacle doit être intéressant.

THE BUZZCOCKS:

Ont joué pour la première fois avec les Pistols au Free Trade Hall de Manchester en juillet 76. Originaires de cette ville, les Buzzcocks possédaient cette sensibilité typique aux Anglais de la zone industrielle du nord (Joy Division, The Smiths, Durutti Column). L'archinihiliste Howard Devoto travailla cinq mois avec eux, avant de fonder Magazine. Le guitariste virtuose Pete Shelley passa au chant, remplacé par Steve Diggle à la guitare. Furent reconnus pour leurs idées originales, leur humour communicatif et leurs chemises faites à la main dans le style Mondrian. Leurs chansons enthousiastes enivraient par leur cynisme et leur rapidité (*Orgasm Addict, Boredom, Breakdown, Fast Cars, What do I Get?*).

THE RICH KIDS:

Perçu comme le Paul Mc Cartney du punk, Glen Matlock — bassiste et brillant compositeur des Sex Pistols — fut rapidement mis à la porte pour être remplacé par le meilleur ami de Rotten, Sid Vicious. Dégoûté de la vie, Matlock fonda avec Midge Ure (futur Ultravox) et Rusty Egan (futur Visage), ce groupe de rock plus pop que punk. Les Kids réalisèrent un album, l'excellent et sous-estimé Ghosts of Princes in Towers, avant de sombrer dans l'oubli. En fait, le seul défaut de Glen Matlock fut d'avoir été trop calé en musique pour les punks de 76.

THE ROXY:

Situé dans Covent Garden, le Roxy ouvrit ses portes le 14 décembre 76. Fut le premier club à offrir une chance aux jeunes de se rencontrer et de faire de la musique ensemble. Après le Dingwall's, le Rock Garden, le Marquee et le Nashville Rooms, ce fut la meilleure tentative pour cimenter le mouvement punk et, de ce fait, le Roxy fut considéré comme une grande menace pour le système. La violence et la dégénérescence escomptées par la presse n'eurent jamais lieu.

THE HEARTBREAKERS:

Le punk américain fut davantage relié à l'ennui qu'au chômage, à la bande dessinée qu'à la politique. Il passa son temps à se défier lui-même plutôt qu'à se définir. Ce fut le cas de Johnny Thunders, ex-guitariste des New-York Dolls et premier pastiche de Marlon Brando et James Dean. Peu soucieux de joindre les rangs d'un mouvement quelconque, Johnny fut malgré lui le symbole incontesté du punk américain. En faisant ingurgiter à son cerveau T.V., drogues, alcool et porno, il enfanta un chef-d'oeuvre de rock'n'roll frénétique: *L.A.M.F.*

JOHN PEEL:

Seul disc-jockey anglais à avoir pris le punk au sérieux à l'époque. Ignorant protestations et insultes, fut le tout premier à faire tourner les Ramones sur les ondes. Plus tard, organisa des sessions en direct avec les Banshees, Buzzcocks, Slits et Damned. John Peel permit donc à la jeunesse du pays tout entier de découvrir le Punk Rock.

POGO:

Pas de danse qui permettait une liberté d'interprétation considérable de toute la partie supérieure du corps. Le contact physique était vivement recherché afin de propulser le corps en hauteur ou atteindre un effet suggéré par le rythme ou l'ambiance. La petite histoire veut que ce soit Sid Vicious qui, sans le vouloir, l'ait inventé lors d'un spectacle des Ramones à Londres. Sid sautait le plus haut possible afin de voir le groupe, et toute la salle crut qu'il essayait de danser. Ce qui prouve que tous les troupeaux du monde ont besoin d'un berger...

L'ÉPINGLE À NOURRICE:

Comment se fait-il qu'un outil habituellement réservé aux bambins soit devenu l'emblème du mouvement punk? Facile. Rotten, n'ayant plus de pennies pour regarnir sa garde-robe, prit l'habitude de retenir les lambeaux pendouillants de ses vieux haillons à l'aide d'épingles à couches. Tout le monde crut que Johnny inventait la mode du pauvre. Elle fut d'ailleurs reprise maintes et maintes fois depuis par d'éminents couturiers (Zandra Rhodes) qui passent leur vie à exploiter la misère des prolétaires pour le plaisir des riches Anglais blasés.

SKINHEADS:

Qu'est-ce qu'un punk en 1986? Beaucoup de gens pensent que les Skinheads sont les descendants directs des punks de 1976. Erreur. Ils existaient déjà en Angleterre à la fin des années 60, s'amusant à casser les dents des vieux hippies en écoutant les succès du rock steady (l'ancêtre du reggae, après le ska). Le mohican, de son côté, n'est pas plus punk que le pape n'est italien. Car, par définition, le punk rocker de 76 refusait l'uniforme; il recherchait tout ce qui pouvait le différencier de la masse de moutons bêlants, c'est ce qui le rendait si particulier et *subversif*.

THE TALKING HEADS:

«Travailler dans un groupe est pour moi un effort conscient d'annihiler toute idée d'individualité, et donc celle de héros». C'est David Byrne qui parle. Avec Chris Frantz (ex-Beans), Byrne (ex-Bizad) forma dont les Artistics en 73, puis les Talking Heads à l'arrivée de Tina Weymouth en 75. De trio, le groupe devint quatuor grâce aux claviers de Jerry Harrison (ex-Modern Lovers). Le premier album, intitulé 77, restera à jamais une oeuvre maîtresse du rock new yorkais, et la chanson *Psycho Killer*, l'hymne de tous les psychotiques fauchés. Sans avoir été ouvertement punk, les Heads furent pourtant toujours significatifs dans le contexte. Ils agrémentèrent les soirées du CBGB avec les Ramones, Blondie, Suicide et Television avant d'effectuer un tournant décisif déterminé par le nouvel ami de David, Brian Eno. Depuis, les Heads n'ont jamais réussi à retrouver la folie et la magie d'antan.

T-SHIRT:

Ce vêtement minimal fut pour le punk d'une utilité sans limite: que ce fusse par le nom d'un groupe, une publicité marrante (de Stiff Records), une exclamation (Fuck!) ou un parti-pris politique (Rock Against Racism) le T-shirt servit à montrer les couleurs de son propriétaire. Mieux encore, l'aspect créatif et quelque peu nihiliste du punk alla jusqu'à y faire apparaître l'art abstrait. En 1976, des groupes comme The Clash, Generation X et Buzzcocks peignirent sur leurs T-shirts et chemises des oeuvres graphiques inspirées de Mondrian et Jackson Pollock.

FANZINES:

Petits journaux faits maison qui traitent exclusivement des groupes favoris de leur éditeur, souvent seul à en écrire les textes, à en faire la mise en page et la distribution. Entre 76-77, les principaux fanzines punk furent anglais: Sniffin' Glue, London's Burning, Rotten to the Core, Situation 3, Flicks, These Things, Shy Talk, New Pose, Standed, Ripped & Torned, Vive la Résistance, New Wave. Le seul fanzine punk américain valable fut Punk Magazine.

SID VICIOUS:

Première victime du punk. A cru toutes les âneries que la presse anglaise a rédigé à son sujet. Pathétique, son cheminement cahotique le mena au meurtre de son amie, Nancy Spundgen, et à son propre suicide. Il y en a qui voulurent voir là une histoire d'amour passionné (comme le cinéaste Alex Cox qui réalise sa biographie, *Love Kills*). Voyons plutôt là une naïveté excessive de la part d'un gamin de 19 ans, ravagé par l'alcool et les drogues dures qui n'a pas su vivre à la hauteur de sa légende.

DON LETTS:

Réalisa en super-8 le premier film punk, *The Punk Rock Movie*, puis les vidéos des Clash, Costello, PiL et Pretenders. Ce rasta jamaïcain travailla également comme DJ au Roxy; il permit ainsi l'intrusion du reggae dans l'univers punk, provoquant un clash culturel fertile et sans précédant. Don Letts est aujourd'hui membre du nouveau groupe de Mick Jones, Big Audio Dynamite.

THE SLITS:

Premier groupe punk entièrement féminin. Leur attitude rebelle et je-m'en-foutiste, leur refus de la dépendance passive au profit de l'action fut un avancement radical pour les femmes dans le rock. Aux côtés de Arri Up, Tessa, Palmolive, Kate Korus et Viv Albertine, même le punk figura comme une vieille rengaine répétant les clichés éculés des sixties.

STIFF:

Avec Virgin, Rough Trade et Illegal, un des plus importants labels indépendants de cette époque. Dirigé par Jake Riviera, Stiff en fut un des plus féconds et prospères, grâce surtout à Costello, Nick Lowe, Ian Dury, The Damned et The Plasmatics. Sans leur acharnement, les grosses compagnies de disques seraient demeurées muettes et impassibles. Pour arriver à ses fins, Stiff matraqua le marché avec affiches, auto-collants, T-shirts et badges (If it ain't stiff, it ain't worth a fuck!»)

RICHARD HELL & THE VOIVOIDS:

Originalement dans les groupes Neon Boys et Television (d'avant Marquee Moon), Hell forma en 1977 les Voivoids avec Robert Quine, guitariste fou et/ou génial qui travaille actuellement avec Tom Waits (Rain Dogs), Lou Reed et Brian Eno. Richard Hell fut, tout comme Tom Verlaine, le principal moteur de la nouvelle vague américaine. Et son album Blank Generation fut la bible de tous les intellectuels paumés et punk rockers de la ville de New-York. On peut le voir dans le film de Ulli Lommel, *Blank Generation* — et dans *Desperately Seeking Susan* — jouer le rôle du cadavre.

MONTREAL 77:

Montréal eut aussi sa scène punk locale, active et bouillonnante. Ses groupes se nommèrent Arthur May's Dilemma. The Aliens, The Young Adults, The Normals, 222's et The Unknowns. Ses lieux de rencontre furent d'abord l'Hôtel Windsor, puis le 364 St-Paul O. et l'Hôtel Nelson. Son fanzine s'appela *Surfin' Bird*, édité par Bill Varvaris; son Festival punk eut lieu à Mc Gill en hiver 78, où se rassemblèrent plus de 1200 personnes. À partir de là, le punk devint une mauvaise blague...

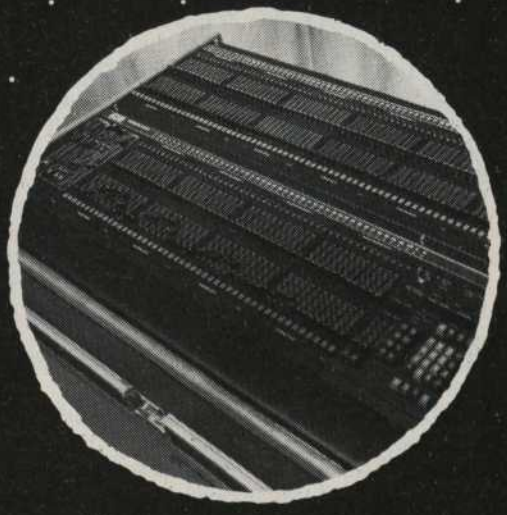
ET TOUS LES GROUPES

qui étoffèrent le punk et en firent un mouvement plus qu'un simple feu de paille: Eddie & the Hot Rods, Slaughter & the Dogs, Adverts, Subway Sect, The Boys, 999, Lurkers, Eater, Cortinas, Fall, Penetration, Wire, Boomtown Rats, Stilettos, Dictators, DOA, Contortions, Teenage Jesus & the Jerks, Diodes, Drones, Viletones, Sham 69, Mink De ville, Pere Ubu, Devo, Erasers, Lydia Lunch, Screamers, Mars, Germs, Teenage Head, DNA, Weirdos, Zeros, Dils, Nuns, Avengers, Crime, Victims, DMZ, Willie Alexander, Undertones, Nervous Eaters, Modern Lovers et les autres, et les autres et les autres. ■

éclairage

la nuit blanche

LOUEZ... LA LUMIÈRE





- plus de 400,000 watts d'éclairage.
- Studio multifonctionnel (émissions de télévision, salle de répétition, vidéo clips, commerciaux) où tout peut être réalisé avec une multitude d'effets visuels spéciaux.
- distributeur exclusif des fameux projecteurs de poursuite Lycian.





- unique détenteur au Québec d'une console d'éclairage Avab, 96 gradateurs, avec assignations programmables (cue patch).
- comptoir de vente et location d'équipement d'éclairage professionnel.
- service de conception et installation fait par une équipe de techniciens spécialisés et dynamiques.
- transport effectué pour un service rapide et des tarifs au pair.
- situation stratégique.
- au coeur de l'action.







840 Boland, Trois-Rivières (Québec) G8Z 4H2 819-372-0600

GUY LALIBERTÉ
UN PDG CRACHEUR DE FEU

PAR LAURENT SAULNIER

De 1980 à 1983, une bande de pouilleux envahissait Baie St-Paul, petit village bourgeois et conservateur de la région de Charlevoix. Ces freaks pacifiques étaient les organisateurs du plus important rassemblement d'amuseurs publics au pays, la Fête foraine de Baie St-Paul. S'il n'y avait eu que ça, ce n'aurait pas été si mal. Le problème, c'est que ces hippies avaient la mauvaise habitude de se balader sur... des échasses!

C'est des Échassiers de Baie St-Paul que vient Guy Laliberté, l'honorable Président directeur général du Cirque du Soleil. Et cracheur de feu pour passer le temps. L'histoire de Guy Laliberté est un *success-story* typique des années 80. «La première fois que j'ai fait une fugue, j'avais 14 ans. Pour tout message, j'avais laissé sur la table de cuisine un texte de Khalil Gibran.» Guy Laliberté, c'est la conscience sociale des années 70 fondue dans l'entrepreneurship des années 80. Son film favori en est la preuve flagrante: *Hair* de Milos Forman.

«Le principal problème avec les Échassiers et la Fête foraine, c'était l'administration. Carrément anarchique. En 1984, quand on nous a demandé de préparer quelque chose pour le 450ième anniversaire de la découverte du Québec par Jacques Cartier, on s'est rendu compte qu'on ne pouvait plus fonctionner comme ça, on se retrouvait avec un budget de 1,4 million!» C'est là que naît le Cirque du Soleil. Ce qui, pour le Commissariat aux fêtes du gouvernement du Québec, était un coup de dés pour amener les célébrations partout en province au cours du triste été 84, devint une des plus importantes manifestations et une des étoiles les plus brillantes de la constellation culturelle québécoise.

«À l'époque, les négociations étaient ultra-difficiles. On était le chien dans le jeu de quilles des gros producteurs comme Fournier ou Latraverse. Clément Richard ne croyait pas du tout au cirque. Pour lui, on n'était qu'une bande d'anarchistes qui venait foutre le bordel. Si on a réussi, c'est parce que René Lévesque a tordu le bras à Richard.» Tout au long de l'entrevue, ce sera le P.D.G. qui parlera. Rarement le cracheur de feu. Mais le P.D.G. parle avec la fougue, la chaleur, la passion du cracheur de feu, de l'artiste.

Ces deux parties de Guy Laliberté sont indissociables. L'homme d'affaires ne détesterait probablement pas travailler avec le costume du comédien. «Cette année, je reviens sur scène. Pour deux raisons. La première, c'est pour satisfaire un besoin artistique très personnel, évidemment. La deuxième, c'est pour revenir à la base. Je veux prendre le temps de me retremper là-dedans parce que la progression de l'entreprise est tellement grande que les gens qui font le spectacle ne suivent plus les administrateurs.»

LE CIRQUE DE 1986

«Le spectacle du Cirque du Soleil est unique, novateur. Il s'agit de disciplines olympiques sans compétition. On véhicule la bonne forme, la santé, le conditionnement physique, l'attention de son corps avec une implication théâtrale, ce qui fait notre originalité. On a observé des cirques européens, américains et orientaux. Ensuite, on a sélectionné les meilleurs numéros de ces derniers et comme on ne possède pas de tradition de cirque, on a pu faire ce qu'on voulait, dans la mesure de nos capacités, sans choquer qui que ce soit. On fait actuellement notre histoire du cirque et ça, c'est très stimulant. On jette les bases et on donne une identification très personnalisée à notre cirque. En Europe, comme partout ailleurs, le cirque se meurt, prisonnier de ses traditions. On vit en 86 et on fait un spectacle de 86.»

«Notre première différence, c'est la théâtralité. Les autres cirques ne font qu'enchaîner numéros après numéros. La deuxième, ce sont les effets spéciaux, lumières, éclairages. On a une approche de spectacle, on donne un support aux numéros, ce n'est pas seulement huit spots blancs qui éclairent la piste. Troisièmement, on a décidé de ne pas avoir d'animaux parce qu'on préfère créer des emplois plutôt que nourrir un éléphant pour le même prix. Mais on en aura peut-être un jour. Certains numéros d'animaux sont en accord avec l'esprit du Cirque du Soleil. Quatrième chose, on a mis de côté la musique traditionnelle du cirque pour faire valoir des compositions originales de René Dupéré. En 1985, la musique était interprétée par la Fanfafonie, cette année, elle le sera par 14 synthétiseurs et un ordinateur. De plus, cette année, on aura des invités spéciaux: un groupe de contorsionnistes chinois, gagnant d'un clown d'argent au festival de Monte-Carlo, fera une partie de la tournée du Cirque du Soleil.»

«Les cracheurs de feu, comme les cirques, sont une race en voie d'extinction. Bien sûr, si tu vas sur la place Beaubourg à Paris, tu vas en voir quelques-uns qui ont la face toute brûlée, c'est affreux. J'ai appris à cracher le feu à Hawaii avec du monde qui vivait traditionnellement avec cet élément, des gens qui ont un contact presque sensuel avec le feu. Je suis tellement rationnel que les seuls moments où je me permets une certaine transe, c'est lorsque je fais mon numéro.»

«Réussir à bien cracher le feu implique une technique de respiration de tout premier ordre. Tu ne peux absolument pas te lever un matin et t'improviser cracheur de feu. Ça te prend un entraînement et une formation solides. Habituellement, je dis que je fais mon numéro avec du lait parce que je n'ai pas envie que quelqu'un essaie et se fasse mal. Moi, je mets des produits pour protéger les pores de ma peau, je me prépare mentalement, je me masse. Quand je suis en piste, je suis en complète méditation et en même temps très alerte aux éléments extérieurs. Il faut une confiance inébranlable en soi et en ses moyens.»

Le Cirque du Soleil, c'est une des plus dynamiques entreprises culturelles. 50 spectacles en 84, 160 en 85, 200 en 86. Budget de 1,4 million en 84, 2,3 en 85, 3,4 en 86. Nombre d'employés: 65, incluant artistes, techniciens, administrateurs. Ce qui était un pari en 84 est devenu une entreprise solide et efficace deux ans plus tard. Un peu comme le phénomène Michel Lemieux. «Lemieux? Il est génial!»

À 26 ans, Guy Laliberté est un homme heureux. Il a réussi à garder et à concilier l'émerveillement de l'enfant, la conscience sociale de l'adolescent et l'esprit d'entrepreneurship de l'adulte. Et il a encore plein de projets pour le Cirque du Soleil. «Bientôt, nous aurons un endroit permanent pour mettre au point tous nos spectacles. La ville de Montréal nous a cédé l'ancienne caserne de pompiers no. 7.



Guy Laliberté: sous son costume d'homme d'affaires se cache une âme de comédien.

LE CIRQUE DU SOLEIL
TOURNÉE 1986

Vancouver (Vancouver Children's Festival)	20 au 27 avril
Vancouver (Expo 86)	1er au 11 mai
Sherbrooke	16 au 22 mai
Rhode Island (U.S.A.)	28 mai au 1er juin
Montréal (Vieux-Port)	6 juin au 1er juillet
Québec	5 au 27 juillet
Laurentides	1er au 7 août
Toronto	13 août au 1er septembre
Ottawa	6 au 14 septembre
Laval	19-20-21 septembre

Possibilité de prolongations
Horaire sujet à modifications

Grâce à ce quartier général, notre prochain spectacle sera encore meilleur et nous prévoyons pouvoir tourner pendant deux ans à travers l'Amérique au grand complet. Nous voulons aussi faire un spectacle avec un orchestre symphonique à la Place des Arts, pour ensuite amener l'orchestre à jouer sous le chapiteau avec nous. Nous voulons employer des rayons laser, la fibre optique, les nouvelles technologies.»

«À 30 ans, je ne serai probablement plus avec le Cirque du Soleil. J'aimerais prendre deux années sabbatiques pour faire le tour du monde en voilier. C'est un rêve que je caresse depuis très longtemps. Ensuite, pour réaliser mon deuxième rêve d'enfant, il faudra attendre la chance. Je voudrais rencontrer des extra-terrestres!»

J'ai été plus chanceux que lui. Un P.D.G. qui crache du feu, ce n'est pas tellement loin d'un extra-terrestre... ■



Harold Beaulieu

«Je suis tellement rationnel que les seuls moments où je me permets de tomber en transe, c'est lorsque je fais mon numéro».

DISQUES

PAR CHRISTIAN BELLEAU, MARIE-CATHERINE GIGUÈRE, FRANCIS JUNEAU, GÉRARD LAMBERT, LOUIS LÉGER ET LAURENT SAULNIER.



ROLLING STONES
Dirty Work

Rolling Stones Records OC 40250

En roulant si longtemps, les Rolling Stones finissent par amasser plus que de la mousse. La fortune leur a souri dès le début, faisant vite mentir le proverbe. L'endurance leur amène depuis l'ironique respectabilité de voyous millionnaires, bums de luxe qui jet-settisent plein tube d'un côté, apôtres de l'éternelle révolte adolescente de l'autre. N'importe quel psychologue de télévision communautaire nous dirait que cette rébellion consiste aujourd'hui à réclamer le pouvoir d'achat de papa-maman avant la fin du monde prévue, comme chacun sait, pour la semaine prochaine. Avec cette nouvelle livraison, les Stones perpétuent leur propre tradition: pourquoi changer une formule gagnante?

On retrouve ici l'énergie brute et les rudes arêtes du son qu'on leur connaît. Mais il y manque quelque chose, ou plutôt quelqu'un: Ian Stewart, surnommé le sixième Stone, pianiste et homme-à-tout-faire du groupe, mort le 12 décembre dernier d'une crise cardiaque. Le disque lui est dédié mais cela ne suffit pas à maintenir son héritage spirituel, sa foi inébranlable en la transcendance du rock. Les gestes sont les mêmes, mais on voit les ficelles. Peut-être qu'une bonne part du goût pour le travail bien fait est disparue avec Stewart. Le mix par endroits sonne «garroché».

Écouter *Too Rude*, par exemple, n'est même pas drôle. Rien ne vient relever la production anémique. *Sleep Tonight*, la seule ballade, a un côté touchant si on l'entend comme une berceuse pour Stu, mais musicalement on regrette l'emphase de *Wild Horses* ou le pathos de *Angie*. Jimmy Page, Tom Waits, et Bobby Womack ont participé à l'enregistrement et l'on ne s'en aperçoit même pas. De bonnes chansons au texte très punché perdent beaucoup de poids par manque d'équilibre sonore. Il faut refaire le mix à l'égalisateur, remonter la basse à peu près partout, dans *One Hit (To The Body)*, par exemple, pourtant une des pièces réussies. *Winning Ugly* sort aussi du rang, et *Harlem Shuffle*, qui remonte à 1963 (Relf/Nelson), séduit par son ambiance trouble et sa mélodie bleutée. F.J.

VAN HALEN
5150

WEA 92 53941

Des millions de fans se posent aujourd'hui cette question: Van Halen, sans David Lee Roth, est-ce encore Van Halen? La réponse est simple: oui, oui et oui. On le sait, dans le groupe, les frictions étaient plus que fréquentes. Après chaque concert, le batteur Alex Van Halen quittait la scène côté cour, tandis que David Lee Roth la quittait côté jardin. La situation empira du fait qu'Alex est le frère d'Eddy, le célèbre guitariste à plusieurs mains.

Les versions diffèrent. David accuse la paresse du groupe, avide qu'il était de tournées interminables et d'enregistrements vite faits. De son côté, Eddy met en cause la manie de Roth de vouloir jouer n'importe quoi à n'importe quel prix, sans aucune considération artistique. Bref, il doit y avoir un peu de vérité dans les deux camps. Mais une chose est sûre: David Lee Roth empêchait Edward Van Halen de prendre le temps de composer.

Seulement, il faut comprendre ceci: David est un performer, une attraction de cirque et un *freak*; Eddy est un artiste et un homme de famille. Et c'est probablement ces deux extrêmes qui faisaient l'intérêt du groupe.

En 1986, Sammy Hagar remplace David Lee Roth au sein du groupe. Et c'est à s'y méprendre. Mêmes intonations, mêmes envolées et mêmes tics. Pour ce qui est de la guitare, on reconnaît le rock brouillon et intempestif du premier album (*Good Enough, Get Up* et *Inside*), la confection sophistiquée à la *Jump* (*Dreams, Why Can't This Be Love* et *Love Walks In*), et on voit quelquefois apparaître le fantôme d'Aerosmith (*Summer Nights*). Par une fois seulement, Eddy tente d'élaborer de nouvelles sonorités (*Best of Both Worlds*) quelque part entre Clapton et Joe Perry.



Donc peu de surprises avec 5150. C'est d'une part un très bon album de Van Halen pour leurs inconditionnels (qui arriveront à avaler la pilule Hagar sans trop sourciller); c'est d'autre part — et comme à l'habitude —

un ramassis de clichés et d'immondices pour leurs ennemis. Personnellement, je continue à placer leur premier album sur ma liste des dix disques à emporter sur une île déserte. Depuis, Van Halen n'a jamais su renouer avec cette spontanéité fraîche et brutale qu'il devait en grande partie au producteur Ted Templeman, aujourd'hui remplacé par Mick Jones de Foreigner. Mais vous connaissez le dicton: «It's only rock'n'roll, and I like it!» C.B.

MATT BIANCO
Matt Bianco
WEA 24 08801

Vous êtes en train de vous monter votre garde-robe d'été? Vous avez pensé aux T-shirts aux couleurs flamboyantes, aux pantalons pastels, aux bermudas à imprimés psychédéliques, aux lunettes de soleil? Vous avez oublié votre disque d'été? Heureusement, nous sommes là! Voici le disque qui vous fera suer, danser, relaxer lors des fins de soirée un peu fraîches. Pour vous servir, le deuxième album (et toujours aussi intelligent) de Matt Bianco.

Matt Bianco nous offre ici le vrai disque de fusion, mêlant adroitement les meilleurs éléments de la dance-music, du jazz, du rock et de la musique sud-américaine. Matt Bianco



satisfera autant les pieds les plus intransigeants que les têtes durcies par l'écoute du jazz moderne. Matt Bianco, c'est du Sade énergique, du Working Week de discothèque, du Fine Young Cannibals latin, du Lavilliers élégant, du Kid Creole sophistiqué. Je déclare cet album de Matt Bianco le disque officiel de l'été 86. L.S.

BRIAN SETZER
The Knife Feels Like Justice
EMI ST-17178

L'ex-Chat Perdu Brian Setzer est retombé sur ses pattes. En quittant les Stray Cats il risquait son bol de crème, il pouvait perdre beaucoup, mais pas autant d'après lui qu'en y restant. Il a gagné son pari, après avoir pris le temps de mijoter une dizaine de chansons énergiques où le style rockabilly exulte, mais dont le contenu exprime une certaine maturité.

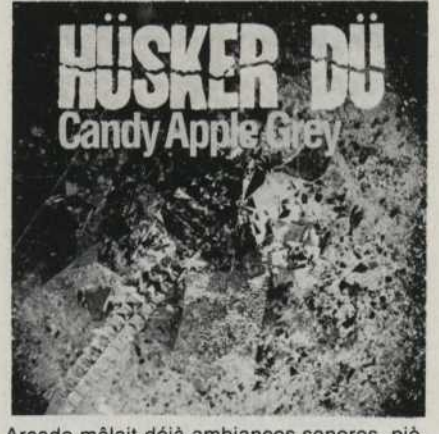
Toutes les chansons ne naissent pas égales sous la plume de Setzer, même si elles tendent à se ressembler une fois passées au hachoir systématique du «snare» style Los Lobos. On se demande parfois de quoi il parle, comme dans *The Knife Feels Like Justice*, un titre punché mais la seule bonne ligne de la chanson, alors qu'ailleurs il réussit en trois couplets et deux solos de guitare à couvrir un sujet brûlant (*Radiation Ranch*). Excellent guitariste, il chante aussi avec un *feeling* énorme, dans l'ambiance franche de beau désordre du son *live*. (Petite remarque technique: sur ma



copie, une sorte de persistance harmonique aigüe au long de plusieurs chansons donnait l'impression que le téléphone sonnait perpétuellement. Très énervant.) F.J.

HÜSKER DÜ
Candy Apple Grey
WEA 92 53851

En suédois, Hüsker Dü signifie «Vous souvenez-vous?» Cela expliquerait peut-être pourquoi le groupe revisite les Byrds en reprenant *Eight Miles High* (sorti l'an dernier en 45t), et les Beatles en massacrant *Drive My Car* (sur un 45 tours publié dans le NME du 1er février) et *Helter Skelter* (sur le maxi 45t de *Don't Want To Know If You Are Lonely*). Mais si vous croyez qu'Husker Dü est un groupe nostalgique, vous vous mettez un doigt dans l'oeil. Son passé de hardcore quasi puriste l'empêchera à jamais de sombrer sénilement dans la culture de souvenirs. Son double album Zen



Arcade mêlait déjà ambiances sonores, pièces acoustiques et chansons *speed* dans la plus grande tradition punk. Il témoignait surtout d'un goût pour la distanciation et d'une vision artistique qui frôle le génie pur.

Grâce à son nouvel album — le troisième en un an! — Hüsker Dü prouve qu'il est sur la bonne voie pour être enfin reconnu comme le Meilleur Groupe de Rock de l'Univers. Mélodies *sixties*, textes truffés d'arrogance et aura de mélancolie omniprésente font de Candy Apple Grey une oeuvre sensible d'une beauté et d'une intelligence rares. Aussi, laissez tomber tous les poseurs à la Cult. Pendant que ces groupes perdent leur temps à s'expliquer, Mould, Hart et Norton font une des musiques les plus significatives de cette décennie encroutée et nombriliste. C.B.

RYUICHI SAKAMOTO
Illustrated Musical Encyclopedia
Virgin VL-2367

Je ne peux m'empêcher d'avoir un profond respect pour Sakamoto-san. Reconnu par le public occidental pour sa performance dans le film *Merry Christmas Mr. Lawrence*, Sakamoto n'en demeure pas moins un vétéran de la musique dans son pays natal. Il était un des membres du Yellow Magic Orchestra et fait maintenant carrière solo.

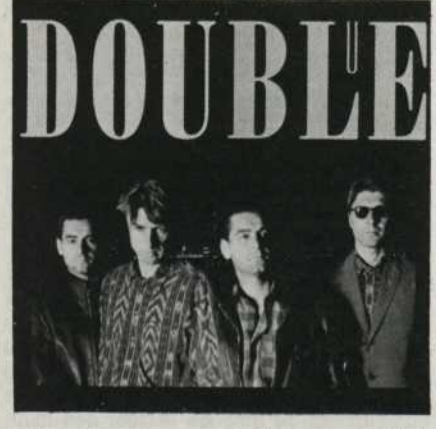


Illustrated Musical Encyclopedia annonce une musique exotique, stylée, voire un peu snob... les branchés en redemanderont. Et ceux qui s'attendent à une reprise de *Merry Christmas* se trompent. Encyclopedia est un amalgame de différents genres qui ont tous un fil en commun: des sonorités vaguement orientales.

Sakamoto sait puiser dans les ressources musicales occidentales et on apprécie le disque une fois celui-ci apprivoisé. Difficile d'approche, Encyclopedia s'apprend. À noter la présence de Thomas Dolby sur *Field Work* et l'absence de David Sylvian. M.C.G.

DOUBLE
Blue
Polydor POLR 2010

Bon. Moi, j'ai un disque cool à proposer. Cool, il a dit? Vous voulez dire, cool et chaud en même temps? Voui. Voici effectivement un disque tranquille. Un disque peinard. Un album a-gré-able.



Attention. Ne pas confondre avec aseptisé, asexué, amidonné. Ce disque a du caractère. Il est chatoyant, consistant mais pas dégouli-

nant. Bref, un truc délicat. Ce disque multiplie les charmes. Comme les montagnes de son pays d'origine (ce sont des Suisses, Suisses allemands pour être précis).

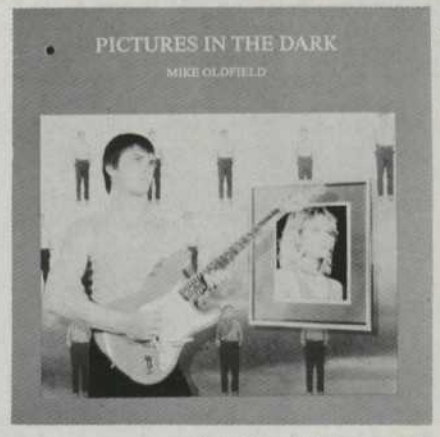
Double (prononcer dabeul) est, comme son nom l'indique, un duo qui fait dans le soft-jazz, m'entraînant à la paresse câline, me laissant glisser sur des notes le long d'une rampe qui conduit à ces ballades sereines. Donc au premier abord un album agréable et facile à écouter, qui séduira les amateurs d'albums agréables et faciles à écouter. Logique non? Du rock à la coule qui n'effarouchera pas les fans de Sade et qui en reposera d'autres, usagers de joutes plus sauvages.

Un album qui, s'il n'est pas révolutionnaire, revient comme par enchantement sur votre platine. Juste ce qu'il faut pour aborder confortablement le printemps. G.L.

MIKE OLDFIELD
Pictures in the Dark
Virgin VSX 1299

L'époque grandiose de Tubular Bells est depuis longtemps révolue et ce chef-d'oeuvre est devenu un classique dans le genre. Avec Pictures in the Dark, Mike Oldfield nous offre ici le grand total de trois (!) nouvelles chansons.

La pièce-titre est indéniablement la plus travaillée du lot. Trois chanteurs y participent, notamment Anita Hegerland dont la voix aux intonations pures se marie parfaitement au rock pastoral du berger Oldfield. Sa musique est tout à fait hors-mode, et pourtant *Pictures in the Dark* reste un magistral morceau de rock, aussi champêtre soit-il.



Dans un autre style, la face B instrumentale (*The Legend*) nous transporte sur un rythme de folklore médiéval au bal de la Reine Margot — la tenue d'époque est de rigueur.

Pour sa part, *The Trap* est une berceuse aux accents d'une fanfare de cirque en folie. Même s'il ne risque pas de bouleverser les hit-parades, Mike Oldfield vous convie néanmoins à l'accompagner lors de sa balade musicale. L'invitation est lancée... L.L.

THE COLOUR FIELD
The Colour Field
Chrysalis CHP-41525

Il est toujours difficile pour les nouveaux groupes britanniques qui ne font pas de la musique de danse de se frayer un chemin sur le marché américain. The Colour Field ne fait pas exception à la règle. C'est pourquoi les compagnies de disques sortent des mini-albums, moins dispendieux et avec un meilleur son parce que les sillons sont plus espacés.

Voici donc le mini-LP de The Colour Field, comprenant six pièces dont deux figuraient déjà sur Virgins and Philistines, l'excellent premier disque du quatuor anglais. *Pushing Up Daisies* et *Yours Sincerely* sont ici reprises en version en concert pour les fanatiques du groupe. Il n'y a finalement que quatre nouvel-



les chansons où l'on retrouve tout le style éclectique, acoustique et extrêmement mélodique du gang de Terry Hall. Mais quatre chansons, c'est un peu mince. Heureusement que la quantité ne fait pas la qualité. Je n'échangerais pas la minceur de ces chansons contre l'épaisseur de huit albums de Julio Iglesias. L.S.

TALK TALK
The Colour Of Spring .
EMI America ST-17179

Voici le défi que Mark Hollis s'est lancé: réaliser un album qui rivaliserait avec des groupes tels que Tears For Fears, Depeche Mode ou Simple Minds, mais sans jamais utiliser d'instruments électroniques. Donc, ici, point de synthétiseurs, de beat-box ou d'effets spéciaux à la Star Wars. Et Hollis peut être fier de lui. Le simple de l'album, *Life's What You Make It*, est un succès monstre à la fois sur les ondes et sur les planchers de danse.



Cependant, les triomphe de Talk Talk ne réside pas dans son refus de la technologie, mais plutôt dans la voix de Hollis et dans sa façon de la faire vibrer, de la pousser au bord du gouffre de la solitude humaine. Et, plus on écoute cette voix, granuleuse et somme toute monocorde, plus on se prend à penser à Steve Winwood en particulier, et à Traffic dans l'ensemble. Et finalement, tout s'illumine: Talk Talk est le Traffic des années 80. Chose dont Hollis est tout à fait conscient puisqu'il a invité Winwood à jouer de l'orgue sur trois titres. Malgré son petit côté contemplatif et daté, Traffic était quand même un groupe attachant. Tout comme Talk Talk qui, il faut se l'avouer, plaira au hippie qui dort en chacun de nous. C.B.

JACKSON BROWNE
Lives in the Balance
Asylum 96 04571

Jackson Browne nous livre cette fois un disque fort et courageux, intelligent et musical, tout en restant fidèle aux formes solides du rock populaire américain. Il évoque le malaise réactionnaire sans sermonner, affiche un patriotisme critique, et dénonce les contradictions d'une nation qui n'ose pas affronter sa conscience.



Il traite ces grands thèmes en introduisant par exemple l'élément chicano dans les paroles de *Lawless Avenues*, le reggae dans *Till I Go Down*, et l'Amérique du Sud avec la musique magnifique de la chanson-titre, mais reste près du drame quotidien des individus avec des ballades soft-rock comme *In The Shape Of A Heart* ou *Candy*. L'instrumentation est simple, soignée mais intense, comme le style des deux excellents batteurs Russ Kunkel et Jim Keltner, pour ne nommer que deux des remarquables musiciens réunis ici. F.J.

MINISTRY
Twitch
Sire 92 53091

Les disques qui poussent les gens au meurtre ou au suicide, ça n'existe pas. Bon, voilà quelque chose d'établi. Maintenant, écoutez Twitch. Après quelques auditions vous aurez



envie de sortir, armé d'une hache, avec l'idée de violenter une personne ou deux.

Les disques qui poussent au meurtre? On y reviendra... Ministry offre un album qui nous sauve des niaiseries que les radios commer-

ciales nous déversent sans répit. Un disque violent, noir, sourd, au rythme agressant qui vous donnera une envie insupportable de danser.

Ministry balance une musique industrielle, à l'image même de la décadence urbaine. On ne s'en sauve pas. Twitch signifie convulsion, coups saccadés. Tout à fait indiqué pour ceux qui se sentent aventureux, Twitch vous fera passer des heures de plaisirs pervers. M.C.G.

ANNE PIGALLE
Tout pourrait être si parfait

ZTT/Phonogram 826 462-1

Le miracle dans ce disque, c'est que Mme Pigalle arrive presque toujours à donner une consistance à des chansons quelque peu banales. En un mot, le génie d'Anne, c'est sa voix. Elle a fait un album qui chiale des mélodies émotives. C'est une musique qui prend toutes les formes nostalgiques et présentes. Pas pour qu'on puisse les danser physiquement, mais pour qu'elles deviennent images, mémoires.



La musique d'Anne Pigalle n'est effectivement pas dansable du tout, encore moins facilement saisissable. Elle attaque et se dérobe dans des rythmes imprévisibles et mystérieux. C'est une musique pleine de temps morts, de pièges et de faux-semblants. Et la voix, encore cette voix qui vous prend l'oreille à bras le corps pour vous chanter des chansons à fleurs de peau.

Une chanteuse envoûtante frappée par la sorte de grâce qui sait toucher à l'âme. C'est emballant. Assez bizarre comme sensation, mais ce sont les seuls mots que je trouve pour caractériser l'état dans lequel met ce disque. G.L.

TOPPER HEADON
Waking Up

Mercury MERL 3

Du bon vieux soul que James Brown ne renierait pas, avec de vrais cuivres, une vraie basse, et surtout une vraie batterie-à-bras qu'il manoeuvre lui-même, voilà le menu du souper-dansant de Topper Headon, l'ancien batteur des Clash. L'apport vocal de Jimmy Helms donne à la sauce substance et piquant, car si la musique passe ici avant les paroles, les pièces instrumentales sont les points faibles du disque.

Headon ne débarque pas naïvement de la dernière promotion de l'école du show-bizz, la vie lui a décerné quelques diplômes, ce qui lui permet d'aborder certains thèmes avec l'autorité tranquille de l'expérience. L'héroïne, par exemple, dans *Monkey On My Back* ou *Just Another Hit*, le «suntan rock» dans *Got To Keep It Going*, et l'héritage musical en inter-



prétant *Drumming Man* de Gene Kruppa. Dans l'ensemble il s'agit d'un album destiné à la piste de danse. F.J.

KATRINA AND THE WAVES
Waves

Attic LAT-1221

Deux ans! Deux ans sans nouvelles de Chrissie Hynde et ses Pretenders! Il faut dire qu'elle s'est mariée, a eu un enfant, etc. Mais deux ans, vous vous imaginez! Normal, dans ces conditions, que l'on se contente de succédanés, sous-produits plutôt mauvais pour la santé.

Parmi ces deuxièmes de classe, il y en a des pas si mal et même des pas mal du tout. Comme Katrina and the Waves. Du rock'n'roll de char. Un hybride plus qu'intéressant entre



Springsteen, pour l'énergie et la guitare, et les Beach Boys, pour les arrangements vocaux (cliché) et les rythmes surf (bis). Du rock américain comme seuls peuvent le concocter deux Britanniques et un Mexicain sous la tutelle d'une Américaine vivant en Angleterre depuis presque dix ans. (Sans vouloir tourner le fer dans la plaie outre mesure, remarquez la similitude d'itinéraire entre Chrissie Hynde et Katrina Leskanish...). Il ne me reste qu'à vos conseiller la version cassette pour le long voyage entre Montréal et Old Orchard... L.S.

PROPAGANDA
Wishful Thinking

Island ISP-1078

Produit ayant nécessité trente-neuf heures de studio, il s'agit en fait d'un remixage de cinq chansons de l'album A Secret Wish. Pressé par l'étiquette ZZT (Art of Noise et autres Frankie Goes to Nowhere) la production est donc de qualité. Le son est quant à lui très disco (ou «dance music», comme on dit dorénavant) et fait appel à l'art du changement dans la continuité.

L'ensemble est répétitif *ad nauseam*. C'est une musique à subir sous un volume de 100dB en dévoilant votre garde robe dans la disco-



thèque de votre choix. Les membres de Propaganda ont certainement à leur disposition tous les derniers modèles de synthétiseurs, ce qui leur a permis de découvrir — par hasard? — certaines sonorités intéressantes.

Néanmoins, le contenu musical est faible; quant aux petits textes éparpillés ici et là, ils sonnent aussi creux que l'utilisation d'un poème de Goethe sur la pochette pour justifier l'ensemble. L.L.

THE GO-BETWEENS
Liberty Belle and the Black Diamond Express

Vertigo VOG 1-3369

Les Go-Betweens en sont déjà à leur quatrième album, et ils sont toujours aussi peu connus. Ce sont des Australiens de Brisbane (comme les Saints!), mais c'est au Royaume-Uni qu'ils ont fait leurs débuts, en signant sur Rough Trade pour leur premier microsillon, Send Me A Lullaby. Robert Foster était, et est encore, un émule de Robert Smith et de Tom



Verlaine (Television). Et tout comme eux, il affecte une étrange attitude de retrait vis-à-vis de sa musique.

Leur deuxième album, Before Hollywood, hésitait entre les accents velvetiens de la «grey generation» anglaise (Cure, Echo, Joy Division), l'ingénuité d'Orange Juice et la rusticité d'Aztec Camera. En septembre 84, l'al-

bum Spring Hill Fair vint à point prôner une économie de moyens et un refus du tape-à-l'oeil que l'on retrouve encore sur ce Liberty Belle & the Black Diamond Express. Est-ce un mérite ou un handicap? On ne sait plus trop; car c'est quelque fois un peu sec et insuffisant. Leur façon d'effleurer le country blues et le folk à l'aide de guitares anguleuses et acides, le romantisme angoissé un peu adolescent de Foster nous empêchent de décoller. Avec Liberty Belle, on a l'impression d'attendre un avion qui ne viendra jamais. Tout comme Godot... C.B.

THE DEL-LORDS

Johnny Comes Marching Home

Capitol ST-17183

Avec un nom comme ça, on sait à quoi s'attendre: du rock'n'roll aux racines country. Dans la tradition. Et les Del-Lords livrent la marchandise. Les aficionados du rockabilly seront comblés.

Chanson d'amour écorché (*Love Lies Dying*), chanson d'amour éternel (*Everlovin'*), chanson d'amour sincère (*True Love*): les Del-Lords parcourent le sentier de l'amour mais ne s'arrêtent pas là. Scott Kempner, le chanteur et compositeur du groupe, s'attache à des thèmes essentiellement américains. Il s'élève contre la guerre dans *Soldier's Home* et raconte l'impact de la radio dans la vie des petites gens (*Saint Jake*). Mais surtout, il dénonce le terrorisme dans *Against My Will*. Sans jamais



sonner prêchi-prêcha. Et sur une musique qui vous remue bien comme il faut. M.C.G.

BRUCE COCKBURN

World of Wonders

Columbia TN-66

Pour tous les guérilleros de table tournante que le dernier Clash a déçus, voici World of Wonders de Bruce Cockburn. Cockburn devient de plus en plus méchant en vieillissant et depuis son précédent album, il est entré de plein pied dans l'industrie du showbiz pour mieux la faire sauter de l'intérieur. Carrément machiavélique!

De World of Wonders émane une odeur de cocktail Molotov. Malgré son air de gentil nounours et ses musiques définitivement pop, Cockburn n'a qu'une seule envie, qu'un seul but: libérer la planète des agresseurs, des dictateurs. Et ce combat rock, il le dit comme rarement on peut l'entendre maintenant. Il le chante crûment, sèchement. Action Directe. Sans être démagogique comme la feuille de chou du PCC-ML, il décrie les aberrations, les injustices du Chili, des Allemagnes, de la Jamaïque. Il dénonce l'impérialisme américain, l'ingérence du FMI. Fait à noter, car il est le seul à le faire, Bruce Cockburn prend soin du



public québécois en imprimant la traduction française de ses textes sur la pochette intérieure. Quand on a quelque chose à dire, il faut prendre les moyens de se faire comprendre. L.S.

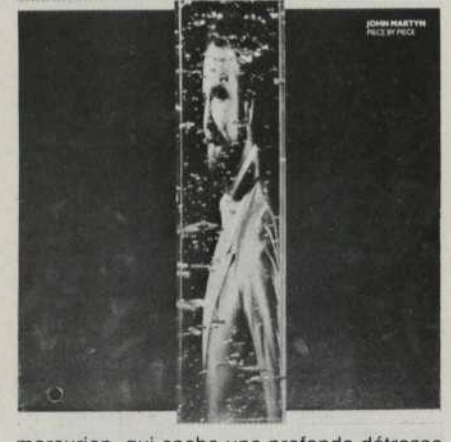
JOHN MARTYN

Piece by Piece

Island ISL-1083

Une fois de plus, John Martyn parvient à s'inventer ici un nouveau son. En écoutant ce disque, je retrouve le fabuleux esprit d'invention, la densité des idées en même temps que l'étonnante facilité, un sens quasi-inégalé de l'hybridation, la justesse du goût.

Cet Écossais a une des plus belles voix cassées du rock anglais; il chante cette rage de l'expression la plus sincère qui plonge brusquement dans une intimité troublante. Ce disque baigne dans des mélodies cool-jazz et funky, avec des arrangements simples et somptueux, un son fluide à l'image du liquide



mercurien, qui cache une profonde détresse sous des nuages toujours changeants, murmures d'agonie d'un écorché du coeur, plaintes de romantique qui a le mal d'aimer. Un morceau à part, qui recèle des instants magiques, grandioses et épiques: *John Wayne*, que hurle John Martyn au coeur des ténèbres synthétisées.

Ce disque est fait avec de l'intelligence, de la finesse et de la sobriété. Avec l'incroyable efficacité qui fait la force de la simplicité du rock'n'roll, si je puis me permettre. L'artiste a encore fait un beau disque. G.L.

FAITH BROTHERS

Eventide

Virgin VL-2349

Au premier abord, on aurait envie de lui coller une étiquette, à ce disque. Laquelle? *Sixties revival*... Mais ce serait là une grossière erreur, parce que la musique est définitivement moderne, définitivement *eighties*.

Certes, les Faith Brothers retiennent de cette ancienne époque un souci marqué pour des textes imagés et colorés. Le groupe réussit à conjurer le rêve en couleurs. La musique, de



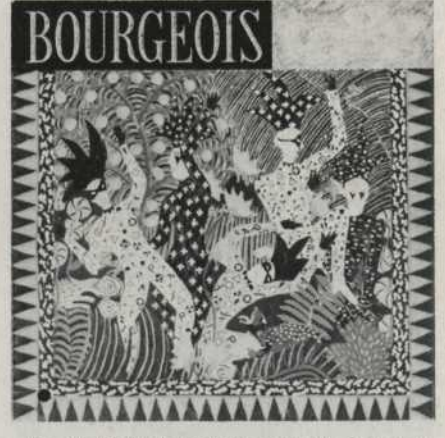
son côté, contribue largement à ce rêve: énergique, vivante, elle offre un son plein, riche et dénué d'artifices. La réalisation de l'album est impeccable, fait ressortir la mélodie plutôt que l'ensevelir sous une montagne de rythmes. Tout aussi agréable est la voix de Billy Franks: elle semble fragile, parfois même sur le point de briser, et c'est là que se situe en grande partie le charme des Faith Brothers. M.C.G.

BOURGEOIS TAGG

Bourgeois Tagg

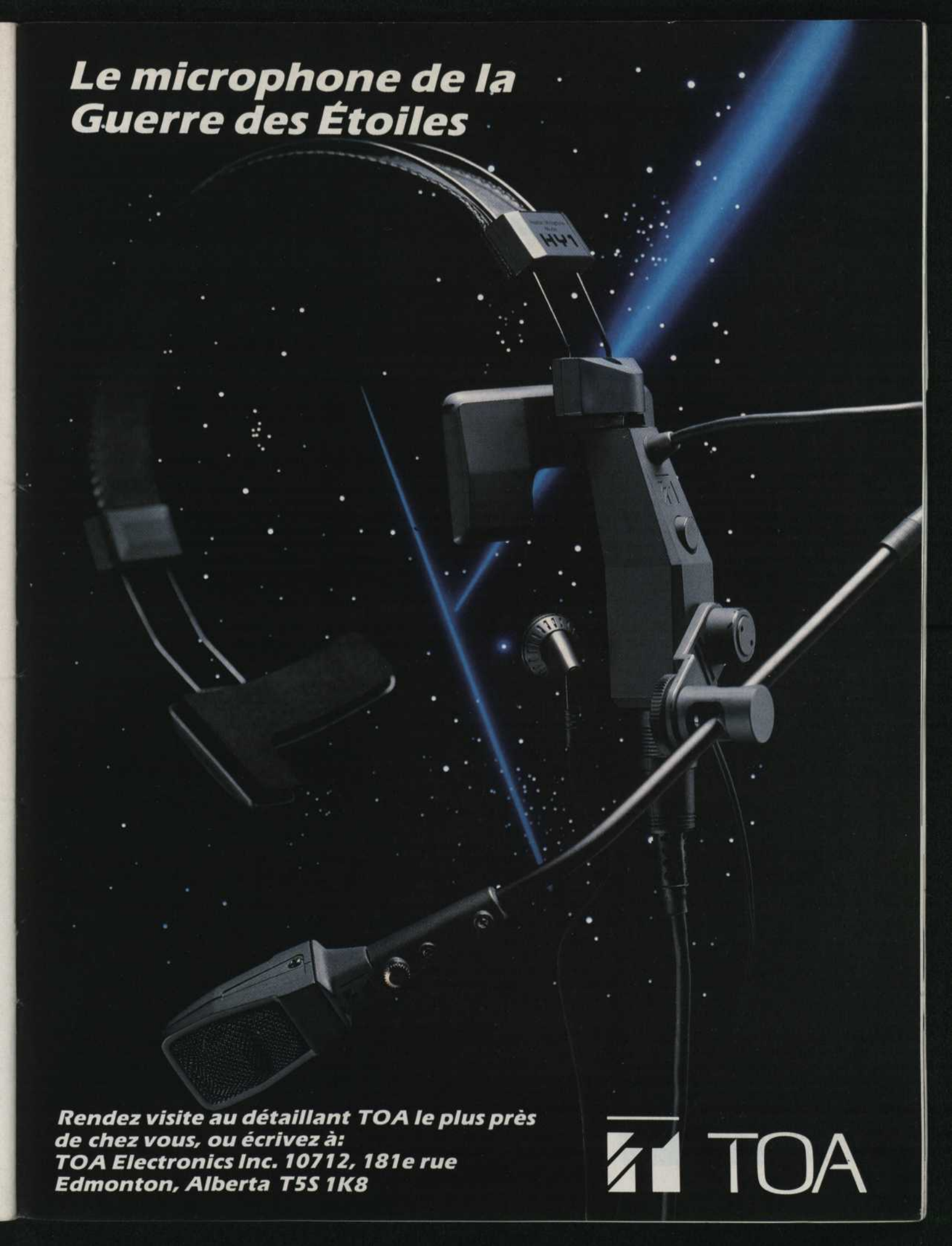
Island ISL-1081

C'est le premier effort discographique du duo Brent Bourgeois et Larry Tagg, qui coproduit cet album avec David J. Holman. La production est impeccable, les arrangements bien travaillés. Une basse funky à souhait, le mariage désormais de rigueur du batteur et de sa machine, une guitare hurlante bien contrôlée et les synthétiseurs cristallins de circonstance leur donnent un son bien léché, orienté vers la danse.



Bon, je lâche le mot dangereux: c'est *commercial*. On sent les impératifs radiophoniques, les mélodies des refrains frôlent parfois la mièvrerie. Mais l'ensemble est homogène et même si cela rappelle the Fixx, et, sur la seconde face, Zappa (de par la diction), Bourgeois Tagg conserve néanmoins une identité qui lui est propre. En bons Californiens d'adoption, ces messires font la synthèse de leurs inspirations et se les approprient sans culpabilité. L.L.

Le microphone de la Guerre des Étoiles



Rendez visite au détaillant TOA le plus près de chez vous, ou écrivez à:
TOA Electronics Inc. 10712, 181e rue
Edmonton, Alberta T5S 1K8

TOA

LIVRES

LES GUIDES DE VOYAGE

PAR PIERRE LEROUX

Ça y est, vous avez franchi le cap du dernier examen; derrière l'isoloir de votre bureau sentez-vous, avec la sève du printemps, la fièvre des vacances vous envahir? Prêts à jeter au vent livres et cahiers? Hélas! Ils sont plus lourds que l'air... Il s'agit peut-être de troquer les vieux bouquins pour les guides de voyage, comme on enfile son fameux jeans, en laissant dans le placard ce gris pantalon à plis.

Toutes ces choses se préparent, et même James Bond, sautant en première classe du premier Boeing, emporte avec lui quelques lectures pour se familiariser avec les lieux de sa prochaine affaire.

La profusion des livres de voyages est telle que les libraires leur consacrent une part importante de rayonnage, quand ils n'en font pas carrément une spécialité.

Très souvent les guides, comme les jours, se suivent et se ressemblent car ils véhiculent sensiblement la même information: réseaux de transport, température locale, unité monétaire, coutumes locales, adresses d'hébergement et autres renseignements divers qui vont des conditions d'entrée au pays, aux plus évocatrices disgressions sur les moeurs pratiquées dans les coulisses des établissements les plus louches, données que vous pouvez généralement obtenir sans frais, via l'office de tourisme du pays concerné ou une agence de voyage. L'avantage du livre se retrouve dans son format: il prends moins de place que l'avalanche de prospectus que vous pourrez réunir; vous risquez moins d'en perdre des bribes et il est plus simple à consulter.

À tout prendre, il faut penser pratique. Dans tous les cas, chercher la plus récente édition, si l'on veut éviter la déception, par exemple, de tomber sur une quincaillerie en se rendant à l'adresse de ce charmant petit restaurant italien dont on vous vantait les mérites des tagliatelles dans cette vieille édition du guide de grand-père daté de 1906. Ces repères n'en sont pas moins amusants pour qui-



conque veut jouer les anthropologues amateurs et étudier l'évolution d'une ville dans le temps.

SUIVEZ LE GUIDE

Parmi les plus fidèles compagnons d'aventures, on trouve les **Guides Fodor** (Ed. Vilo). Périodiquement remis à jour, les Fodor respectent le classicisme qui consiste à résumer en deux mots les généralités et l'histoire de la région visitée, avant d'attaquer la géographie humaine des lieux.

Devant moi, pendant que la pluie tenace s'acharne à cogner contre les carreaux: l'ouvrage consacré à la Floride et la Nouvelle-Orléans (Fichtre!). Les rédacteurs indiquent, plans à l'appui, une foule de détails appréciables. Par prudence, on a omis les prix pratiqués par chacun des hôtels, mais Fodor présente en général des renseignements budgétaires qui permettent une orientation relativement fiable, encore que le mot du temple de Delphes longuement médité par Socrate: «Connais-toi toi-même», soit peut-être le meilleur indice de nos propres besoins. Une mise en garde cependant: comme l'édition française a été traduite sur le Vieux continent, certains renseignements apparaissent erronnés pour nous. Ainsi, les mentions relatives aux formalités de passeport qui sont différentes (ex.: les Québécois n'ont pas besoin d'un passeport mais d'une simple carte d'identité pour entrer aux États-Unis). Fodor a signé une trentaine de titres dans cette série (de l'Afghanistan à la Yougoslavie, en passant par New-York, les Antilles ou la Syrie).

Une des meilleures ressources se trouve dans une autre collection de l'éditeur Vilo: **Guide Mondial**. Là, on a comprimé la nomenclature des thèmes usuels en une section jaune en fin d'ouvrage. Concis, on y trouve l'essentiel de ce qu'on peut attendre de ce genre de répertoire. L'essentiel du **Guide Mondial** repose sur de courts chapitres illustrant les divers aspects de la personnalité d'une ville. Pour San Francisco, par exemple, plusieurs journalistes soulignent l'importance des tramway, l'évolution architecturale de la cité ou l'originalité de ses habitants qui ont créé la ville sans doute la plus permissive d'Amérique. (La formule se rapproche de celle des livres de la collection *Life*, d'admirable facture, mais

peu pratiques pour le globe-trotter). On y découvre des textes sortant de l'ordinaire (non traduits), comme par exemple une résolution visant à stopper la prolifération des gratte-ciel, le manifeste populiste des poètes de Lawrence Ferlinghetti, ou encore des panneaux donnant le pouls d'une ville avec beaucoup plus d'humanisme qu'une énumération statistique. Le tout, agrémenté de nombreuses photos (un autre avantage sur le **Fodor**) qui ont cependant tendance à vieillir quelque peu le portrait dressé.

LE PETIT LIVRE ROUGE

Si en Chine le petit livre rouge fut la bible des Maoïstes, en Europe les **Guides rouges** demeurent le bréviaire des voyageurs.

Publiés depuis le début du siècle sous l'égide du Bibendum des frères Michelin, les **Guides rouges** réédités annuellement, sont les références de base des automobilistes. À la différence de l'Amérique où les voyages se tissent surtout sur les grands axes, l'Europe se caractérise par la variété des itinéraires offerts aux touristes. Dans cet esprit, les guides Michelin répertorient pour le moindre village, hôtels et restaurants honorables qui pourront accueillir le voyageur.

Tiré à plus de 700 000 exemplaires, le **Guide rouge France** offre un catalogue rare, mais au-delà des mentions données en code, aucun commentaire ne décrit les établissements listés. Ainsi, si vous voulez voir Vesoul, par exemple, vous découvrirez l'adresse et la qualification des cinq hôtels, mais point de portrait des lieux. Cette bible hypercondensée a le mérite d'être un excellent bottin (encore que l'on omet les hôtels à bon marché, grave lacune pour le voyageur de fond), mais tout cela reste très austère. Utile si vous voyagez dans l'arrière-pays et voulez planifier votre route, le Guide rouge a le défaut de son ambition.

Pour pallier à cette sécheresse, Michelin publie également les **Guides verts** ou **Guides de tourisme**. Avec un brin d'histoire et deux doigts de géographie, les endroits visités sont livrés au promeneur qui pourra suivre les circuits proposés, ou survoler en vrac tel monument ou telle place avant de s'y rendre. Il en existe une collection complète qui, avec les Guides rouges et les exhaustives cartes Michelin, composent la panoplie du parfait voyageur.

COURT-CIRCUIT

Ficelés en quelque 64 pages et à petit prix, les **Guides Poche-Voyage** (Ed. Marcus) contiennent une mine d'informations. Conçus comme des invitations au voyage, ces petites plaquettes suggèrent au voyageur des pistes précieuses pour amorcer l'aventure.

Pour la Grèce, notamment, on propose 14 itinéraires qui balaient différentes régions de la patrie hellénique. Un bref et louable lexique et plusieurs renseignements historiques et politiques agrémentent cette édition.

À LA FERME, COMME À LA FERME!

La France vous attire mais au-delà de la capitale ou les hôtels touristiques de la côte, vous désirez vous mettre au vert et connaître le pays par ses habitants. **Vacances et week-ends à la ferme** de Michel Smith (Ed. Balland), pourrait être votre plus appréciable complice. Désormais un classique après 11 rééditions, ce guide indique (photos à l'appui) 700 adresses agricoles où vous pourrez mettre vos poumons à l'épreuve de l'air champêtre. Fermes du Calvados ou des Pyrénées, elles vous attendent (à peu de frais à partir de 60 francs par jour; environ 13$), souvent avec leurs repas typiques.

Tout est présenté avec notes sur l'amabilité des propriétaires, le genre d'élevage pratiqué et les routes d'accès. On peut trouver quelques refuges qui ont l'allure de petits châteaux.

RÉCITS DE VOYAGE

En marge de tous ces circuits qui arpentent la terre ferme, il y a les récits des explorateurs. Ceux qui nous faisaient rêver dans nos lits d'enfant — comme Jules Verne savait le faire — mais aussi les carnets de voyages insolites des aventuriers modernes.

À l'heure où toutes les capitales se relient en moins d'une journée à vol d'avion et où même les jardins les plus sauvages semblent domestiqués, des hommes continuent la fuite en avant au fil des folles expéditions.

Sous le parrainage de la Guilde européenne du Raid, l'éditeur Albin Michel a consacré une collection (*Aventures du XXième siècle*) à cette pittoresque littérature.

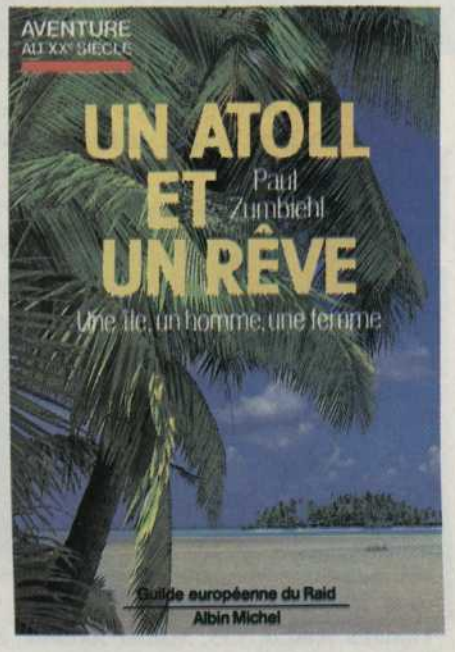
Dans **La route des épaves**, le navigateur Yves Pestel raconte son périple dans les mers du nord, à la recherche des épaves de la légion de navires engloutis notamment dans l'archipel des Shetland. À son gouvernail, en plongée au fond des mers ou perché dans les montagnes scandinaves, Pestel entraîne son lecteur sur les chemins ardus de ses aventures périlleuses. Les épaves en question, ce sont aussi bien celles de «La Reine de Suède» qui a sombré au XVIIIième siècle, que celles des destroyers allemands torpillés par les Britanniques durant la Seconde guerre mondiale.

Pour sa part, Francis Le Guen, auteur des **Scaphandriers du désert** et de **La face cachée de la Terre**, explore plutôt l'univers souterrain au cours d'une suffocante descente aux enfers dans la grotte de Cocklebiddy en Australie; une plongée qui prend l'allure d'un record mondial pour le «spéléonaute» qui défie l'ivresse des profondeurs dans le désert australien.

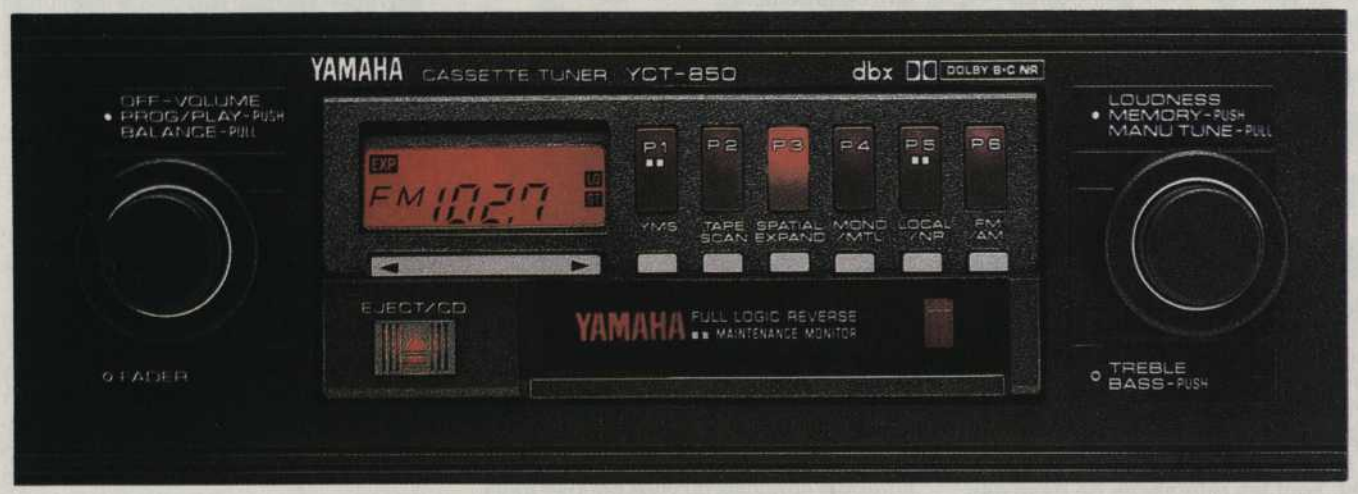
Au cours de son aventure baptisée **Un atoll et un rêve; Une île, un homme, une femme**, Paul Zumbiehl montre l'envers de la médaille: les pièges et les illusions perdues qui attendent les rêveurs d'îles désertes. Au-delà de la paix inaliénable et des idylliques bains de soleil crinière au vent et l'oeil bercé par le flot des vagues, Zumbiehl relate les affrontements et les batailles qu'il a dû livrer pour amadouer les éléments et résister à cinq cyclones en jouant les Robinson à la semaine longue et pas seulement le vendredi...

Dans cette même veine des grands espaces, on peut également citer, chez un autre éditeur (Robert Laffont), un livre paru cette saison et dont l'action se déroule au Québec et au Labrador, **Grand Nord**, d'Alain Rastoin. C'est le récit d'une audacieuse expédition avec un équipage de chiens, dans la neige du nord — nous rappelant l'hiver qui vient de s'achever...

En refermant tous ces livres, avant de se faire couler un bain chaud et de mettre un bon disque sur la chaîne de son, on peut deviser longuement sur les excentricités de ces marginaux qui trouvent leur bonheur dans l'épreuve. Il faut parfois aller loin en parcourant à pas d'homme des routes non pavées, pour vraiment prendre la mesure de ses propres chaussures... ■



VOICI LA GAMME RADIO D'AUTO DE YAMAHA



Yamaha est célèbre parce qu'elle fabrique des composantes audio domestiques parmi les meilleures que le monde ait entendues. Maintenant, Yamaha quitte le foyer avec quelques composantes de radio d'auto parmi les meilleures que le monde ait jamais entendues.

TOUTE LA SÉRIE EST DU HAUT-DE-GAMME.

Il n'y a aucun maillon «faible» dans la chaîne stéréo d'auto Yamaha: tous les synthonisateurs/cassette, tous les récepteurs/cassette, tous les amplis, tous les haut-parleurs et tous les égalisateurs graphiques — chaque composante vous donne une excellence sonore étincelante.

Cependant, Yamaha sait fort bien que les conditions de vie sont plus dures sur la route qu'elles ne le sont à la maison. Alors la conception tient aussi bien compte de la résistance que de l'excellence sonore.

CONCEPTION NETTEMENT SUPÉRIEURE.

Un bon exemple serait le mécanisme de transport du ruban du lecteur de cassette. Il s'agit du premier mécanisme à chargement par le dessous, complètement motorisé, logique et entièrement contrôlé par microprocesseur à voir le jour. Ainsi la manipulation du ruban est précise, douce, sûre et fiable même quand les conditions routières ne le sont pas.

L'ampli de puissance YPA-800 est totalement numérique, ce qui donne une excellente sonorité même dans des conditions moins qu'optimales de variations de tension, d'impédance et de température qui sont le lot de la vie des itinérants.

Plusieurs haut-parleurs de haute performance utilisent des matériaux exotiques tels le carbure de titane pur pour les *tweeters* et du fibre de carbone pour les haut-parleurs pour obtenir une précision inégalée.

Il y a même un système de contrôle d'entretien du cassettophone dans chaque unité de tableau de bord pour vous avertir que votre lecteur aurait besoin d'un bon nettoyage.

Tout cela parce qu'il n'y a aucune limite pour savoir jusqu'où ira Yamaha pour vous apporter une grande sonorité, où que vous alliez.



Yamaha Audio, 135, Milner Avenue, Scarborough, Ontario M1S 3R1
9563 Côte de Liesse, Dorval H9P 1A3 (514) 636-6888

YAMAHA

PRO-GEL
apprivoise la lumière

GELÉE FIXATIVE
ACTIVE À LA LUMIÈRE

PRO-GEL capte la lumière et amplifie les reflets naturels de vos cheveux.

SANS ALCOOL
Doux pour vos cheveux, il rend la mise en plis simple et durable.



Laboratoire Cosmepro, Montréal, Qc. Canada.



SALON
DE
COIFFURE
POUR
HOMMES

PLACE VERSAILLES
7275, rue Sherbrooke est
(Place Versailles, face au Steinberg)

352-1290

l'échange

DISQUES, LIVRES ET
CASSETTES USAGÉS

3694 ST-DENIS
MTL 849-1913
MÉTRO SHERBROOKE

713 MT-ROYAL E
MTL 523-6389
MÉTRO MONT-ROYAL

VIDÉO NEWS

PAR ALAIN DENIS ET LANCELOT L'ÉPICIER

■ *Développement nouveau dans le monde merveilleux de la vidéo. À Miami, Steve Peters, le président de Video Jukebox, balance un concept inédit en télévision. La première chaîne vidéo interactive. Le principe est relativement simple: Video Jukebox propose une centaine de clips à ses abonnés qui par le biais du téléphone sélectionnent leurs préférés. Il en coûte 1$ par appel pour communiquer avec l'ordinateur maison de Video Jukebox branché sur quinze lecteurs de disques au laser.*

■ *Le 10 du mois, à Montreux, en Suisse, la première International Music & Media Conference. Au programme, des débats regroupés sous cinq thématiques quasi-existentialistes:*

1- La télé est-elle vivante? Les clips sont-ils mous?

2- Les pours et les contres de la radio programmée.

3- La musique est-elle essentielle aux clips? (???)

4- La radio et le marketing, qui sert qui?

5- La relation entre l'industrie du disque et les médias électroniques.

Et en prime, comme dans toute conférence qui se respecte, un festival vidéoclip, dont la grande finale sera diffusée dans 25 pays, devant plus de 100 millions de télespectateurs ahuris. Le jury inclut entre autres des personnalités de Much Music, MTV et Sky Channel d'Angleterre.



Roman Polanski: on est pirate ou on ne l'est pas...

Keystone

■ *Karl/Lorimar, la maison de production américaine responsable, au cours des derniers mois, des parutions vidéo de Sting avec Bring On The Night et de Artists United Against Apartheid avec Sun City, annonce la sortie prochaine d'une rétrospective vidéo de la carrière de Rod Stewart. Vous y serez?*

■ *En Amérique, selon les dernières statistiques publiées en avril, plus de 250 stations télé capables de diffuser en stéréo rejoignent 75% de la population. Par ailleurs, une étude menée auprès de 1350 propriétaires de VCR démontre que la publicité est toujours en perte de vitesse. Plus de la moitié de ceux qui enregistrent des émissions, les regardent ensuite en jouant l'avance rapide sur les réclames non-réclamées. 37% d'entre eux affirment même oublier les commerciaux en début d'émission.*

■ *Roman Polanski, l'américain exilé en France, termine actuellement, avec 30$ millions en poche, le tournage de son nouveau film, Pirates, dont la sortie est prévue pour cet été. Déjà les droits vidéo pour les formats VHS, Beta et 8mm ont été cédés pour la modique somme de 6$ millions. Si vous êtes allergiques au cinéma et au pop corn fumant, réjouissez-vous, Pirates — version vidéo — devrait être disponible avant la fin de l'année.*

■ *Coup de coude black à l'estomac de la très musclée Motown. Voilà, l'ex-Suprême Mary Wilson intente une poursuite en dommages et intérêts de 20$ millions à ses ex-patrons pour l'usage non-autorisé de son nom et de sa performance dans le vidéo longue durée Motown 25: Yesterday, Today and Forever.*

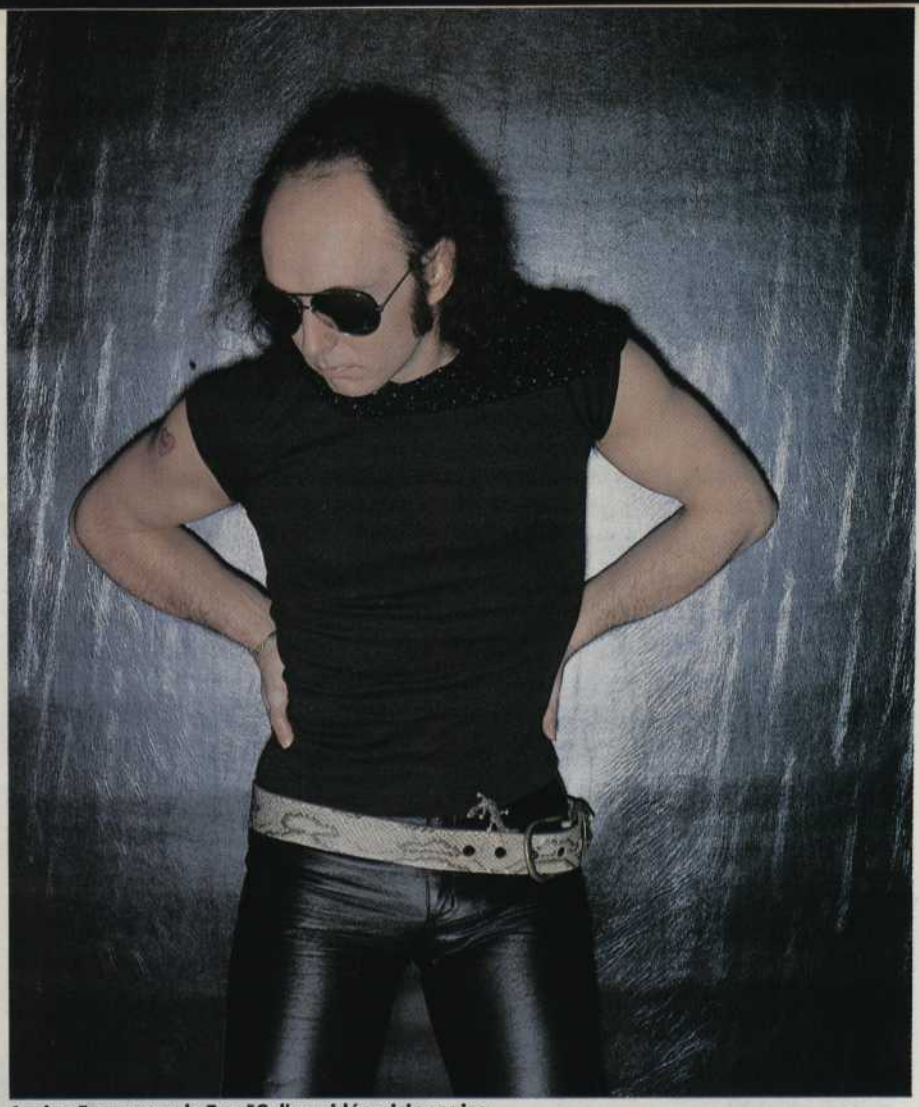
■ *États-Unis toujours. À New York City, la multinationale Coke inaugure un premier magasin pour distribuer sa nouvelle ligne de vêtements. Et quel magasin! Entièrement vidéotisé pour faciliter le coup d'oeil et former l'esprit consommateur. Ouvrez bien les yeux, l'écran fait plus de 10 mètres et est actionné par un tableau de contrôle à touches digitales qui permet de vérifier prix et grandeurs instantanément.*

■ *Le yoga et la vidéo. Qui aurait cru qu'un jour... et bien ça y est! Le roi yoga*

d'Hollywood a pour nom Bikram Choudhury. Son livre a pour titre Bikram's Beginning Yoga Class, tout comme sa première cassette vidéo réalisée avec l'aide de quelques copains-élèves. Derrière la caméra, Louis Malle; à la console, Quincy Jones... et devant la caméra avec lui: Michael Jackson, Shirley MacLaine, Kareem Abdul-Jabbar, Candice Bergen et Raquel Welch.

■ *Dix killers, dix hommes, des vrais... pour une vidéo qui décape et que l'on regarde les yeux tuméfiés. Top ten délibérément violent. En commençant par Billy Jack, Bruce Lee et le shérif Buford Pusser, du film hard Walking Tall. Suivent dans l'ordre, Mad Max, Rocky Balboa, John Rambo et Paul Kersey, de la saga Death Wish. Et les autres, toujours plus durs, Dirty Harry et le Terminator. Finalement, le plus killer de tous, le plus horrible... la vilaine féline andro, Grace Jones. Cherchez l'émotion?*

■ *Francoeur Lucien, rocker réacté, vidéo-visionnaire. Nous lui avons donné le choix. Voici ses dix meilleurs toutes catégories: Dance On Fire, Once Upon A Time In America, A Street Car Named Desire, Rebel Without A Cause, Dead Man Don't Wear Plade, Dancing In The Dark (Springsteen), Small Town (Mellencamp), Suzanne (Lou Reed), Smooth Operator (Sade) et Undercover Of The Night (Rolling Stones).* ■



Lucien Francoeur: le Top 10 d'un vidéo-visionnaire.



Chase Roe

Lou Reed et Little Steven: deux artistes unis contre l'apartheid... sur vidéo.

CINÉMA

FELLINI FAIT L'INIMAGINABLE!

PAR MARIE FRANCE BAZZO

À l'occasion de la sortie de *Ginger et Fred*, féroce satire de la télévision, le maestro Fellini est sorti de son mutisme traditionnel face à la presse et a accordé une entrevue au «Canale 5», lors d'un gros show de variétés en direct, couru par le public téléphage de la péninsule à cause de ses nombreux concours et des strips de ménagères «live». Curieuse initiative de la part du Maestro...

ROME (*de notre correspondante*)

Plein d'esprit, le producteur de l'émission avait cru bon de coincer l'entrevue entre un concours d'imitateurs de Lucio Dalla et une chorégraphie censée représenter l'univers fellinien: aristocrates décadents, anciens Romains en toges folkloriques, clowns démentiels, lycéens psychotiques, belles filles à grosses fesses, un rhinocéros, des cantatrices fardées. Dans un délire de carton-pâte et de musique de fête foraine.

Fellini est arrivé, sourire ironique derrière ses grosses lunettes, accueilli par le présentateur, un Johnny Carson latin. Tout de suite, Fellini a impressioné. Il a planté là Johnny et a déclaré avec emphase au public: «*La TV a l'impassibilité de la vie, la désinvolture de qui ne craint pas la critique. Comment peut-on parodier quelque chose qui est déjà plus parodique que toute parodie?*» On avait oublié de dire aux spectateurs d'applaudir. C'est dans la confusion générale que les commerciaux ont défilé...

Pub pour les pâtes Barilla, signée Fellini.

De retour en studio. Johnny a retrouvé son aplomb. Il cuisine maintenant Fellini sur son enfance. On sait que FF, né à Rimini en 1920, s'est inventé de multiples jeunesses, toutes plus fascinantes les unes que les autres. Il y a la version où il s'échappe d'un cirque à l'âge de 9 ans, mais la plus probable demeure celle de l'élève distrait qui se nourrit avidement du grand spectacle de la vie, malgré l'éducation rigide reçue des Pères. Fellini a ensuite raconté ses années d'apprentissage. Le provincial est descendu à Rome. Rédacteur dans le journal humoristique le plus en vogue à l'époque, le *Marc'aurelio*, il signe en 4 ans près de 700 articles et d'innombrables dessins à travers lesquels commence à s'ébaucher ce qui sera l'univers des *Vitelloni* et d'*Amarcord*. Réalité, mémoire et imagination se fondent déjà.

Entretemps, les invités se sont un peu calmés. Pernicieux, l'animateur à paillettes orienta la discussion sur les héros felliniens. «Tous négatifs! *Casanova*, qui erre en lui-même; le journaliste de la *Dolce vita*; le metteur en scène de *Huit et demie*; Zampano dans la *Strada*; les *Vitelloni*; les bidonistes. Et le maestro, superbe, de lui répondre qu'il est fasciné par le vieux monde qui coule (*E le Nave va, Satyricon, La prova d'orchestra*), par les choses abandonnées, par les fresques qui disparaissent (*Roma*). «*La tentation la plus forte, c'est de dire que le futur est achevé. La perspective est catastrophique, mais je l'accepte, soit parce que je la trouve séduisante en tant que cinéaste, soit en vertu de la bosse catholique que nous traînons sur nous depuis 2000 ans.*» Il a encore parlé de la vieillesse, de la décrépitude et de la mort, hantises présentes dans tous ses films.

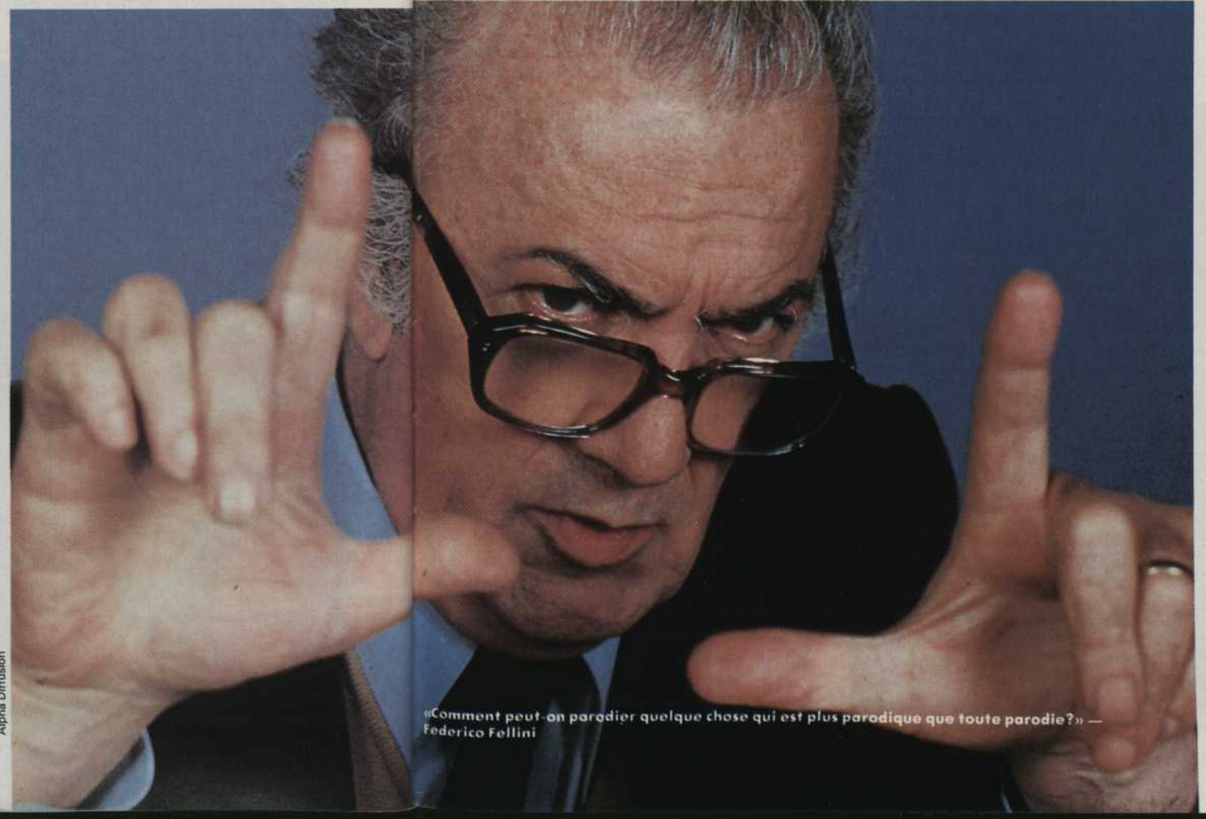
Johnny a ensuite rendu hommage à *Huit et demi*, dont Truffault a dit que c'est le film que tout cinéaste rêvait de faire, qu'il avait inauguré le genre «film sur les cinéastes». Quand il a rappelé les nombreux trophées obtenus par Fellini; Palme d'Or pour *la Dolce vita*, Lion d'argent à Venise pour *Les vitellone*, les Oscars à *Amarcord, La Strada* et *Huit et demi*, le Maestro y est allé d'un ironique: «*Pour moi, j'ai toujours tourné le même film*»...

Tout ronronnait un peu trop sur le plateau. Mon cher Johnny par ci, génial Federico par là, quand on entendit un vrombissement venant des coulisses. Une superbe Studebaker 1952 bleu ciel surgit, tel un astronef magnifique, avec Marcello Mastroianni au volant, ce qui mit Fellini dans un émoi terrible parce que, de tous temps, entre eux deux, c'était à qui l'emporterait par une voiture nouvelle. Grandiose, foulard de soie blanche flottant dans le vent mystérieux qui s'était soudainement levé, Marcello devant l'assemblée médusée entonna un hymne à la gloire de Fellini, où il rendait hommage à cet archéologue surréaliste de l'Italie qui sondait les différentes strates de la vie, émotions, rêve, réalité, et qui atteignait de plus en plus un classissisme limpide et une lucidité hurlante dans ses derniers films. Main dans la main, Federico et Giulietta prirent place dans la Studebaker et Mastroianni démarra sur les chapeaux de roues, plantant là Johnny et le producteur et les techniciens et le public dominical et les millions de lires engagées dans la production.

Il parait que Fellini aurait lancé à une admiratrice, dans la cohue générale, qu'«*Après tant de morts et de sépultures, après tout le plaisir pris aux écroulements et aux ruines, j'aimerais contenter ces personnes qui, après chacun des mes films, d'un air timidement déçu, d'une voix pleine d'espoir m'ont toujours répété: «Mais pourquoi ne faites-vous jamais une jolie histoire d'amour?»*

Aux dernières nouvelles, les spectateurs sont encore en studio; ils croient jouer dans le prochain Fellini...

Citations extraites de «Fellini par Fellini,» entretiens avec Giovanni GRAZZINI, ed. Calman-Lévy, 1984.



Alpha Diffusion

«Comment peut-on parodier quelque chose qui est plus parodique que toute parodie?» — Federico Fellini

GINGER ET FRED

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

Grâce à Fellini, c'est encore au cinéma qu'on voit la meilleure télévision...

Vous savez, cette petite boîte au torse bombé par un écran multicolore qui occupe la place d'honneur dans notre salon, notre cuisine, notre chambre, notre salle de bain, notre loft... Est-ce qu'elle ne nous aurait pas convaincus, des fois, de la considérer comme notre nouvelle boîte crânienne?

Est-ce que, par un hasard en apparence futile et divertissant, nous n'aurions pas délégué aux généraux des stations de télévision et aux colonels des maisons de pub le pouvoir (hypnotique) de nous dire quoi avaler, qui baiser, quand rire, où voyager et comment voter? Sans doute. Mais avant nous, d'autres générations ont délégué ce pouvoir aux journaux, aux curés, aux plus forts la poche, et même à la courte paille. En ce sens, *Ginger et Fred* de Fellini ne fait donc pas le procès de la télévision comme médium en soit. Mais c'est une charge virulente contre la téléspaghetti (au Québec, la «télé qui y donne la claque») dont le credo est manifestement de glorifier la médiocrité.

Évidemment, une dénonciation à la manière Fellini ne ressemble en rien aux coups de plume ou de langue moralisateurs d'un vieux garçon ou d'une vieille fille (dans l'âme, sinon dans les faits) qui profiteraient de leur tribune éditoriale ou de leur chaire professorale pour critiquer l'effet abrutissant de la TV sur les masses. La manière Fellini, c'est la parade, l'opéra-bouffe, les lazzis absurdes, le rire jaune, le pied-de-nez attendrissant, le *fuck you* désespéré.

Et dire que Ginger Rogers (la vraie, l'Américaine qui a aujourd'hui autour de 70 ans) veut entamer des poursuites judiciaires contre Fellini, réclamant huit millions US pour atteinte à sa vie privée! Franchement, ou elle n'a pas vu le film, ou elle l'a vu mais sans remarquer autre chose que l'opportunité d'argenter encore davantage ses goussets déjà bien gonflés, merci. Le plus ironique, en fait, c'est que l'originale Ginger apparaît plus *cheap* que sa copie fellinienne, comme on peut le constater en visionnant le film.

Amelia (Giuletta Masina) et Pippo (Marcello Mastroianni) sont deux vieux *has been* du tap dance qui ont fait carrière dans les années 40 sous le pseudonyme de Ginger et Fred parce que la référence aux vedettes américaines attirait plus le public italien. Aujourd'hui, ce sont les gros shows de TV avec animateurs souriant à l'américaine qui font se pâmer les téléspectateurs italiens. Une émission spéciale pour Noël est donc l'occasion pour Amelia et Pippo de se retrouver. Mais tandis qu'elle a mûri en sagesse et en respectabilité, lui a visiblement vieilli en nuits blanches et en ulcères d'estomac. Leur défi? Refaire leur numéro de claquettes sans trop d'humiliation et d'attaques cardiaques.

Il est curieux de constater que *Ginger et Fred* poursuit un peu le même but que le premier film de Fellini intitulé *Le scheik blanc* (1952); là aussi, il montrait le côté artificiel et exploiteur du genre le plus en vogue auprès du public (surtout féminin) en ce temps-là: le photoroman. Cependant, est-ce l'âge? le réalisateur italien se montre aujourd'hui nettement plus sévère envers la TV et ceux qui la «font», soit les assistants-metteurs en scène, les régisseurs, les recherchistes, l'animateur. La preuve de ça, c'est le portrait réaliste qu'il en fait: ils sont jeunes, je-m'en-foutistes, payés à l'heure, insensibles à la détresse traquée des «artistes» invités, sourds aux «où peut-on répéter notre numéro de danse avant le spectacle» de Ginger; bref, les gens qui «font» la télé sont d'après lui de simples gendarmes responsables du trafic. D'ailleurs il est évident que Fellini a encore moins de respect pour eux que pour tous les curés et les bourgeois qu'il a condamnés par le passé, puisqu'il ridiculisait au moins ces derniers — ce qui marque, chez Fellini, un minimum de sympathie.

Dans *Ginger et Fred*, il réserve sa sympathie à la pathétique spectatrice qui devient démente après avoir jeûné de TV pendant un mois, à la troupe de nains, et à tous les absurdes sosies de Marcel Proust, de Woody Allen, d'Elizabeth II, de Reagan, de Fred Astaire et de ginger Rogers. Le résultat cinématographique est très drôle, mais il se dégage de tout ça une sorte de méiancolie. Car on a de la peine pour ces pauvres exhibitionnistes exhibés; et on a de la peine pour nous, téléspectateurs affamés de bétail humain toujours plus insolite. Enfin, tout ça, sans compter les pauses commerciales racoleuses.

Ceci dit, de quel droit Fellini se permet-il de critiquer quand il a lui-même tourné pour la télé (*Les clowns*, 1970) et que, par surcroît, il a également frayé dans la sauce trouble des marchands de pâtes en filmant des publicités?

La réalité, aussi paradoxale soit-elle, est que Federico Fellini a tous les droits

CINÉMA

parce qu'il est un artiste authentique. Que comme son alter ego Pippo/Fred/Mastroianni, il peut envoyer paître tous les payés-à-l'heure qui font une télé médiocre. Que quand ses films sont présentés au petit écran avec des interruptions commerciales toutes les six minutes, il peut se révolter. La réalité enfin, c'est que quand il tourne *Les clowns*, il ne fait pas un film médiocre sous prétexte qu'il est destiné à la télévision.

La médiocrité, aussi excitante soit-elle visuellement, se produit quand la téléspaghetti fait croire au téléspectateur qu'après avoir vu le sosie de Kafka, il connaît désormais Kafka... comme s'il avait lu son oeuvre.

Bref, l'esprit qui règne chez les fabriquants «d'événements» télé-visuels rend le maître italien amer. Trop amer, en fait, car il compense cette médiocrité par un excès de nostalgie des feux d'un music-hall aujourd'hui démodé. Mais attention, un moins bon Fellini ça se classe déjà dans la case «à voir absolument»; car la comparaison se fait avec ses chefs-d'oeuvres du passé (*Huit et demi, Amarcord*).

À voir absolument car c'est encore dans *Ginger et Fred* qu'on réalise toute la différence entre la TV-dinner et la TV-bouffe. **5/6** ■

9 1/2 WEEKS

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

Quand Kim Basinger alla auditionner pour le rôle d'Elizabeth dans *Nine And A Half Weeks*, le réalisateur Adrian Lyne (*Flashdance*) lui demanda d'incarner une pute se vautrant par terre pour mériter les billets verts que le monsieur lui fait miroiter en guise de jeu sexuel. L'actrice fut si humiliée qu'après l'audition, elle dit à son agent qu'elle ne voulait plus jamais entendre parler de ce film! Mais contrairement à ce voeu pieux, elle allait non seulement en entendre parler sur tous les tons, mais également en voir de toutes les couleurs, en goûter de toutes les sortes.

Poursuivie par le réalisateur qui la préférait à Kathleen Turner (*The Jewel of the Nile*), Teri Garr (*After Hours*) et Isabella Rossellini (*White Nights*), Basinger (*The Natural*) finit par accepter le rôle en se convaincant qu'elle deviendrait meilleure actrice si elle parvenait à franchir ses tabous.

Eh bien, elle aura réussi à franchir ses tabous, mais —comble d'ironie — les scènes les plus éprouvantes à interpréter — entre autres, celle de la pute décrite plus haut de même qu'une autre mettant en scène un faux pacte de suicide — ont été coupées de la version présentée en Amérique puritaine. (La version intégrale montrée en Europe où le seuil de tolérance au sadomasochisme est plus élevé, sera cependant disponible en vidéocassette.)

Pas très subtilement, *9½ Weeks* dépeint le virage de plus en plus en épingle à cheveux dans lequel s'engage la relation charnelle entre Elizabeth (Kim Basinger) et un certain John (Mickey Rourke). J'écris «un certain» John parce que, franchement, même d'éventuelles 9½ Weeks — deuxième et troisième parties n'arriveraient à percer la carapace de cet homme invulnérable. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il travaille quelque part à Wall Street, qu'il est très riche, très ordonné dans son tiroir à chaussettes et très high-tech dans son environnement. Chaque fois qu'Elizabeth veut savoir s'il a jamais été un petit garçon qui pleurait dans le noir ou un jeune diplômé ébahi de recevoir son premier chèque de paye (s'il a jamais été humain, quoi!), elle se fait taper sur les doigts. Alors, même la punition devient un excitant. Car John n'a pas d'émotions. Il a des sensations... de préférence génitalisées.

Maintenant, par admiration pour le courage impudique de Miss Basinger, je consens moi aussi à faire ma quote-part en racontant l'anecdote suivante. Après la projection, quelqu'un (au masculin) m'interroge, moqueur, à savoir si j'ai déjà fait «ça» (l'amour) les yeux bandés, comme dans le film. J'avoue que non. Puis ne peux m'empêcher d'ajouter qu'en revanche, c'est comme si j'avais visionné ce film les yeux bandés puisqu'il n'y en a (pour se rincer l'oeil) que pour les gars. Et voilà, c'est toujours la même chose avec la *soft-porn* (la porno allégée et censurée): au début, John fait fondre un cube de glace sur le nombril d'Elizabeth et le public féminin n'a d'autre choix que de s'identifier à elle en imaginant «ce que ça lui ferait si».

Nine And A Half Weeks fournit donc l'occation de poser la question véritable de l'érotisme au cinéma. Car si la caméra ne parvient à lécher sensuellement, artistiquement, que les hanches féminines, c'est peut-être que les hommes ont un problème... de code gestuel. Les homosexuels ont trouvé le leur. Mais les mâles hétéros, tel Mickey Rourke, qui se flattent d'être BCBG (beau cul bon genre), comment réagiraient-ils si on leur demandait



Kim Basinger et Mickey Rourke: la «coke beat generation».

de «se montrer» au lieu d'être voyeurs? Comment feraient-ils pour se déshabiller vraiment sensuellement, c'est-à-dire sans avoir l'air ridicule ou vulgaire? Qu'on ne se demande plus pourquoi l'un des fantasmes féminins les plus répandus est de faire l'amour avec un Noir sans se fatiguer. Après tout, l'homme blanc a réellement une leçon de séduction à tirer de «black is beautiful». Et quand une chanteuse de rhythm'n blues interpelle son homme avec un «*Hey man, come over here and show me how you move...*», il s'exécute avec panache. Il ne sort pas sa ceinture pour la battre.

Finalement, c'est ce qui est énervant dans l'érotisme tel que filmé par Adrian Lyne: le plaisir de l'homme est dans la soumission de la femme; puis le plaisir de la femme, dans sa propre soumission. Je ne dis pas que c'est immoral de montrer une telle histoire; mais simplement que le public des deux sexes serait davantage captivé si le rapport de force entre les personnages était plus équivalent. D'ailleurs, n'en déplaise à M. Lyne qui n'a de cesse de comparer son film au *Dernier Tango à Paris*, le cinéaste Bernardo Bertolucci avait réussi à créer entre Marlon Brando et Maria Schneider une relation plus animale, donc un rapport de force dans lequel la souris faisait au moins de temps en temps le gros dos devant le chat.

Bref, un film très mode, très coke beat, très «baise des années 80» sans doute aussi. Enfin, une séquence extraordinairement sexy: celle où John fait expérimenter à une Elizabeth aux yeux fermés, les différents goûts de la fraise, du piment rouge, du sirop Lambert (ou son équivalent), du miel, du miel, du miel... et hops! Fondu au noir. **3,5/6**

HANNAH AND HER SISTERS

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

Ce n'est pas un hasard si au Québec, nous éprouvons une affection particulière pour Woody Allen. De tous les cinéastes américains, il est sans doute le seul qui, tout en respectant la nature populaire du médium, tente de créer un «cinéma d'auteur» tel qu'on le conçoit ici et en Europe.

Je ne dis pas que Steven Spielberg (*E.T., The Color Purple*) n'imprime pas une marque personnelle sur chacun de ses films. Et je me garde bien d'affirmer que les USA n'abritent aucun autre réalisateur luttant envers et contre tout Hollywood afin de persévérer dans la voie expérimentale qu'il s'est choisie: ce serait balayer d'un injuste revers de la main l'oeuvre admirablement intègre de quelqu'un comme, par exemple, John Cassavetes (*A Woman Under The Influence, Love Streams*).

Mais Woody Allen, après avoir débuté dans le métier comme une sorte de petit-fils spirituel des Marx Brothers (*Duck Soup*) avec des films tels que *Take The Money And Run* (1969) ou *Bananas* (1971), a développé depuis *Annie Hall* (1976) un goût de plus en plus prononcé pour le roman de moeurs à la française. Ainsi, allez voir *Hannah And Her Sisters*, puis dites-moi que ce film-là ne trahit pas quelque cousinage avec l'univers cinématographique d'un François Truffault (*Baisers volés, L'homme qui aimait les femmes*)... revu et corrigé à la manière métaphysico-vaudevillesque, bien entendu.

Maintenant, après avoir, des années durant, illustré les absurdes troubles de comportement d'une génération à la recherche hystérique de son «moi», Woody Allen tente-t-il de nous réconcilier avec l'idéal de la famille élargie et dévouée?

Car la perfection a un nom: elle s'appelle Hannah. Elle a deux enfants en bas âge, des parents nostalgiques de la célébrité de leur jeunesse d'acteurs de music-hall, un ex-mari obsédé par le sens de la vie, un actuel mari obsédé par la sensualité de sa belle-soeur, et deux soeurs. Hannah se dévoue pour tout ce beau monde. C'est elle qui prépare la traditionnelle dinde de la Thanksgiving. C'est elle qui accourt quand ses parents se disputent. C'est à elle qu'on peut se confier. C'est à elle qu'on peut emprunter de l'argent.

Mais en même temps qu'elle prête généreusement à sa soeur Holly (Dianne Wiest), une ex-cocaïnomane qui tente désespérément de faire une carrière d'actrice, Hannah s'étonne de ce que Holly songe même à auditionner pour un rôle de chorus girl: «Je savais pas que tu pouvais chanter... Moi ce que j'en dis, c'est pour t'éviter une humiliation. Mais fais comme si j'avais rien dit!» Bien sûr qu'objectivement, Hannah a raison. Mais vous admettrez que c'est le genre de conseil qui vous fout du coton dans les jambes en guise de confiance en soi.

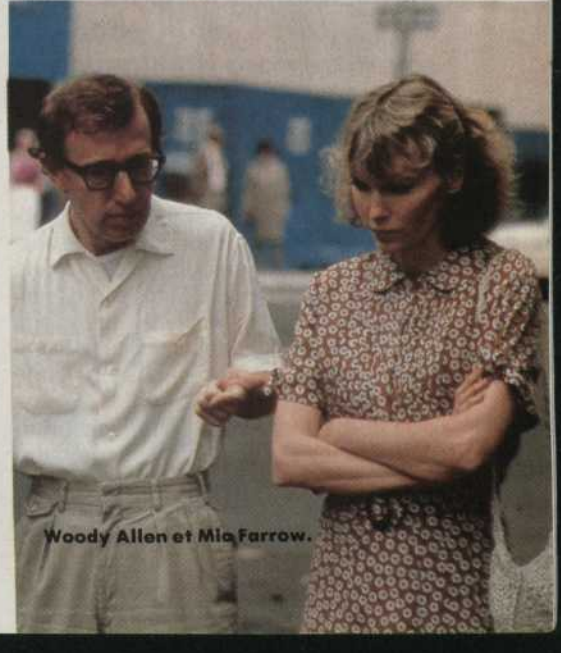
Parallèlement, la droiture dont fait toujours preuve Hannah condamne, à moyen terme, la relation idyllique entre Elliot (Michael Caine) et Lee (Barbara Hershey) puisque l'un et l'autre n'ont ni la force de dire la vérité à Hannah, ni le courage de continuer à se sentir coupables envers elle de leur infidélité.

À la lumière de tout cela, notons qu'une séquence résume magnifiquement la relation entre les trois soeurs: elles sont dans un restaurant; Holly reproche à Hanna sa perfection tandis que cette dernière s'en défend; puis, coincée au milieu des deux, Lee a des larmes de culpabilité dans les yeux. Le rapport de forces qui lie les trois côtés de ce triangle familial est alors saisi impudiquement par la caméra qui tourne hypnotiquement autour d'elles dans un mouvement de travelling à 360 degrés. Admirable!

Par ailleurs, non seulement *Hannah and her Sisters* fait-il le portrait de la famille, mais encore n'est-il pas indifférent de savoir que le tournage du film lui-même s'est avéré être une vaste opération familiale. Maureen O'Sullivan est la mère de Mia Farrow dans le film — et dans la vie. Sept des huit enfants de Farrow figurent à l'écran. Certaines séquences ont été tournées dans l'appartement de Farrow près de Central Park. Enfin, qui ne sait déjà que Mia Farrow est la compagne de Woody Allen dans la vie, bien qu'ils conservent leurs appartements respectifs...

Les films de Woody Allen coûtent toujours beaucoup moins cher que les gros canons mis en marché par l'industrie hollywoodienne. Leur facture n'en est toutefois nullement appauvrie, car gardant le contrôle total de toutes les phases de la production de ses films (du scénario au montage final), le Newyorkais présente sa vision personnelle du monde dont il souligne les trouvailles comme les failles.

C'est en ce sens que sa démarche est plus européo-québécoise qu'américaine. En ce sens aussi, ce n'est pas si grave que Hollywood et ses lascars (ou Oscars?) l'ignorent en raison de son esprit d'indépendance, car Woody Allen pour nous, c'est quelqu'un de la famille... éclatée du cinéma. **5/6** ■



Woody Allen et Mia Farrow.

CINÉMA



Jon Voight: une bête humaine digne de Zola.

RUNAWAY TRAIN

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

La plupart des films considèrent l'homme comme un animal raisonnable. *Runaway Train* illustre comment une prison dirigée par un animal raisonnable a réussi à transformer un homme en bête humaine.

Sans se mêler de politique, il faut franchement se réjouir qu'un cinéaste de l'envergure d'Andrei Mikhalov-Konchalovsky ait quitté son U.R.S.S. natale pour passer à l'Ouest. Dans des styles différents, à des rythmes opposés, ses deux premiers films «américains» se révèlent d'une puissance d'émotions peu commune: *Les amants de Maria*, langoureux et désespéré; *Runaway Train*, sauvage et encore désespéré.

Manny (sublimement interprété par Jon Voight) s'est évadé d'une prison à sécurité maximale qu'on a construite loin de la société des hommes vertueux, en Alaska. En choisissant lui-même le train de la prétendue Liberté, il choisit malheureusement sa destination infernale. En effet, le conducteur succombe à une crise cardiaque, le frein casse sa pipe sur le rail, et voilà les puissantes locomotives parties à l'aveuglette à une vitesse démentielle!

Ce qui est fascinant, c'est le culte tribal dont Manny est l'objet de la part des prisonniers; c'est la suffisance avec laquelle le directeur de la prison déclare aux journalistes que ces hommes sont des animaux; c'est la détresse avec laquelle Buck (hystériquement joué par Eric Roberts) prend conscience que Manny *est* un animal; c'est la violence de l'instinct de vie doublé de la rage contre cette vie de farces et attrapes morbides; c'est la haine passionnée qui lie le directeur de la prison et Manny comme deux loups qui auraient tété à la même mamelle empoisonnée, le plaisir meurtrier avec lequel le bourreau prédateur est soudain traqué par sa proie, l'ultime geste de bonté de la bête humaine avant son triomphe vengeur sur l'animal raisonnable. C'est *Runaway Train*. L'un des films les plus violents de toute l'histoire du cinéma. **6/6** ■

HIGHLANDER

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

Après avoir été le héros d'une saga de la jungle (*Greystoke*), d'une saga du métro (*Subway*) et d'une saga de l'éternel triangle (*Paroles et Musique*), Christophe Lambert incarne maintenant le rôle-titre dans *Highlander* — une saga de cape et d'épée... où la cape est remplacée par une jupe écossaise.

Le sujet n'est pas traité plus subtilement que dans une bande dessinée. Né dans l'Écosse du XVIè siècle, Connor MacLeod (Christophe Lambert) appartient à une race d'hommes exceptionnels qui ne peuvent mourir qu'en étant décapités par une épée. Son destin est d'affronter 450 ans plus tard, à Manhattan, le méchant Kurgan (Clancy Brown) dans un combat à mort pour le Prix, qui consiste en la possession de la connaissance ultime et du pouvoir infini.

Les scènes d'amour sont mignonnes. Les scènes de violence sont hystériques. Et les scènes de duels à l'épée assurément trop nombreuses. En fait, la grande qualité de ce film se situe au niveau de l'esthétique.

Car *Highlander* recèle bien les plus superbes passages dans le temps que j'aurai vus au cinéma. Du fond d'un lac au fond d'un aquarium, de l'oeil d'un chat à l'oeil de MacLeod, nous passons du XVIè au XXè siècle comme si cela avait été filmé en un seul mouvement de caméra magique. Ceci demande une précision de montage dont il faut féliciter le réalisateur de 32 ans, Russell Mulcahy. Où a-t-il acquis une telle habileté technique? En tournant des vidéo-clips extraordinaires pour Rod Stewart, Boy George, Elton John, Duran Duran.

Mais s'il observe merveilleusement la loi de base de la vidéo-musique où l'on ne répète jamais deux fois la même image, Mulcahy gagnerait à découvrir le secret des meilleures trames dramatiques — celles où l'on ne répète pas sans cesse la même action.

Avec la participation très 007 de Sean Connery et la musique très 70's de Queen. **3/6** ■



CROSSROADS

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

On associe aisément, parfois même avec complaisance, le rock et le démon. *Crossroads* nous apprend l'existence d'un endroit mythique, à la croisée de deux routes de gravier au coeur du Mississipi, où les bluesmen concluent d'étranges pactes avec le diable.



Jaime Gertz et Ralph Maccio: dans la plus pure tradition du blues.

Le jeune acteur Ralph Macchio est définitivement bien inspiré dans le choix des rôles qu'il choisit d'interpréter: après *The Outsiders* de Coppola et surtout, *The Karate Kid*, le voici à nouveau vedette d'un autre merveilleux roman d'apprentissage. Cette fois, son guide est Willie Brown (Joe Seneca), un joueur d'harmonica un peu *crook* qui a connu le génial guitariste Robert Johnson (empoisonné par une petite amie avant d'avoir 21 ans en 1938).

Inutile de dire que la musique est au coeur du film. Ceci implique non seulement l'audition des brillantes compositions de Ry Cooder, mais également tout ce qui fait la vie de la tradition blues. Pour en jouer, il faut vivre le blues; mais inutile de se complaire dans des faux-symboles — par exemple, gratter une vieille guitare quand une guitare électrique sert mieux le blues en 1986. En revanche, le rappel du mythe folklorique du contrat avec le diable en échange de la gloire est justifié, car il tient lieu d'image poétique pour exprimer que son âme, c'est dans la musique qu'il faut la mettre.

D'ailleurs, la rachat de l'âme du vieux Willie Brown par Eugene (Ralph Macchio) est l'occasion d'un duel musical extraordinaire contre le démoniaque Jack Butler (Steve Vai, guitariste d'Alcatraz et David Lee Roth). En effet, du blues au rock'n'roll au heavy metal jusqu'au classique, *Crossroads* tente de faire la preuve qu'ultimement, on excelle de façon absolue d'abord dans sa propre culture.

Road, Sex and Rhythm'n blues... garantis. **5/6** ■

L'HISTOIRE OFFICIELLE

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

Alicia vit sans histoires sa vie de professeur d'histoire jusqu'à ce qu'un de ses élèves refuse de croire son histoire officielle, qu'une de ses amies lui raconte son histoire vécue sous la torture, qu'elle cherche à retracer l'histoire de sa fille adoptive et que son mari compromette la fin heureuse de leur histoire d'amour.

Vous arrive-t-il de mettre en doute ce qu'on vous a enseigné au collège, ce que vous lisez dans les journaux? Qui sait si Napoléon n'est pas mort empoisonné? Si Dollard-des-Ormeaux n'était pas qu'un simple voleur de fourrures? Si le gouvernement ne nous manipule pas en gonflant le déficit? *L'histoire officielle* montre l'absurde tolérance, l'indifférence crasse dont ont fait preuve 80% des Argentins pendant que des centaines de leurs compatriotes étaient portés disparus, pendant que des milliers de «folles de la Place de Mai» exigeaient qu'on leur rende leurs petits-enfants nés pendant que la mère était en prison, et adoptés par des couples préférant ne rien savoir. Comme Alicia et son mari.

Bien qu'il ne soit pas d'une grande originalité cinématographique, ce film (le premier à être tourné après la chute des militaires en 1983) a le mérite de ne pas dénoncer la violence par la violence; de sorte qu'on est d'autant plus touché, scandalisé et concerné.

D'ailleurs, rares sont les mélodrames qui tiennent le coup aujourd'hui sur un grand écran. Mais sans doute celui-ci possède-t-il l'accent de la vérité... **4/6** ■

VIDÉO FILMS

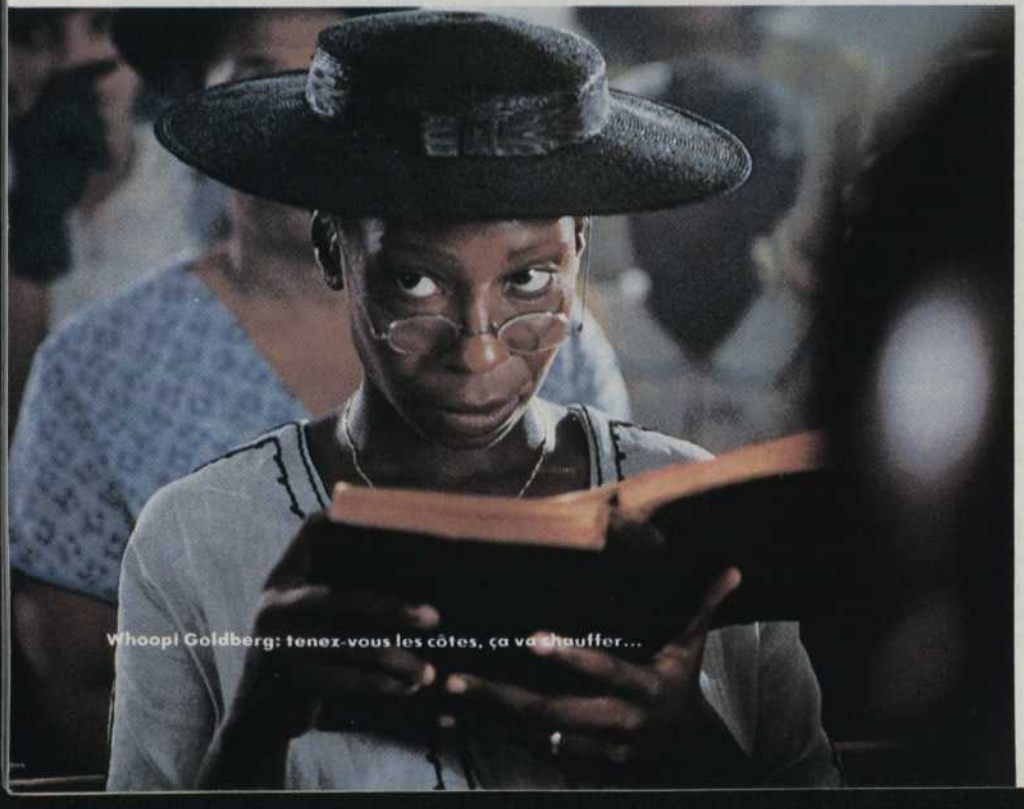
PAR ALAIN DENIS ET LANCELOT L'ÉPICIER

■ *Witness. Un début banal. Vous pissez dans les chiottes, vous entendez un mec se faire trancher la gorge. Vous avez dix ans, vous avez vu, c'est déjà trop. S'en suit l'histoire d'un flic dur, d'un kid de la campagne de la Pennsylvanie et de sa mère. Les deux derniers sont Amish, non-violents, le premier apprendra à les respecter... à les aimer. Bien beau, bien bon ce Witness, surtout dans la façon qu'il a de présenter deux mondes opposés, aux antipodes de la civilisation américaine. D'un côté, les tueurs fous, les dealers de came, la justice corrompue. De l'autre, la sérénité, la tradition. En nomination pour huit Oscars, il y a deux mois, à Los Angeles, Witness de Peter Weir (The Year Of Living Dangerously) ne déçoit personne. En vedette: Harrison Ford dans le rôle de John Book, Kelly McGillis, Josef Sommer et Lukas Haas.*

■ *Whoppi Goldberg, vedette consacrée du nouvel humour américain. Vous l'avez vue au Grammy, lors de la remise des Oscars et évidemment dans The Colour Purple de Spielberg. Eh bien, voyez-la dès aujourd'hui dans son one-woman-show, filmé sur Broadway. Et tenez-vous les côtes pendant soixante-quinze minutes.*

■ *Les meilleurs vendeurs pornos aux États-Unis ont des titres révélateurs. Le* Top qu'à rentre *regroupe ce mois-ci quelques-uns des films suivants: Grafenberg Spot. Caught From Behind, Black Throat, Throat 12 Years After, Stiff Competition, Trinity Brown, Professional Janine et Talk Dirty To Me III. À souligner qu'aucun n'avait été mis en nomination pour un Oscar...*

■ *Yukio Mishima, un des plus grands écrivains japonnais. Auteur actuel, il déplore néanmoins le modernisme de son époque et donne une vue pessimiste de l'univers. Yukio Mishima, un des plus grands. Ses livres, dont plusieurs ont été traduits en français (*Confessions dun masque, Mort au milieu de l'été, Le Pavillon d'or*), sont lus à travers le monde. Aujourd'hui, Mishima est un long métrage. Quinze ans après son suicide hautement médiatisé, le Japon porte toujours la cicatrice de sa révolution avortée. Avec la collaboration de George Lucas, Francis Coppola et Paul Schrader, avec la musique du maître Philip Glass.*



Whoopi Goldberg: tenez-vous les côtes, ça va chauffer...



Alpha Diffusion

Talk Talk: l'écolo-vidéo-rock.

■ *Le coda du mouvement hip hop a pour titre Krush Groove et est joué, comme il se doit, à New York. Bien que son succès au Québec ait été mineur, Krush Groove mérite d'être vu, si ce n'est que pour sa musique. Une trame sonore qui shake, qui groove, tellement cool et qui regroupe Sheila E., The Beastie Boys, Run-DMC, The Fat Boys, Kurtis Blow, LL Cool J, Chaka Khan et Debbie Harry, Blondie. Sur étiquette Warner Home Video.*

■ *Hommage à la violence de L.A., avec encore une fois des flics fous, des faux billets et des vilains à la gachette pétaradante. Tout ça mis en images par William Friedkin (The French Connection, Exorcist) dans To Live In Die In L.A., sur une musique outrageusement efficace des Britanniques de Wang Chung. Pour les yeux, ça ressemble parfois à Miami Vice... et pour les oreilles à ce que vous avez entendu à la radio il y a quelques mois, en plus bien sûr des rat-tat-tats et des crissements de pneus.*

■ *Greenpace Non-Toxic Video Hits. Une compilation écolo de clips bien léchés mettant en vedette la musique de Peter Gabriel, Tears For Fears, Talk Talk, Thomas Dolby, Mai Tai et Depeche Mode. Des titres: Shock The Monkey, It's My Life, Dissidents, History et Blasphemous Rumors. Rien de nouveau, mais la cause importe. Allez-y faites votre part.* ■


TEAC
UN MENU DE GOURMET POUR
VOS YEUX & VOS OREILLES
TEAC
Hi-Fi
TEAC
TEAC
LASER MATE
TEAC
FABRIQUÉ AU JAPON PAR FANATICS
Distribué par:
TEAC Canada Ltée.
3610, Nashua Drive, Unit 1&2
Mississauga, Ont. L4V 1L2
(416) 673-3303 Télex 06-968726

LE S612 DE AKAI: L'INCARNATION SONORE DE LA PERFECTION

- *Une sonorité haut de gamme...*
- *Mais à votre portée*

OFFRE D'UNE DURÉE LIMITÉE

Faites l'achat du S612 et du MD-280... et recevez gratuitement deux collections sonores d'AKAI — une valeur de 219$. Informez-vous de cette offre auprès de votre détaillant AKAI.

L'offre peut prendre fin sans préavis

AKAI
série professionnelle

Les produits des professionnels de la musique

121, av. Watline, Mississauga, Ontario L4Z 1P2
(416) 890-2300

CARACTÉRISTIQUES

- FONCTIONNEMENT SIMPLE ET RAPIDE
- PRÉLEVEZ UN INSTANTANÉ DE N'IMPORTE QUEL SON OU INSTRUMENT ET FAITES-EN LA REPRODUCTION EN SIX TONS
- UNE PURETÉ SONORE QUI VOUS RENVERSERA
- EMMAGASINEMENT SUR DISQUE RAPIDE: CRÉEZ VOTRE PROPRE COLLECTION SONORE!
- À VOTRE DISPOSITION ÉGALEMENT, NOTRE VASTE BIBLIOTHÈQUE SONORE... QUE NOUS FAISONS CROÎTRE SANS CESSE
- FONCTIONNE AVEC TOUT CLAVIER MIDI
- UTILISEZ LE S612 AVEC LE AX-60 DE AKAI: VOUS PROFITEREZ ALORS D'UN SYSTÈME COMPLET D'ÉDITION MUSICALE
- LA GRANDE CLASSE DES PROFESSIONNELS, À UN PRIX EXCEPTIONNEL

PRÉSENTÉ ICI AVEC LE LECTEUR DE DISQUE MD-280



DICK, EDDY, JOHNNY... ET LES AUTRES

PAR FRED PERSONNE

Jean-Philippe Smet, Hervé Fornieri, Lucien Moine: trois mauvais garçons du début des années 60 qui avaient flashé à mort sur Presley, Cochran, Buddy Holly et qui ne rêvaient que de bagnoles américaines en allant s'acheter au tabac du coin les Lucky Strike de rigueur. Z'avaient une sale réputation, les gonzes, et les familles respectables leur avaient même filé un surnom qui faisait frémir la France profonde: les blousons noirs.

Interdiction formelle d'acheter leurs disques, d'aller à leurs concerts même si dans les boums de l'époque nos lascars tenaient le haut du pavé et qu'il était impensable d'emballer la petite blonde aux yeux clairs sans savoir danser le rock. Aujourd'hui, nos terreurs ont pris de la bouteille. Ils se sont rangés des mauvais coups, font même du cinéma mais toujours chez eux brûle la flamme de leur amour de jeunesse: le rock'n'roll.

Dick Rivers — Peut-être le moins connu des trois, mais qui a tout de même vendu seul et avec son groupe (Les Chats Sauvages) plus de 5 millions de galettes. Il a débuté en 1961 par le biais de l'émission cucul la praline: «Salut les copains» et tout de suite le succès a cogné à sa porte. Trois ans de tournées (bordel dans les chambres d'hôtels, groupies) et puis le split, les Chats réclamant le départ de Dick parce qu'ils ne pouvaient pas encadrer sa petite amie. À partir de ce jour-là, Dick jouera ses *lonesome cowboy* donnant un peu dans tous les genres: chanson sirupeuse style *Quand l'amour s'en va* (snif-snif!), country avec la reprise de l'immortel (!) *Jambalaya* de Hank Williams et tout de même un peu de rock aussi soit *Dick'n'roll* et *The rock machine*. Il essaiera de reformer Les Chats Sauvages au début des années 80, sans grand succès toutefois, et depuis se contente d'enregistrer ici et là un album tout en vivant des royalties de sa période dorée.

Lucien Moine (Eddy), Hervé Fornieri (Dick) et Jean-Philippe Smet (Johnny): les moutons noirs du rock'n'roll.





Eddy Mitchell — Il fonde en 1960 les Five Rocks qui deviendront par la suite le groupe le plus coté de cette période: Les Chaussettes Noires. Peu de temps après, Eddy manifeste le désir de voler de ses propres ailes et enregistre seul en 1963 le célèbre *Be Bop a Lula*. Un dernier 45 t avec le groupe (*Jezebel*) et sur les conseils d'Eddy Barclay son mentor, Monsieur Moine annonce sa décision au groupe qui le prendra très mal. Procès sur procès, réglements de compte dans les journaux, les amis d'hier sont devenus de féroces ennemis. La tempête calmée, Eddy Mitchell entreprend alors sa période «revival», adaptant tous les grands classiques du rock pour ensuite se tourner vers des compositions plus personnelles: *J'avais deux amis, Fortissimo* etc... Il lui faudra pourtant attendre le milieu des années 70 pour retrouver les faveurs du public. Son album Rocking in Nashville (74) enregistré avec les Jordanaires du feu, Elvis le repropulse au premier plan et depuis, Eddy n'a pas décroché, se payant même le luxe de célébrer ses vingt piges de rock au Palais des Sports en 1980.

Johnny Hallyday — La star des rockers français. Il a débuté à 17 balais en interprétant à l'émission de radio (Paris-Cocktail) le succès d'Elvis, *Let's Have a Party*. Tout de suite ses concerts lui confèrent le statut d'idole des jeunes et ses mega-hits (*Les portes du pénitencier, Cours plus vite Charlie, Noir c'est noir, Les coups, Je suis né dans la rue, Que je t'aime*, etc...) le garderont en haut de l'affiche pendant plus de 20 ans. Moustique (son surnom de jeunesse) n'hésitera pas à débaucher toute sa carrière durant, de nombreux musiciens-mercenaires qui feront par la suite un tabac au sein de divers groupes (Jimmy Page, Peter Frampton, Mick Jones et même les cuivres des Rolling Stones). Il est probablement celui qui, en France, dépense le plus d'oseille à monter un spectacle, ses shows «Mad Max» au Palais des Sports en faisant foi. De 1960 à 1982, Johnny Hallyday a enregistré, tenez-vous bien, 489 titres (!!!) regroupés pour ceux que ça intéresse dans un coffret de 40 disque: «Tout Johnny» (82). Au chapitre des statistiques, il reste le plus gros vendeur français de disques de l'après-guerre. Tout comme son pote de toujours, Eddy, il fait du cinéma et tournait récemment le prochain Costa Gravras: *Conseil de Famille*.

Laissez tomber les kleenex, bande de mauviettes et écoutez pour finir les propos de Dany Logan, le chanteur des Pirates, un autre de ces groupes aujourd'hui disparus: «On peut faire le compte, maintenant. À part Hallyday et Mitchell et un tout petit peu Dick Rivers, on s'est tous écrasés... Quand le vent a tourné, on s'est dit *wait and see*. On attend toujours.» ■

CLINS D'OEIL
ET PIEDS DE NEZ

VOIR RÉPONSES CI-DESSOUS

1. Feargal Sharkey
2. Grace Slick
3. Mark Holmes
4. Joe Jackson
5. Michael J. Fox
6. Barbra Streisand
7. Annie Lennox
8. Rod Stewart
9. John Cougar Mellencamp
10. Sting
11. Tina Turner
12. Madonna
13. Carole Pope
14. George Michaels
15. David Bowie

10e anniversaire

SUPER MOTOCROSS

Laurentide

2 SOIRS, STADE OLYMPIQUE

VENDREDI 23 MAI, 19H30
SAMEDI 24 MAI, 19H30

BILLETS EN VENTE AUX COMPTOIRS TICKETRON ET AU STADE OLYMPIQUE.
COMMANDE TÉLÉPHONIQUE:
TELETRON (514) 288-3782
RENSEIGNEMENTS:
(514) 252-4679

VENDREDI 23:
- 3e tranche du Championnat du Canada de MOTOCROSS en STADE
- Coupe B.F. Goodrich de MINI-PICKUPS classe 7
- Course de VTT 4 ROUES
- Feux d'artifice

SAMEDI 24:
- 4e tranche du Championnat du Canada de MOTOCROSS en STADE
- Championnat B.F. Goodrich d'AUTOCROSS classe 10
- Sprint du COQ D'OR
- LAURENTIDE (motocross)
- Feux d'artifice

Vendredi soir seulement MINI-PICKUPS classe 7



Parc olympique Montréal

Laurentide

le journal de montréal

Sanctionné par CMA et SCORE

BFGoodrich

chem



Photo fournie par le pavillon canadien, Expo 86

Des souvenirs instantanés avec le Handycam[MC] de Sony

N'importe où, n'importe quand. C'est le caméscope le plus petit et le plus léger au monde. La nouvelle mini-merveille 8mm qui a pour nom Handycam[MC] de Sony.

Avec le Handycam au creux de votre main, vous visez, vous appuyez sur une touche et... c'est tout! Vous venez de croquer sur le vif la joie du moment, en superbes couleurs et avec piste sonore. Sa toute nouvelle vidéocassette 8mm, d'un format normalisé à peine plus grand qu'une cassette audio, vous offrira jusqu'à deux heures* d'enregistrement.

Puis, avec notre nouveau lecteur vidéo, le plus petit et le plus léger qui soit (bien sûr), visionnez instantanément vos souvenirs! Malgré sa taille miniature, vous aurez le loisir de faire la recherche à haute vitesse, l'arrêt sur image et même... le montage!

Essayez le Handycam[MC] chez un dépositaire Sony du Canada, vous verrez... il vous suivra partout!



SONY®

SONY DU CANADA LTÉE

Montréal • Toronto • Ottawa • Winnipeg • Calgary • Edmonton • Vancouver

*Utilisant le ruban P6-120 de Sony